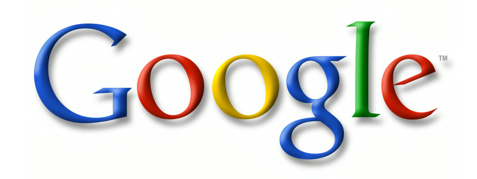
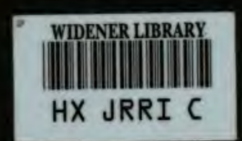




CE LIVRE

A été mérité par M.lle

et lui a été donné dans la 5ème Division, pour 1er Prix d'Arithmétique

dans la Distribution solennelle qui a eu lieu dans une des Salles

...elles

...mbre

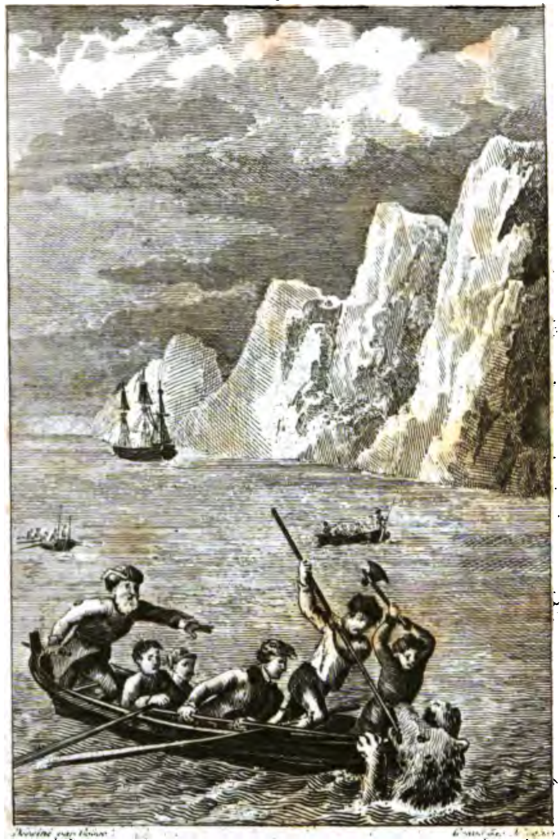
...urs.

HISTOIRE
DES NAUFRAGES.

TOME I.

IMPRIMERIE DE BRODARD, A COULOMMIERS.

FRONTISPICE. *Tome 1er*



L'Ours fut tué dans le moment où il lançait ses pattes avec une force terrible contre l'Etrave d'un des Canots.

HISTOIRE

DES NAUFRAGES,

OU

RECUEIL

DES RELATIONS LES PLUS INTÉRESSANTES DES NAUFRAGES, HIVERNEMENS, DÉLAISSEMENS, INCENDIES, ET AUTRES ÉVÉNEMENS FUNESTES ARRIVÉS SUR MER;

PAR DESPERTHES.

NOUVELLE ÉDITION,

Refondue, corrigée et augmentée de plusieurs morceaux, tels que les *Aventures de Drury à Madagascar; celles de Quirini*, navigateur vénitien; *les Naufrages du* GROSVENOR, *du brick américain* LE COMMERCE, *du vaisseau* L'ALCESTE, *de la frégate* LA MÉDUSE, etc., etc.

PAR J.-B.-B. EYRIÈS.

TOME PREMIER.

PARIS,

DUFOUR ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,

RUE DU PAON, N° 1.

1828.

HISTOIRE

DES NAUFRAGES.

NAUFRAGE

De Pierre Quirini, sur la côte de Norvége, en 1431.

Graces soient rendues à la Providence, qui, dans sa bonté, a sauvé des dangers les plus imminens Pierre Quirini, avec quelques-uns de ses compagnons, et lui a inspiré l'idée de donner, pour le bien de la postérité, une relation de leur malheur commun. Il a pensé qu'en la publiant, il inspirerait aux autres de la confiance dans la bonté céleste, et que cet exemple serait propre à toucher les nations infidèles.

Excité par le désir d'améliorer sa fortune, Quirini entreprit un voyage de l'île de Can-

die, en Flandre, sur un vaisseau chargé de coton, de vin et d'autres objets précieux. Il avait le dessein d'emmener avec lui son fils unique; mais, à son extrême chagrin, la cargaison était à bord, tout était prêt, et l'on devait partir dans cinq jours, lorsque ce jeune homme mourut. Ce commencement de malheur fut un coup bien rude pour Quirini, qui se vit tout d'un coup privé de la principale consolation dont il espérait jouir dans un voyage si long et si périlleux.

Le 25 avril 1431, il fit voile de Candie, alors aux Vénitiens. Les vents contraires le poussèrent sur la côte de Barbarie, de sorte qu'il ne put passer le détroit de Gibraltar que le 2 juin. Il était près de Cadix, lorsque, par l'ignorance du pilote, le navire toucha sur des bancs de sable; le gouvernail fut déplacé, des voies d'eau se déclarèrent dans trois endroits différens. L'eau entra avec tant de violence, qu'il fallut un travail continuel pour dégager la cale. Ce ne fut qu'avec des difficultés inouies que Quirini entra dans le port de Cadix. Il fallut décharger le navire : après un radoub qui dura vingt-cinq jours, la cargaison fut remise à bord.

Quirini, apprenant que les républiques de Venise et de Gênes s'étaient déclaré la guerre, trouva prudent d'augmenter le nombre de son équipage jusqu'à soixante-huit hommes. Il appareilla le 14 juillet, délibérant s'il ne se dirigerait pas sur le cap S.-Vincent, pour éviter les vaisseaux ennemis; mais le vent du nord-est qui soufflait de terre, et connu le long de cette côte sous le nom d'agione, le repoussa loin du continent pendant quarante-cinq jours; il le rapprocha des îles Canaries. Quirini ne connaissait nullement les parages dans lesquels il se trouvait: ses compatriotes les regardent comme très-dangereux.

Les vivres du navire commençaient à diminuer. Quirini conçut des alarmes pour la subsistance de son équipage, qui souffrait aussi beaucoup de la fatigue. Heureusement il survint un vent favorable qui dura quelques jours, et qui promit un voyage heureux; alors une partie des ferrures du gouvernail se détachèrent. On répara cet accident le mieux que l'on put, et l'on gagna Lisbonne le 29 août. Après avoir fait les travaux convenables à son navire, et renouvelé ses vivres, Quirini partit le 14 septembre.

A peine était-il au large, qu'il fut de nouveau assailli par des vents contraires jusqu'au 26 octobre; il attérit à Mures en Galice, et, suivi de treize hommes de son équipage, il alla faire ses dévotions à Saint-Jacques de Compostelle. Le 28, il mit à la voile avec un bon vent de sud-ouest; et, comptant sur sa continuation, il poursuivit son voyage jusqu'à deux cents lieues de distance du Cap Finistère. Le 5 novembre le temps changea entièrement et tourna au sud. Sans ce contretemps, le navire n'eut pas tardé à entrer dans la Manche; au lieu de cela, il fut, par la violence de la tempête, poussé au-delà des Sorlingues. L'équipage sonda aux approches de terre, et trouva cinquante-cinq brasses d'eau : cette profondeur augmenta, dans la soirée, jusqu'à près de quatre-vingt-dix brasses; cependant les vents restèrent variables.

Le 10 novembre, veille de la Saint-Martin, la tempête augmenta de violence; la mer devint prodigieusement grosse; le gouvernail se détacha, parce qu'une partie des ferrures s'étaient rompues. Le vaisseau, balloté au gré des vagues, fut poussé au loin dans l'ouest. Quirini encouragea son équipage qui, avec

des peines infinies, parvint, au moyen de forts cordages, à fixer le gouvernail contre l'arrière du bâtiment; mais il fut de nouveau emporté, et, suivant le calcul de l'équipage, traîné après le navire durant trois jours, pendant plus de trois cents milles; enfin, après bien des efforts, on réussit à s'en rendre maître, et à l'attacher solidement.

L'impétuosité du vent et la force de la houle continuèrent à pousser le navire loin de terre. Le 11, Quirini rencontra deux barques d'Irlande chargées de sel pour l'Espagne; il eut beaucoup de peine à dire quelques mots à l'une d'elles, qui périt ensuite par la tempête.

Quirini voyant que ses matelots consommaient imprudemment et sans mesure, les provisions, les exhorta à ménager ce qui restait; mais il vit que ses représentations étaient inutiles: il chargea donc trois personnes de l'équipage de veiller à ce que les vivres fussent épargnés et distribués également: lui-même se soumit à la règle. Il espérait, par cette précaution, faire durer ses ressources plus long-temps, dans le cas où leur malheur ne serait pas à son terme. La mesure

qu'il proposa fut généralement approuvée et mise sur-le-champ à exécution.

Le danger était grand et imminent. Quirini, satisfait d'avoir rétabli l'ordre, se retira dans sa chambre. Il réfléchit à la mort affreuse qu'il avait devant les yeux : la religion vint le consoler et le raffermir. Ses pensées se détournèrent aussitôt des périls qui l'entouraient; il se hâta d'aller relever le courage de ceux qui se laissaient abattre par l'idée trop présente de leur infortune. Ses paroles ne furent pas vaines.

La vaisseau présentait le flanc au vent dont il était le jouet. Quirini, d'après le conseil du charpentier, fit construire, avec une portion du grand mât et des espares, deux gouvernails de forme triangulaire, afin d'empêcher le bâtiment de dériver sans cesse. Ces deux gouvernails, attachés convenablement, produisirent l'effet désiré; mais ils ne tardèrent pas à être enlevés. Un autre gouvernail, que l'on essaya de placer, remplit mal l'objet que l'on s'était proposé, et fut aussi brisé par la fureur des vagues.

Le 25 novembre, la tempête était augmentée à un tel point, que chacun, se croyant

arrivé à sa dernière heure, se mit en prières. Le vent s'apaisa inopinément, et préserva, pour l'instant, ces malheureux de la mort, mais ils s'éloignaient toujours davantage de la terre. La pluie, qui ne cessait de tomber, et la violence du vent, avaient tellement endommagé les voiles, qu'en essayant de les hisser, elles se déchirèrent toutes successivement en lambeaux : il n'y en avait pas d'autres pour les remplacer. Le navire, privé de parties aussi indispensables que le gouvernail et les voiles, fut balloté de côté et d'autre : les secousses qu'il éprouvait ouvrirent ses coutures; il y entra une si grande quantité d'eau, que l'on eut beaucoup de peine à l'empêcher de couler à fond.

On avait souvent sondé sans succès; enfin, dans la matinée du 25, on trouva fond à quatre-vingts brasses fond de vase, et dans la soirée à cent vingt. On ajusta trois forts câbles les uns au bout des autres; et, pour dernière ressource, on jeta l'ancre. Le vaisseau resta mouillé pendant quarante heures, roulant beaucoup, et secoué si violemment, que les torons du câble cédaient continuellement. Un homme de l'équipage, épouvanté

de l'idée de périls encore plus grands, perdit la tête, et coupa le câble en cachette : le navire fut de nouveau poussé de côté et d'autre. La plupart des matelots, incessamment menacés de la mort, se préparèrent avec une résignation chrétienne, à subir leur dernière heure, tandis que les discours et les actions de quelques autres annonçaient le comble du désespoir.

Le 4 décembre, le navire s'enfonça encore plus dans la mer, par l'effet de quatre lames qui vinrent successivement se briser sur le pont. L'équipage, quoique à moitié mort, et ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, reprit courage, et parvint à vider entièrement le navire. Les trois jours suivans le temps se radoucit un peu; mais le 7, la bourrasque souleva tellement la mer, que les vagues ressemblaient à des montagnes. Tantôt le vaisseau montait jusques aux nues, tantôt il descendait dans un abîme au milieu des flots : l'obscurité profonde n'était interrompue que par le feu brillant des éclairs. Le vaisseau penchait tant du côté sous le vent, et l'eau entrait si abondamment par le plat-bord, que les matelots, qui s'attendaient à chaque instant à être engloutis,

se regardaient tristement les uns et les autres, ne sachant ce qu'il fallait faire; enfin, espérant qu'il se releverait, ils coupèrent le grand mât, comme le seul remède à employer. Au moment où le mât tombait, une secousse du navire le jeta dans la mer, sans qu'il touchât le pont, comme si l'on eût employé quelque moyen pour cela. Le vaisseau, allégé, roula moins, et l'équipage s'occupa, pendant une nuit obscure et bien pénible, à vider l'eau qui le remplissait.

Quirini adressa alors un petit discours à ses compatriotes, pour leur représenter la triste nécessité à laquelle ils étaient réduits. « Vous savez bien, leur dit-il, qu'il n'est plus » possible de gouverner le navire; il est livré » à la merci des vents et des flots, sans que » nous ayons le moyen de l'empêcher; nos » vivres diminuent rapidement. Rester à bord » est s'exposer à une mort certaine; nous se» rons engloutis par la mer, ou bien nous » périrons de faim. Abandonnons le vaisseau, » embarquons-nous dans les chaloupes avec » le peu de provisions qui nous restent; nous » pouvons, avec l'aide du Ciel, espérer de » nous sauver si le temps s'adoucit un peu. »

L'équipage consentit unanimement à cette proposition. On jugea que la côte la plus proche était celle d'Irlande, éloignée d'environ sept cents milles; on fit, en conséquence, les préparatifs nécessaires pour quitter le navire à la première occasion favorable et se mettre dans la chaloupe et le canot.

Pour éviter toute contestation relativement à ceux qui devaient s'embarquer, soit dans la chaloupe, soit dans le canot, Quirini proposa de tirer au sort, qui désignerait quarante-sept personnes pour la première de ces embarcations, et vingt-une pour la seconde; par un hasard singulier, le nombre d'hommes requis pour le canot s'offrit de lui-même à s'y embarquer. On pria Quirini de choisir celle des deux embarcations qui lui conviendrait. Il avait secrètement donné la préférence au canot, parce qu'il paraissait en bon état. Cependant, ses officiers s'étant embarqués dans la chaloupe, il changea de résolution.

Ce point arrangé, l'on se hâta de mettre les deux embarcations en mer; on n'en vint à bout qu'avec une extrême difficulté, à cause du manque de mâts; mais le 17, au point du jour, la tempête étant un peu moins

furieuse, quoique la mer fût encore très-grosse, on parvint à les faire passer par-dessus le bord du navire. Quirini appela tous ceux dont les vêtemens étaient en mauvais état, et leur en donna de nouveaux. On partagea ensuite les provisions, d'après le nombre d'hommes; mais les deux embarcations ne purent contenir qu'une très-petite quantité de vin.

Le moment de la séparation fut cruel pour tous: l'on s'embrassa mutuellement avec de vives expressions de regret. Le capitaine n'en éprouva pas un moins cuisant, quand il abandonna son malheureux navire, qu'il avait construit avec tant de soin et de plaisir; et sur le succès duquel il avait fondé ses plus chères espérances. Il le laissa avec une riche cargaison, composée de huit cents pipes de vin de Malvoisie, de madriers de bois de cèdres, d'épiceries précieuses, d'une grande quantité de soie et d'autres marchandises.

Le canot fut séparé de la chaloupe, dans un brouillard qui s'éleva vers le soir. Le lendemain, au point du jour, on ne le vit plus, et depuis l'on n'en a plus entendu parler. Les hommes embarqués dans la chaloupe se lamentèrent beaucoup sur le sort de leurs com-

pagnons, qu'ils supposèrent avoir péri; bientôt ils craignirent d'en éprouver un semblable, car la tempête rendit la mer si furieuse, qu'une lame, qui vint se briser sur l'arrière de la chaloupe, la remplit presqu'entièrement d'eau. Chacun se hâta de la vider, et par l'effet de la terreur et de la nécessité, l'on jeta par-dessus bord tout ce qui tomba sous la main, même du vin, des vivres et des vêtemens. La perte d'une partie du vin obligea de restreindre chaque homme à un verre par jour; mais au bout de huit jours, il fallut réduire encore cette ration de moitié.

Les souffrances de ces infortunés ne diminuaient pas : jour et nuit ils étaient dans la nécessité de débarrasser la chaloupe de l'eau qui l'emplissait. Ils éprouvaient un froid bien plus vif que celui qu'ils avaient jamais ressenti à Venise, où, au grand étonnement des habitans, il gela une fois si fort, que la glace portait non-seulement les hommes, mais aussi les chevaux et les charrettes. Les matelots sentaient bien plus la rigueur du froid, étant légèrement vêtus, médiocrement pourvus de vivres, et exposés à l'intempérie des nuits, qui duraient vingt heures. Leurs pieds

s'engourdirent, et la perte de toute sensation s'étendit à leur corps entier. Attaqués d'une faim canine, ils dévoraient tout ce qu'ils pouvaient atteindre; puis frappés soudainement par la main de la mort, leur tête tremblait, ils tombaient et expiraient.

Les premiers qui éprouvèrent ce sort funeste, furent ceux qui, avant cette époque, avaient été adonnés avec excès au vin, et qui se tenaient constamment auprès du feu pour se réchauffer. Il mourut de cette manière deux et même quatre hommes dans un jour, du 19 au 29 décembre; le 5 janvier, vingt-six avaient péri. Ils furent ensevelis dans les flots par leurs compagnons.

Tout le vin était consommé: les pauvres marins, ne prévoyant aucun terme à leurs souffrances, se préparèrent de nouveau à la mort; Quirini lui-même regrettait de n'être pas un de ceux qui avaient fini leurs jours. Animés du désir de conserver leur vie, quelques-uns, suivant leur force, burent de l'eau salée, ce qui leur fut fatal dans un délai plus ou moins long. Quirini et d'autres essayèrent d'apaiser leur soif brûlante, en mêlant leur urine avec un peu de sirop de gingembre et

de citron qui restait. Ils trouvèrent que cette précaution contribua à leur sauver la vie.

On passa cinq jours dans cette situation déplorable. Le 3 ou 4 janvier, un matelot aperçut, vers le point du jour, quelque chose qui ressemblait à de hauts rochers couverts de neige. Il communiqua, avec une sorte d'inquiétude, sa découverte à ses camarades, qui, tournant les yeux de ce côté, attendirent impatiemment qu'il fît plus clair. Avec quelle joie inexprimable ils reconnurent que réellement ils avaient la terre devant eux!

A cette vue leur vigueur se ranima; mais le vent était si contraire qu'ils ne purent se servir de voiles, et leurs forces étaient trop épuisées, pour qu'ils pussent faire usage des avirons. Le jour n'avait plus que deux heures de durée. Le vent et le courant réunis emportèrent la chaloupe; la terre disparut. La nuit surprit l'équipage; il la passa dans une incertitude cruelle. Au point du jour, l'on ne vit plus rien. Dans le courant de la journée, l'on revit à l'est de hautes montagnes auxquelles, d'après les apparences, on pouvait arriver bien plus facilement qu'à celles qui avaient été découvertes précédemment.

Pour ne pas perdre cette terre pendant la nuit, on releva sa position avec la boussole.

Vers trois heures du matin, l'on se trouva au milieu d'écueils et de rochers. Une lame, qui vint se briser dans la chaloupe, exposa l'équipage au danger le plus imminent. La joie des matelots fit de nouveau place à l'affliction : ils déplorèrent cette nuit non interrompue de calamités qui les poursuivaient, et se recommandèrent à la protection de la Providence. La chaloupe toucha; heureusement une autre lame la souleva et la porta à terre contre un roc, où elle fut à l'abri de tout danger.

Quand la chaloupe prit terre, cinq matelots, impatiens d'apaiser leur soif, sautèrent par-dessus bord et s'empressèrent d'avaler une quantité incroyable de neige qu'ils ramassèrent; puis ils en portèrent à leurs camarades qui, restés dans la chaloupe, employaient tous leurs efforts pour l'empêcher de se briser contre les rochers. Ils essayèrent ainsi de modérer leur soif brûlante. Quirini déclare qu'il croit avoir avalé autant de neige qu'il en aurait pu porter. Il attribue à son effet salutaire la conservation de sa vie, tan-

dis que deux hommes moururent, à ce que l'on crut, pour avoir bu de l'eau salée.

L'équipage, qui n'avait ni cordages ni aucun autre moyen de mettre la chaloupe en sûreté, resta toute la nuit occupé à la tenir éloignée du rivage. Le lendemain, seize hommes, qui avaient survécu aux quarante-sept embarqués dans l'origine, descendirent à terre. Ils se couchèrent sur la neige, puisqu'il n'y avait pas autre chose, et remercièrent le Ciel de leur délivrance miraculeuse. La faim les obligea ensuite d'examiner l'état de leurs provisions : elles consistaient en quelques débris de biscuit en mauvais état, un jambon et un petit morceau de fromage. Ils firent un peu de feu avec les bancs de la chaloupe, et préparèrent leurs chétifs alimens.

Ayant reconnu que le lieu où ils étaient sauvés n'était qu'un roc aride, ils résolurent de le quitter le lendemain; ils remplirent cinq barriques d'eau de neige, et partirent sans savoir où aller; mais à l'instant où ils entrèrent dans la chaloupe, l'eau y pénétra par toutes les coutures, parce que, dans la nuit précédente, l'on n'avait pas eu la précaution de l'empêcher de battre contre les rochers. Deux des hommes

chargés de la tenir éloignée de terre, s'impatientant de ne pas voir revenir leurs camarades, étaient descendus à terre pour réchauffer leurs membres glacés. La chaloupe avait été tellement endommagée, qu'elle coula quand on y voulut entrer. L'équipage, à moitié noyé, fut contraint de retourner à terre.

Depuis dix-huit jours que ces infortunés avaient abandonné le navire, ils calculèrent qu'ils avaient fait 2,500 milles sans voir la terre, et qu'ils se trouvaient sur l'île des Saints, située le long de la côte de Norvége, et soumise au roi de Danemark *. Quoique leur position fût déplorable, ils réfléchirent que ce n'était rien en comparaison des dangers d'une mer orageuse où ils n'auraient pu vivre encore que bien peu de temps. Ils se firent, avec les voiles et les avirons de la chaloupe, deux petites tentes pour se mettre à l'abri, et fendirent d'autres débris pour se chauffer.

* C'est peut-être d'Heiligeland, sur la côte de Norvége, par 66° de latitude boréale, qu'il est question. Il est cependant probable que Quirini était beaucoup plus au nord. Ce qui concerne la géographie est un peu obscur dans l'original.

La seule nourriture qu'ils purent se procurer, consistait en herbes marines, en moules et autres petits coquillages qu'ils ramassaient sur le bord de la mer; mais c'était en quantité à peine suffisante pour assouvir leur faim. Ils se partagèrent en deux détachemens : treize hommes étaient sous une tente, et trois sous l'autre. Une partie était couchée dans la neige, et l'autre assise autour du feu; mais la grande humidité du bois rendait la fumée presque insupportable. Ces pauvres gens eurent les yeux si gonflés qu'ils furent menacés de perdre entièrement la vue; en outre, leurs corps étaient couverts de vermine, qu'ils jetaient par poignée dans le feu. Le sécretaire de Quirini eut le cou rongé jusqu'aux nerfs, ce qui occasiona sa mort. Trois Espagnols vigoureux et pleins de santé moururent aussi pour avoir bu de l'eau salée. Les treize hommes qui survécurent se trouvèrent si faibles et si épuisés, que, pendant trois jours et trois nuits, ils furent incapables de traîner hors de la tente les cadavres de leurs compagnons.

Ils passèrent ainsi onze jours, au bout desquels le domestique de Quirini, étant sorti pour ramasser des moules, découvrit à la par-

tie du rocher la plus éloignée, une hutte en bois, et tout auprès des traces de bétail : ils en conçurent l'espérance certaine qu'il y avait dans le voisinage des lieux habités par des hommes. La hutte était en bon état, les naufragés prirent le parti de s'y établir. Ils s'y rendirent tous, à l'exception de deux ou trois qui étaient trop faibles pour marcher, et emportèrent avec eux plusieurs paquets de bois à brûler. Quoique la hutte ne fût éloignée que d'un mille et demi, Quirini eut à peine la force de faire ce trajet, et éprouva beaucoup de difficulté à marcher dans la neige. Après y être arrivé, il ressentit une grande joie de ce que des habitations humaines n'étaient pas éloignées.

Deux jours après, un des matelots, occupé à chercher des moules le long du rivage, trouva un grand poisson qui ne pesait pas moins de deux cents livres; il était frais et semblait n'avoir été jeté là que depuis peu de temps; mais à cette époque, des dissensions avaient affaibli l'équipage, en le divisant en deux partis. Le matelot qui avait trouvé le poisson, chercha à le cacher à ceux du parti qui n'était pas le sien; mais ces derniers,

ayant été instruits de la trouvaille, voulurent en avoir de gré ou de force. Quirini interposa sa médiation, et ordonna que le poisson serait partagé également : alors on le coupa en morceaux, et on le porta à la hutte, où on le fit bouillir et griller. Quelques-uns, trop impatiens, le dévorèrent tout cru. Après en avoir mangé avec avidité pendant quatre jours, on s'aperçut que, pour faire durer la provision, il fallait la ménager. Par une sage répartition, ce qui restait du poisson suffit à la nourriture de l'équipage encore dix jours, durant lesquels il y eut un ouragan si violent, accompagné de tant de pluie et de neige, qu'il eût été impossible de se procurer d'autres provisions. On eut ensuite recours à la ressource de chercher des moules le long du rivage, jusqu'au 31 janvier 1432.

Cependant un pêcheur qui demeurait sur une île éloignée d'environ huit milles, et nommée Rustène, vint avec ses deux fils dans cet îlot désert, pour chercher du bétail qu'ils y avaient laissé. Le père était resté sur le rivage pour prendre soin du bateau; ses fils s'avancèrent vers la hutte, et virent, à leur extrême surprise, de la fumée sortir de

son sommet. Cette fumée, dans un lieu inhabité, faisait le sujet de leur conversation, lorsque le son de leur voix frappa l'oreille de Christophe de Fioravante, qui dit à ses compagnons : « N'entendez-vous pas des voix » humaines ?... Ce ne sont, lui répondi» rent-ils, que les cris des oiseaux de proie » de triste augure qui attendent notre fin, » pour se repaître de nos cadavres, comme » ils ont déjà dévoré ceux de nos camara» des... » On fut d'autant plus aisément de cet avis, que dans ce moment l'on observa une multitude de corneilles occupées à déchirer les corps de ceux qui étaient morts.

Cependant les voix devenant plus distinctes, les naufragés sortirent de la hutte, et aperçurent deux jeunes gens qui pâlirent de crainte à la vue de tant d'étrangers; mais reconnaissant bientôt que c'étaient des hommes dans la détresse, ils leur adressèrent la parole, et leur nommèrent le lieu de leur demeure et d'autres choses. Quirini ne comprenait pas leur langage. Sur ces entrefaites, deux de ses gens allèrent au canot dans l'espoir d'y obtenir des provisions : comme ils n'y trouvèrent rien, ils jugèrent que les hom-

mes qui venaient d'arriver n'avaient fait qu'un court voyage. Ils décidèrent en conséquence que deux des naufragés s'embarqueraient dans le bateau, qui ne pouvait contenir un plus grand nombre d'entre eux. Quelques-uns étaient d'avis de retenir un des jeunes gens, pour que l'on vînt plus tôt à leur secours; mais Quirini leur représenta avec raison qu'il serait peu convenable de faire la moindre offense à ceux qui étaient absolument maîtres de les soulager. Deux de ses gens, Ghiardo di Leone et Cola di Otranto, qui entendaient un peu le français et l'allemand, s'embarquèrent, s'efforçant de faire comprendre par signes aux pêcheurs ce dont ils avaient besoin. Le bateau partit, laissant le reste de l'équipage dans une grande anxiété. Comme il se passa un jour et une nuit avant qu'il revînt, les malheureux craignirent qu'il n'eût péri, parce qu'il était trop chargé.

La cause de ce délai venait tout simplement de ce que tous les habitans de l'île, étant allés à la pêche, n'avaient pu apprendre plus tôt la pitoyable position des naufragés; mais leur curé, qui était un dominicain allemand, leur dépeignit en termes si pathétiques l'état

de ces malheureux, leur montrant en même temps les deux qui étaient arrivés, et promettant la bénédiction du Ciel à ceux qui les premiers les assisteraient, que tous furent attendris jusqu'aux larmes.

Six bateaux chargés de provisions, abordèrent près de la hutte des naufragés : la joie de ceux-ci en voyant de si grandes marques d'amitié ne se peut bien décrire. Le curé accompagnait ses paroissiens. En arrivant il demanda en latin lequel était le capitaine du bâtiment naufragé. Quirini s'étant fait connaître, ils eurent un peu de pain de seigle, qui leur parut de la manne. Le moine lui fit aussi boire de la bière; puis le prenant par la main, il lui dit de choisir deux de ses gens pour s'embarquer avec lui. Quirini désigna François Quirini de Candie et Christophe Fioravante, Vénitien. Ces quatre hommes s'embarquèrent dans le bateau qui appartenait au principal habitant de Rustène : c'était un pêcheur. Quand on aborda, Quirini, qui ne pouvait marcher à cause de sa faiblesse, s'appuya sur le bras du fils de ce pêcheur. Le reste de l'équipage fut distribué dans cinq autres bateaux.

En entrant dans une maison, il en ren-

contra la maîtresse, suivie d'une servante; il allait, à l'imitation des esclaves grecs, se prosterner aux pieds de cette femme : elle l'en empêcha. Touchée de sa triste condition, elle le conduisit auprès du feu, et lui donna une jatte de lait. Pendant trois mois qu'il passa dans cette maison, cette femme lui témoigna constamment la plus grande bonté.

Ses compagnons, au nombre de huit à dix, étaient dans d'autres maisons, et traités avec la même humanité. Comme on leur fournissait abondamment à manger, ils dévoraient tout en si grande quantité qu'ils auraient pu en souffrir, à cause de l'abstinence forcée à laquelle ils avaient été réduits auparavant. On leur donnait du poisson et quelquefois de la viande, ainsi que du beurre et beaucoup de lait, quelques habitans ayant quatre vaches, et d'autres en ayant six.

Il restait cependant deux hommes que leur faiblesse avait retenus sur le rocher; ils étaient trop éloignés pour avoir pu être instruits de ce qui se passait. Les habitans de Rustène allèrent à leurs secours, mais ils en trouvèrent un déjà mort, et l'autre à toute extrémité. Ils enterrèrent le corps du premier avec huit

autres morts auparavant : on célébra ensuite un service pour eux. Celui qui avait survécu fut amené à Rustène, où il mourut deux jours après.

Rustène renfermait environ douze huttes. Cette île avait cent vingt habitans, dont cent douze communièrent le jour de Pâques en bons et pieux catholiques. La plupart étaient pêcheurs de profession, et, comme le blé ne croît pas dans ce pays éloigné, ils se nourrissaient principalement de poisson, dont on y pêchait des quantités incroyables. Il n'y en avait que de deux espèces ; l'une est appelée stockfisch, l'autre est plate et très-longue, et son poids va quelquefois à deux cents livres. On sèche la première au soleil ; et comme sa chaire n'est pas très-grasse, elle devient bientôt aussi dure que du bois. Quand on en fait usage, on la bat en longues bandes avec le dos d'une hache, puis on la mange assaisonnée avec du beurre et des épices. Les habitans font avec ce poisson un grand commerce en Allemagne. Les poissons plats sont très-grands. Quelques-uns ont au-delà de six pieds de Venise de longueur, deux de largeur et les trois quarts d'un pied d'épaisseur ;

coupés en morceaux et salés ils sont très-bons à manger.

Au mois de mai, un navire d'environ cinquante tonneaux fut chargé de poisson, pour conduire à Bergen en Norvége, ville éloignée de 1,000 milles de Rustène. Il y arrive beaucoup de bâtimens de trois cents et trois cent cinquante tonneaux, avec des marchandises d'Allemagne, d'Angleterre, d'Écosse et de Moscovie. Le poisson y est échangé contre des provisions et des vêtemens. Le pays est stérile; les habitans ne font pas usage d'argent monnayé. Dès qu'ils ont fini leur trafic, ils reviennent chez eux; et, dans leur route, ils touchent à différens lieux de la côte, pour s'y procurer diverses choses dont ils ont besoin, et entre autres du bois de chauffage pour toute l'année.

Les habitans de Rustène sont d'une honnêteté et d'une probité exemplaires. Ils n'enferment rien sous clef, et n'ont pas le moindre doute sur la vertu de leurs femmes. Nous en avons vu des preuves évidentes. Tous les individus d'une famille, hommes et femmes, garçons et filles, couchaient dans la même chambre où les étrangers logeaient aussi, et

les lits étaient près les uns des autres. Les femmes, dans leur simplicité, ne se faisaient aucun scrupule de se déshabiller complètement devant tout le monde : bien plus, quand elles allaient au bain, distant de la maison d'une portée de trait, elles sortaient toutes nues, ne portant avec elles qu'un petit paquet d'herbes dans leur main droite pour essuyer l'humidité de leur peau, et appuyant la gauche sur leur hanche : elles se baignaient pêle-mêle avec les hommes. L'adultère et les autres crimes de ce genre sont absolument inconnus chez les habitans de Rustène. Les mariages ne s'y font que pour se conformer au précepte divin. Ils sont extrêmement modérés et pieux : nous n'avons entendu parmi eux ni juremens, ni blasphèmes. Ils témoignent une grande résignation à la mort de leurs parens. Si le défunt laisse une veuve, celle-ci met ses plus beaux habits; et, invitant ses voisins à un banquet somptueux, les supplie d'y prendre part pour le repos de l'âme du défunt. Tous observent religieusement les jeûnes ordonnés par l'Église; et, décemment vêtus, ils assistent régulièrement au service divin.

Leurs vêtemens sont principalement faits

de gros drap anglais; ils portent aussi des bonnets communs qui viennent de Danemarck. Quelques-uns avaient des fourrures rouges et noires, pour se garantir de l'humidité. Leurs maisons étaient de forme ronde, et en bois, avec une ouverture au sommet, en guise de fenêtre. Durant les froids excessifs de l'hiver, ce trou était couvert d'un morceau de peau de poisson que l'on avait l'art de rendre assez transparent pour laisser passer le jour. Pour endurcir les enfans au froid, on les mettait, quand ils n'avaient encore que quatre jours, sous la fenêtre ouverte, afin que la neige tombât sur eux. Ce moyen accoutumait si bien les enfans au froid, qu'ils ne songeaient jamais à sa rigueur. Durant le séjour de Quirini dans cette île, il neigea presque continuellement depuis le 5 février jusqu'au 14 mai.

Au commencement du printemps, une immense quantité d'oies sauvages, appelées *mouxi* par les habitans, arriva et construisit ses nids contre les rochers ou contre les murs des maisons. Quand, au coucher du soleil, ces oiseaux cessaient leurs cris, c'était un signal pour les habitans d'aller se coucher. Ils

étaient privés et fréquentaient les habitations humaines comme font les pigeons, tellement que, lorsque la maîtresse d'une maison prenait les œufs dans un nid, l'oie s'envolait tranquillement, et revenait quand elle avait fini. Les naufragés virent dans cette île de belles peaux d'ours blancs, longues de douze pieds de Venise; ce qui leur parut une dimension prodigieuse.

Du 20 novembre au 20 février, il n'y eut presque pas de jour. Du 20 mai au 20 août, le soleil est toujours au-dessus de l'horizon. L'île, qui a une circonférence de trois milles, est basse, excepté dans la partie où se trouvent les maisons. Située à soixante-dix milles à l'ouest de la Norvége, ses habitans la nommaient l'extrémité du monde. Il y a dans son voisinage d'autres petits rochers, les uns déserts, les autres habités.

Les naufragés restèrent trois mois et onze jours dans l'île de Rustène, attendant le mois de mai, époque à laquelle on transporte le stockvisch à Bergen : les habitans se préparèrent à les conduire à cette ville. Quelques jours avant leur départ, la nouvelle du séjour de ces étrangers à Rustène parvint à la femme

du gouverneur de toutes ces îles : comme son mari était absent, elle envoya son chapelain dans un canot à six rameurs, porter à Quirini un présent de soixante poissons séchés, trois grands pains de seigle et un gâteau. Elle lui fit dire en même temps qu'elle en agissait ainsi, parce qu'elle avait appris que les insulaires n'en avaient pas bien usé envers ses gens, et qu'elle désirait connaître la vérité. Il fut aussi recommandé aux habitans de bien traiter les étrangers et de les emmener avec eux à Bergen. En remerciant leur bienfaitrice, les Vénitiens rendirent témoignage à l'humanité de leurs hôtes, et parlèrent avec les plus grands éloges de la réception qu'on leur avait faite. Quirini avait conservé un cordon garni de grains d'ambre, qu'il avait rapporté de Saint-Jacques de Compostelle; il l'envoya à cette dame, comme une marque de sa reconnaissance, et se recommanda, ainsi que ses compagnons, à ses prières, pour obtenir du ciel leur heureux retour dans leur patrie.

Cependant lorsque le temps de leur départ approcha, les insulaires, à l'instigation du moine allemand, leur curé, demandèrent aux Vénitiens deux gros écus par mois pour leur

séjour, ce qui montait à sept pour chacun.

Hors d'état de lever entre eux une somme suffisante, les naufragés suppléèrent à ce qui manquait, en donnant six coupes, six cuillers et six fourchettes d'argent, indépendamment de ceintures, d'anneaux et d'autres objets de moindre valeur. La plus grande partie de ces choses tomba entre les mains du mauvais moine, qui ne se fit pas scrupule de les garder, sous le prétexte qu'il avait servi d'interprête. Les infortunés auxquels il ne restait plus rien de ce qu'ils avaient sauvé de leur malheureux voyage, reçurent des insulaires, le jour de leur départ, un présent de poisson sec. Au moment de se dire adieu, les femmes et les enfans versèrent des larmes; les étrangers ne purent retenir les leurs. Le curé les accompagna pour aller rendre visite à son archevêque, et lui porter une partie du butin.

On partit de Rustène le 14 mai. Les jours avaient beaucoup augmenté en longueur: vers la fin du mois, le soleil restait quarante-huit heures sur l'horizon. En continuant le voyage au sud, on le perdit de vue pendant une heure chaque vingt-quatre heures; mais il ne cessait pas de faire très-clair pendant ce temps, ce

qui confirma la vérité de ce que les insulaires avaient dit. Étant à la distance d'environ deux cents milles de Rustène, les naufragés découvrirent, sur des rochers, des bordages et des membrures de leur canot, d'où ils conclurent que les hommes qui s'y étaient embarqués avaient péri. On passa devant un grand nombre d'îles; quelques-unes étaient habitées. Lorsque le moine racontait les malheurs des naufragés, les insulaires les comblaient de bienfaits, et ne voulaient rien recevoir en retour. Des troupes innombrables d'oiseaux de mer construisent leurs nids sur ces îlots. Ils ne cessaient, pendant tout le jour, de faire du bruit, et de pousser des cris désagréables; mais à l'approche de la nuit ils se taisaient, et leur silence était pour les gens de l'équipage un signal que l'heure du repos était venue.

On continua ainsi à naviguer pendant seize jours avec un vent favorable. Quirini observa beaucoup de caps qui s'avançaient en mer. Il rencontra l'archevêque de Drontheim, que le moine allait visiter. Ce prélat faisait la visite de toutes les îles de son diocèse. Sa suite était composée de deux cents personnes que portaient deux galères. Quand on lui présenta

les étrangers, et qu'il apprit leurs malheurs, il les consola; et, pour qu'ils fussent bien accueillis à Drontheim, il leur donna des lettres de recommandation.

En approchant de cette ville, le capitaine du bâtiment apprit que la guerre avait éclaté entre les Allemands et son souverain, le roi de Norvége : cette nouvelle le détourna d'aller plus loin; mais il débarqua Quirini sur une petite île voisine qui était habitée et le recommanda, ainsi que ses gens, aux insulaires. Le lendemain, jour de l'Ascension, les naufragés furent conduits à Drontheim; ils y entendirent la messe dans la magnifique église de Saint-Olave, roi de Norvége, qui y est enterré. Le service fini, on les présenta au gouverneur qui, apprenant ce qui leur était arrivé et ce qu'ils étaient, leur témoigna beaucoup d'égards. Il demanda aussitôt à Quirini s'il savait parler latin; et, sur sa réponse affirmative, il l'invita à dîner avec tout son monde. Après qu'ils eurent encore passé quelque temps dans l'église, un chanoine vint les prendre pour les conduire chez le gouverneur. Chemin faisant, il écouta avec une grande surprise le récit des aventures de

Quirini. Plusieurs citoyens de Drontheim s'étaient rassemblés chez le gouverneur, plutôt pour entendre l'histoire des naufragés, que pour prendre part au banquet. Ces derniers furent traités à merveille : on les régala splendidement.

Le lendemain, Quirini consulta ceux qui l'avaient si bien accueilli sur les moyens d'aller en Angleterre ou en Allemagne. Tous furent d'avis que la guerre actuelle rendait un long voyage peu sûr, et lui conseillèrent d'aller trouver Jean Franco, un de ses compatriotes, qui avait été créé chevalier par le roi de Suède, et qui demeurait dans un château de ce royaume, à peu près à cinquante journées de route de Drontheim. Quirini partit de cette ville, après y avoir séjourné huit jours. Le gouverneur lui fit présent de deux chevaux, et lui fournit un guide. Quirini, pour reconnaître ses bienfaits, lui donna son poisson sec, un cachet et une ceinture d'argent; il reçut encore des bottes, des éperons et un chapeau, ainsi qu'une petite hache, avec une image de Saint-Olave et les armes du gouverneur gravées, quatre florins du Rhin, du pain et des harengs. Toute la

troupe, composée de douze personnes, se mit en route le 9 juin. Il y avait trois chevaux, dont un avait été précédemment donné à Quirini par l'archevêque de Drontheim.

Toute la troupe fit constamment route à l'est pendant cinquante-trois jours. En quelques endroits, les Vénitiens trouvèrent de très-mauvais gîtes, souvent ils ne pouvaient pas se procurer du pain; on le remplaçait par de l'écorce d'arbre broyée, on en faisait une espèce de gâteau que l'on mangeait avec du lait et du beurre. Au reste, les voyageurs eurent toujours du fromage et du lait doux et aigre. En avançant, ils rencontrèrent quelquefois de meilleurs logemens où on leur donnait de la viande, de la bière et d'autres alimens; mais ce qu'ils trouvèrent partout, comme auparavant, fut un accueil amical et hospitalier. Dans chaque endroit on leur disait qu'ils étaient les bien-venus.

Il y a peu d'habitations répandues dans le royaume de Norvége. Les voyageurs s'arrêtaient souvent à l'heure du repos, quoiqu'il ne fît pas obscur, car le jour ne cessait pas. Le guide, au fait des usages du pays, ouvrait la porte de la maison où ils voulaient entrer;

ils y trouvaient une table entourée de bancs couverts de coussins de cuir rembourrés de plumes, qui tenaient lieu de matelas. Rien n'étant enfermé, ils mangeaient ce qu'il y avait, puis ils allaient se coucher. Souvent les maîtres du logis arrivaient, et paraissaient fort surpris de les voir dormir chez eux, mais aussitôt que le guide avait raconté les particularités de leur voyage, alors on les considérait avec un sentiment mêlé de compassion et d'étonnement. Nulle part on ne voulut recevoir de paiement, de sorte que les douze hommes et les trois chevaux firent leur voyage de cinquante-trois jours, avec les quatre florins qu'ils avaient reçus à Drontheim.

Les voyageurs traversèrent plusieurs hautes montagnes séparées par des vallées stériles et affreuses, et rencontrèrent un grand nombre d'animaux sauvages, tels que des daims; ils virent aussi des perdrix aussi blanches que la neige, et des faisans de la grosseur d'une oie. On leur avait montré, dans l'église métropolitaine de Saint-Olave, à Drontheim, la peau d'un ours blanc, longue de quatorze pieds et demi. Les faucons, les milans, et

les autres oiseaux de proie sont, à cause du froid excessif, plus blancs dans ce pays qu'ils ne le sont ailleurs.

Quatre jours avant d'être à Stichimbourg, résidence du chevalier Jean Franco, les voyageurs arrivèrent à Vadstena, lieu de la naissance de sainte Brigitte, qui y avait fondé un couvent de religieuses, ayant des chapelains du même ordre; leur règle était très-rigoureuse. Les princes du nord ont bâti en son honneur une église magnifique, couverte en cuivre, dans laquelle Quirini compta soixante-deux autels. Comme le monastère possède de grandes richesses destinées à subvenir aux besoins des pauvres, les étrangers y furent accueillis avec bienveillance, et l'on pourvut abondamment à leurs nécessités. Après y avoir séjourné deux jours, ils partirent pour le château de leur compatriote; deux d'entre eux ayant inconsidérément devancé les autres de la longueur d'une portée de trait, arrivèrent à un endroit où la route se partageait en deux, et choisirent malheureusement la mauvaise. Leurs compagnons prirent l'autre et les attendirent quelque temps, ensuite ils poursuivirent leur chemin, les regardant comme per-

dus ; mais en arrivant à Stichimbourg, ils y trouvèrent les deux hommes égarés qui, ayant suivi une route plus courte, quoique plus rude, étaient arrivés avant eux.

Les Vénitiens éprouvèrent une satisfaction inexprimable en se voyant chez leur compatriote. Il n'épargna rien de tout ce qui pouvait les soulager et leur être agréable, car il était, par caractère et par habitude, poli et généreux. Durant quinze jours qu'ils restèrent chez lui, tout le monde les traita comme s'ils eussent été chez eux.

Le chevalier Jean Franco souhaita que ses hôtes allassent participer à une indulgence qui s'accordait en ce moment dans l'église de Sainte-Brigitte, à Vadstena. Un concours innombrable y venait de pays éloignés ; Franco pensait que, tout en faisant leurs dévotions, ils apprendraient dans ce lieu s'il n'y avait pas, dans quelque port de Suède, des bâtimens destinés pour l'Allemagne ou l'Angleterre, pays que ses compatriotes étaient obligés de traverser pour aller dans le leur.

Ils partirent donc avec le chevalier, qui avait une suite de plus de cent vingt personnes à cheval, toutes à sa charge; durant leur

voyage, qui fut de cinq jours, tout ce monde fut convenablement logé dans des villages qui appartenaient à leur compatriote.

Le nombre des dévots rassemblés à Vadstena était immense; il s'y trouvait plusieurs chevaliers avec leur suite, arrivés, les uns, de lieux situés en Danemarck, à plus de six cents milles de distance; d'autres, de pays d'outre-mer, tels que l'Allemagne, la Hollande et l'Écosse; d'autres enfin, de Suède et de Norvége. Les voyageurs apprirent qu'à Lodèse, port de mer à huit journées de route de Vadstena, il y avait deux bâtimens destinés, l'un pour Rostock, en Allemagne, l'autre pour l'Angleterre, circonstance très-heureuse. Les Vénitiens reçurent leur indulgence le 1er août, et le 3 ils prirent congé du chevalier Jean Franco, qui leur avait fourni abondamment de l'argent et des vêtemens pour leur voyage, et avait chargé son fils Matthieu, jeune homme très-aimable, de les accompagner à Lodèse. Voyant l'état de débilité de Quirini, qui avait la fièvre, Matthieu le fit monter sur son propre cheval, qui avait le pas très-doux: sans cette qualité, Quirini en eût été sérieusement incommodé. En arrivant à Lodèse,

les voyageurs y furent logés dans une maison qui appartenait aussi au chevalier; le fils eut pour eux les mêmes attentions dont ils avaient été comblés par son père.

Le navire destiné pour Rostock étant prêt, Nicolo de Michiel, Christophe Fiorvante et Ghirardo di Lione s'y embarquèrent. Quelques jours après, les huit autres Vénitiens, pourvus par le fils du chevalier de tout ce qui leur était nécessaire, partirent le 14 septembre pour l'Angleterre. Des vents favorables les portèrent à Ely, où le capitaine de leur bâtiment, ayant appris leurs infortunes, leur fit présent de quatre nobles. Deux jours après, ils se mirent en route pour Londres.

D'Ely ils allèrent par eau à Cambridge, grande ville avec un collége. Ils entrèrent dans un couvent célèbre pour y entendre la messe. Pendant qu'on la célébrait, un bénédictin, jugeant à l'apparence de Quirini qu'il était d'un rang supérieur aux autres, lui dit en latin qu'il désirait lui parler après le service. En conséquence, il le conduisit à une extrémité de l'église, et le questionna sur son nom et sa patrie, puis il lui mit seize gros écus dans la main, ajoutant qu'il irait le voir

à Venise, dans son pélerinage au Saint-Sépulcre, qu'il était prêt à entreprendre. Cette aumône fut acceptée avec reconnaissance et employée par Quirini à payer la dépense que son monde avait faite à l'auberge. Il ne put, à cette occasion, s'empêcher d'admirer encore une fois la Providence divine, qui ne l'avait, quoiqu'il ne lui fût rien resté, jamais laissé au besoin, après l'avoir retiré de dessus le rocher stérile où il s'était trouvé.

Il partit de Cambridge le lendemain et arriva à Londres, où quelques-uns de ses gens l'avaient devancé et avaient annoncé sa venue à des marchands italiens. On peut se faire une idée de la joie de Quirini, en les rencontrant sur la route où ils étaient accourus au-devant de lui. Ils le regardèrent comme un ressuscité, et l'embrassèrent les larmes aux yeux. Ils eurent ensuite les plus grands soins de lui et de ses compagnons d'infortune, et n'épargnèrent rien de ce qui pouvait rétablir sa santé.

Quelques jours après, Bernard di Caglieri, le pilote, et Andréa di Piero, matelot, partirent pour accomplir un vœu. Quirini resta à Londres avec son fidèle domestique Nicolo,

qui avait toujours montré plus de sollicitude pour la conservation de son maître que pour la sienne propre, Aloise di Nasimber, Francisco Quirini, et Pietro Gradenigo. On donna à ceux qui partirent de l'argent pour leur dépense.

Le reste de la troupe séjourna deux mois de plus à Londres : c'était contre leur gré; mais ils avaient encore l'air si faibles et si épuisés, que leurs amis ne voulurent pas les laisser partir. Tous furent vêtus et traités chacun suivant son rang; et les amis de Quirini ne voulurent entendre parler d'aucune espèce d'indemnité pour ce qu'ils faisaient.

Enfin, Quirini quitta Londres avec Jérôme Bragadini, l'un de ses bienfaiteurs. En arrivant sur le continent, quelques matelots se séparèrent de lui pour accomplir des vœux; d'autres prirent une route différente. Quant à lui, il suivit avec son compagnon de voyage le chemin de Bâle, et arriva à Venise en quarante-deux jours. Il apprit à Bruges que le navire qu'il avait vu, dans le commencement de ses malheurs, à la hauteur du cap Dear, sur la côte d'Irlande, avait péri le 11 novembre 1431.

Quirini était naturellement faible et délicat; mais après avoir enduré les rudes épreuves dont on vient de lire le récit, son tempérament changea, il devint fort et robuste.

Les Vénitiens qui s'étaient embarqués en Suède pour Rostock, furent de retour à Venise le 12 octobre 1432, après avoir passé par Rome, et fait un voyage long et ennuyeux.

Bernard de Caglieri avait, en s'embarquant, laissé une jeune épouse, à qui la longue absence de son mari et le bruit public firent croire qu'il était mort. Elle se remaria donc à Trévise, et vécut plusieurs mois avec son nouvel époux. Quand elle apprit que le premier vivait encore, elle quitta à l'instant le second et se retira dans un couvent pour y expier l'erreur involontaire qu'elle avait commise. Mais Bernard attribua sa démarche à la fragilité humaine, l'excusa et lui fit de si vives instances, qu'elle revint et vécut heureuse avec lui.

N. B. L'île Rustène, dont il est question dans cette relation, est certainement celle que les cartes

désignent sous le nom de *Rust* ou *Roest*. Elle est située par les 68° 5' de lattitude septentrionale, et fait partie d'un groupe appelé îles du Loffode, placé le long de la côte N. O. de Norvége, et célèbre par ses pêcheries. Rust est près du tourbillon nommé le Maelstroem. Plusieurs des particularités rapportées par Quirini se retrouvent dans le livre de M. Buch, le seul voyageur qui ait décrit ces contrées boréales *. Cette circonstance fait ressortir davantage le mérite de la relation du Vénitien, qui intéresse également, et par le fond du sujet, et par les notions qu'elle donne sur l'état du commerce et de la navigation dans la première moitié du quinzième siècle.

* Voy. *Voyage en Norvége et en Laponie*, par L. de Buch. Paris, Gide, 1815; 2 vol. in-8°. On y trouve une très-bonne carte de la côte de Norvége, depuis Drontheim jusqu'au Cap Nord.

NAUFRAGE

D'Emmanuel Sousa et d'Éléonore Garcie de Sa, sa femme, sur les côtes orientales de l'Afrique, en 1552.

Emmanuel Sousa de Sépulveda, issu d'une des plus anciennes et des plus considérables familles de Portugal, se fit un nom dans les Indes, par sa bravoure et par ses belles qualités. Il obtint, vers le milieu du seizième siècle, le gouvernement de la citadelle de Diu, poste qui ne se donnait qu'à des officiers d'un mérite et d'un courage éprouvés. Il le conserva plusieurs années; mais fortement pressé du désir de revoir son pays natal, il s'embarqua au port Cochin. Le vaisseau qu'il montait était chargé de richesses qu'il avait amassées et de celles des officiers et passagers qui l'accompagnaient. Sousa ramenait avec lui sa femme Éléonore Garcie, fille de Sa, qui pour lors était général des Portugais dans

les Indes, ses enfans, Pantaléon de Sa, son beau-frère, avec quelques officiers et gentilshommes. Le nombre des matelots, des domestiques et des esclaves était fort grand; tout l'équipage montait à six cents hommes environ.

Sa fut arrêté par quelques emplettes à Coulan, et ne put partir qu'en février. Le 13 du mois d'avril on découvrit la côte des Caffres; de là le vaisseau fit voile assez heureusement jusqu'au cap de Bonne-Espérance; mais alors un vent du nord excita le plus épouvantable ouragan qu'on eût jamais éprouvé sur ces mers. Le ciel s'obscurcit tout à coup; les vagues, soulevées jusqu'aux nues, menaçaient à chaque instant d'engloutir le vaisseau : l'obscurité n'était interrompue que par des éclairs continuels et par un tonnerre affreux, qui portaient l'effroi dans les cœurs les plus déterminés. Le pilote et les matelots délibérèrent s'ils attendraient en mer que la tempête fût passée; mais épouvantés du redoublement de l'orage, et ne pouvant plus se flatter, à cause de la saison, de doubler le Cap, ils firent voile vers l'Inde. Ce dessein ne fut pas plus heureux que l'autre, et les vents déchaînés semblaient avoir conspiré contre ce mi-

sérable vaisseau, déjà fort endommagé. En vain le pilote et les matelots firent leurs efforts pour l'arracher à leur fureur. Les côtés, trop fortement battus par les vagues, se déjoignent et prennent plus d'eau que la pompe n'en peut vider; les marchandises jetées dans la mer pour décharger le vaisseau, ne diminuent point le danger. L'équipage était, pour ainsi dire, sans espoir, et chaque flot le menaçait de la mort. Mais après plusieurs jours d'une tempête continuelle, un vent du midi décida du sort du bâtiment, et le fit échouer le 24 juin : c'était le moindre des maux qui pouvaient arriver.

On jeta l'ancre aussitôt à la portée d'un trait de terre, et les chaloupes, qui étaient la dernière espérance de ces infortunés, furent mises à la mer. Sousa, sa femme, ses enfans et les principaux de sa suite, ayant pris à la hâte ce qu'ils avaient de plus précieux, se jetèrent dedans : le danger les suivait; la violence des flots, soulevés par les vents et pressés par les bords du rivage, élevait des montagnes d'eau capables de les abîmer. Cependant ils gagnèrent la terre avec beaucoup de peine et de péril. Tout le monde ne put pas se servir

des chaloupes; car après le second ou le troisième trajet, elles furent brisées contre des rochers cachés sous l'eau : en même temps le cable de l'ancre se rompit, et les personnes qui étaient restées dans le vaisseau n'eurent d'autre moyen de se sauver que de se jeter à la mer pour gagner le rivage. Les uns se saisirent des tonneaux ou des coffres, d'autres se fièrent à leur force et à leur habileté à nager. Très-peu néanmoins eurent le bonheur d'arriver sans accident, et ce naufrage coûta la vie à près de trois cents hommes portugais ou étrangers. A peine avaient-ils touché la terre, que le vaisseau s'abîma. Cette perte jeta les Portugais dans le plus grand désespoir; ils auraient pu, des débris de leur navire, construire une espèce de brigantin, et quand le temps l'aurait permis, aller chercher du secours à Soffala ou à Mozambique ; mais cette dernière ressource leur manqua.

Le pays où ils échouèrent était sous le trente-unième degré au midi de l'équateur. Sousa fit faire de grands feux pour sécher ou réchauffer ses gens, qui souffraient infiniment du froid, de la faim et de leurs blessures. Il leur fit distribuer avec économie une petite quantité de

farine échappée au naufrage, mais à demi-gâtée par l'eau de la mer. Leur position était cruelle : cette plage ne présentait qu'un sable inculte et des rochers arides. Après bien des recherches, ils découvrirent cependant des sources d'eau douce qui leur furent bien utiles : bientôt ils firent des espèces de retranchemens avec leur coffres et quelques grosses pierres, afin de pouvoir passer la nuit en sûreté. Sousa n'oublia rien, en cette occasion, des devoirs d'un bon citoyen et d'un maître bienfaisant. Il fit rester ses gens dans cet endroit jusqu'à ce qu'ils fussent rétablis des fatigues de la mer, et tant qu'il eût l'espérance d'y subsister des provisions que les vagues avaient apportées du vaisseau. Il fallut néanmoins songer à partir, et l'on délibéra sur la route qu'il convenait de prendre : tous furent d'avis de suivre la côte, jusqu'à ce qu'on eût trouvé le fleuve auquel Laurent Marchesez avait donné le nom du Saint-Esprit, et où les Portugais de Soffala et de Mozambique faisaient un grand négoce.

Ce fleuve était éloigné d'environ cent quatre-vingts lieues. Sousa rassure ses compatriotes; et par ses paroles et par sa contenance les

exhorte à ne point perdre courage. Il ajouta qu'ils devaient moins songer aux biens qu'ils avaient perdus qu'à leur vie qu'ils avaient sauvée, et que le seul avis qu'il avait à leur donner était de rester unis pour surmonter les difficultés qu'ils rencontreraient. Il finit ensuite par une prière, que l'amour lui fit faire en faveur de sa femme et de ses enfans, et supplia ses compagnons d'infortune d'avoir en route quelques égards au sexe de l'une et à l'âge des autres. Tous lui répondirent qu'il était juste que les plus forts et les plus robustes vinssent au secours des faibles, et qu'il pouvait les conduire où bon lui semblerait, qu'ils le suivraient partout, et lui obéiraient toujours.

Aussitôt ils se mirent en chemin. Cette espèce de caravane était composée de Sousa, d'Éléonore son épouse, femme d'un courage mâle, de leurs enfans incapables encore de connaître le danger de leur situation, d'André Vasez, maître du vaisseau et de quatre-vingts Portugais. Cette première troupe était suivie d'environ cent valets, qui portaient tour à tour les enfans sur leur dos, et la mère dans une espèce de chaise informe; ensuite ve-

naient des matelots et des servantes; enfin Pantaléon avec quelques Portugais et des esclaves, fermaient la marche.

Après quelques journées de route par des endroits très-dangereux, ils se trouvèrent arrêtés par des rochers inaccessibles et des torrens enflés par les pluies de la saison. Tout en cherchant à découvrir des chemins plus faciles, ils firent plus de cent lieues au lieu de trente qu'il leur restait à parcourir en côtoyant la mer. Bientôt les vivres leur manquèrent, et ils furent contraints de se nourrir de fruits sauvages, et même des herbes dont se repaissent les animaux de ces cantons.

Après quatre mois de marche, ils arrivèrent enfin au fleuve du Saint-Esprit, mais sans le reconnaître; car il y a dans ce pays trois bras différens qui se rejoignent avant de se jeter dans la mer.

Leurs doutes furent levés par le roi du lieu qui se trouva d'autant mieux intentionné pour les Portugais, qu'il avait quelque temps auparavant négocié fort paisiblement avec Laurent Marchesez et Antoine Caldère; ce prince reçut obligeamment Sousa et les siens; et leur donna à entendre que le roi son voisin était

un homme fourbe et avide, dont ils avaient tout à redouter. Le désir de regagner promptement quelque endroit habité par des Européens, leur ferma les yeux sur les malheurs qu'on leur prédisait; mais ils eurent bientôt lieu de se repentir d'avoir passé le second bras du fleuve.

Dès le lendemain, ils aperçurent deux cents Caffres qui venaient droit à eux. Quoique épuisés de faiblesse, ils apprêtèrent leurs armes et se disposèrent au combat; mais voyant les Caffres approcher tranquillement, il se rassurèrent et tâchèrent d'en obtenir des vivres pour de l'argent ou en échange de quelques ferremens dont cette nation est très-curieuse. La confiance semblait s'établir entre eux, et les besoins des Portugais favorisaient leur bonne opinion sur ce peuple; mais l'occasion de dépouiller ces étrangers de tout ce qu'ils possédaient, parut trop favorable à ces barbares pour la manquer; et, afin d'exécuter plus facilement leur dessein perfide, ils firent comprendre aux Portugais que, s'ils voulaient venir jusqu'à l'habitation de leur roi, ils seraient fort bien reçus. L'extrême lassitude et la joie d'avoir trouvé le fleuve

qu'ils cherchaient; un motif plus puissant encore, la disette des vivres, firent accepter aux Portugais la proposition des Caffres. Ils les suivirent donc vers la demeure de leur chef; mais celui-ci leur fit dire de s'arrêter dans un lieu couvert d'arbres qui se trouvait sur la route. Ils y séjournèrent quelques jours, pendant lesquels ils purent échanger des alimens grossiers contre divers effets qu'ils avaient sauvés du vaisseau. Trompé par l'air de sincérité de ce peuple, Sousa crut qu'il pouvait attendre en cet endroit l'arrivée de quelques marchands de Soffala, et fit demander au roi la permission de s'y fixer et d'y construire quelques cabanes pour lui, sa femme et toute sa troupe que tant de courses et de fatigues avaient bien diminuée.

Le roi plus artificieux qu'on n'aurait dû le soupçonner, fit dire à Sousa : « Que deux » circonstances avaient retardé l'accueil favo- » rable qu'il voulait faire à lui et à ses gens ; » la première, la cherté et la rareté des vivres; » la seconde, la peur que ses sujets avaient » eue de leurs épées et de leur armes; que » si cependant ils voulaient les lui remettre, » comme des garanties de leur conduite

» paisible, il consentirait à sa demande. »

L'espoir de trouver un terme à leurs fatigues engagea les Portugais à accepter ces conditions, que la prudence devait leur inspirer de refuser. En vain Éléonore rappela à Sousa les impressions défavorables que le premier roi leur avait données de celui-ci; il éluda les prières et les avertissemens de sa femme, et s'abandonna, par une funeste crédulité, aux offres artificieuses de ce prince. Le reste de la troupe suivit l'exemple du capitaine, et les armes furent livrées au roi perfide. Ces malheureux ne tardèrent pas à s'en repentir car aussitôt les Caffres s'emparèrent des trésors qu'ils avaient apportés avec tant de fatigues, et les dépouillèrent de tous leurs vêtemens. Ceux qui tentèrent de faire résistance furent impitoyablement massacrés.

Éléonore seule leur résistait avec courage; mais que peut une femme contre des hommes aussi féroces? Ils ne lui laissèrent aucun vêtement. Honteuse de se voir exposée toute nue à la vue de ces infâmes et de ses propres domestiques, elle se jeta dans un fossé qui se trouvait à quelques pas, et s'enterra pour ainsi dire dans le sable, résolue de n'en point

sortir. Accablée de fatigue et de douleur, elle ne put s'empêcher de dire à André Vasez et à quelques autres Portugais qui ne voulaient pas la quitter : » Hé bien, mes amis ! » voilà les fruits de votre ridicule confiance. » Allez, je n'ai plus besoin de rien; ne songez maintenant qu'à vous; et, si le Ciel » vous permet de revoir votre patrie, ne » manquez point de raconter à ceux qui dai» gneront se souvenir de l'infortunée Éléo» nore et de son mari, que nos péchés ont » attiré sur nous la colère du Ciel, et nous ont » précipités dans cet abîme de maux. » Suffoquée alors par les sanglots, la voix lui manqua; mais elle jetait de tendres regards sur ses petits enfans et sur son mari. Celui-ci, abattu, consterné de son imprudence et de ses suites funestes, était immobile. Déjà les Caffres s'étaient retirés avec tout leur butin, ses compagnons s'étaient dispersés pour éviter la mort dont ils étaient menacés, et il ne s'en apercevait pas. Enfin le sentiment sembla se réveiller en lui, et il courut de tous côtés pour voir s'il ne rencontrerait pas quelques fruits dont il pourrait prolonger l'existence de sa femme et de ses malheureux enfans :

mais nu et sans armes, que pouvait trouver Sousa dans un pays ravagé par des barbares, et brûlé par le soleil? Après plusieurs tentatives qui l'épuisèrent de fatigue, il trouva sa femme et ses enfans morts de faim et de soif. Il eut le courage de leur donner la sépulture. Aussitôt fuyant ce lieu d'horreur, il se perdit dans ces déserts, où, sans doute, il mourut, car on n'en eut plus de nouvelles. On peut présumer qu'il fut dévoré par quelque bête féroce, dans ce pays où elles abondent.

Le voyage de Sousa eut cette funeste issue en 1553. Les misérables restes de cette troupe, réduite à vingt-six hommes par les fatigues et les maux qu'ils souffrirent, furent long-temps errans, et enfin traités comme des esclaves. Ils auraient tous fini leurs jours dans cet état de souffrance et d'humiliation, si un marchand portugais, qui était allé de Mozambique en ce pays pour y acheter de l'ivoire, ne les eut rachetés moyennant quatre sesterces par tête. Pantaléon Sa fut de ce nombre; il mourut d'apoplexie à Lisbonne, dans un âge très-avancé.

SITUATION

Déplorable du vaisseau français le *Jacques*, à son retour du Brésil en France, causée par une famine extraordinaire et le mauvais état de ce vaisseau, en 1558.

De tous les fléaux qui peuvent assaillir les navigateurs en pleine mer, le plus terrible sans doute est la disette des vivres. Les relations des voyages nous en fournissent plusieurs exemples : un des plus frappans se trouve dans l'histoire du retour du Brésil en France du vaisseau français le *Jacques*. Jean de Lery en avait été témoin et presque la victime; il rapporte cet événement avec des circonstances qui font frémir le lecteur.

En 1555, Nicolas Durand de Villegagnon, chevalier de Malte et vice-amiral de Bretagne, forma un établissement français sur la côte du Brésil, dans le lieu où est aujourd'hui Rio-Janeiro. La colonie était composée de catholiques et de protestans. La division se mit bientôt entre eux. Quelques colons, mé-

contens de Villegagnon, s'embarquèrent sur le navire le *Jacques*, qui allait en France. De ce nombre était Jean de Lery.

Le *Jacques*, dit ce voyageur, ayant achevé de charger du bois de teinture, du poivre, du coton, des singes, des perroquets et d'autres productions du pays, se trouva prêt à partir le 4 janvier 1558. On s'embarqua aussitôt, et l'ancre fut levée le même jour. Tout l'équipage montait à quarante-cinq hommes, matelots et passagers, sans y comprendre le capitaine, et Martin Beaudouin, du Hâvre, maître du vaisseau.

Nous avions à doubler de grandes basses entremêlées de rochers qui s'étendent environ trente lieues au large. Le vent n'étant pas favorable, nous fûmes d'abord tentés de rentrer dans l'embouchure du fleuve. Cependant après avoir navigué sept ou huit jours, il arriva pendant la nuit que les matelots qui travaillaient à la pompe ne purent épuiser l'eau. Le contre-maître descendit au fond du vaisseau, et le trouva non-seulement entr'ouvert en plusieurs endroits, mais si plein d'eau, qu'on le sentait peu à peu comme s'enfoncer. Tout le monde ayant été réveillé, la con-

sternation fut extrême. Il y avait tant d'apparence qu'on allait couler à fond, que la plupart, désespérant de leur salut, se préparèrent à la mort.

Cependant quelques-uns, du nombre desquels j'étais, prirent la résolution d'employer tous leurs efforts pour prolonger leur vie de quelques momens. Un travail infatigable nous fit soutenir le navire avec deux pompes jusqu'à midi, c'est-à-dire près de douze heures, pendant lesquelles l'eau continua d'entrer en si grande abondance, que nous ne pûmes diminuer sa hauteur. Cette eau, passant par les tas du bois de Brésil dont le vaisseau était chargé, sortait par les canaux aussi rouge que du sang de bœuf. Le charpentier, aidé des matelots les plus intelligens, parvint enfin à découvrir sous le tillac les fentes et les trous les plus dangereux, et à les boucher avec du lard, du plomb et des draps.

Cependant nous vîmes la terre; et, le vent étant favorable pour y aborder, nous prîmes tous la résolution d'y retourner. C'était aussi l'opinion du charpentier, qui s'était aperçu, dans ses recherches, que le navire était tout rongé des vers. Mais le maître, craignant

d'être abandonné de ses matelots, s'ils touchaient une fois au rivage, aima mieux hasarder sa vie que ses marchandises, et déclara qu'il était résolu de continuer sa route. Cependant il offrit aux passagers une barque pour retourner au Brésil. Le contre-maître, ayant observé qu'outre les dangers de la navigation, il prévoyait qu'on serait long-temps sur mer; et que le vaisseau n'étant point assez fourni de vivres, nous fûmes six à qui la double crainte de la famine et du naufrage fit prendre le parti de regagner la terre, dont nous n'étions éloignés que de neuf à dix lieues.

On nous donna la barque, que nous chargeâmes de tout ce qui nous appartenait, avec un peu de farine et d'eau. Tandis que nous prenions congé de nos amis, un d'entre eux, qui avait une singulière affection pour moi, me dit en tendant la main vers la barque où j'étais déjà : « Je vous conjure de demeurer » avec nous. Considérez que, si nous ne pouvons arriver en France, il y a plus d'espérance de nous sauver, soit du côté du Pérou, soit dans quelque autre île, que sous » le pouvoir de Villegagnon, de qui nous ne » devons jamais espérer aucune faveur. »

Ces instances firent tant d'impression sur moi, que le temps ne me permettant plus de longs discours, j'abandonnai une partie de mon bagage dans la barque, et je me hâtai de remonter à bord. Les cinq autres prirent congé de nous les larmes aux yeux, et retournèrent au Brésil. Je ne remettrai pas plus loin à faire observer les remercîmens que je dois au ciel, pour m'avoir inspiré de suivre le conseil de mon ami. Nos cinq déserteurs étant arrivés à terre avec beaucoup de difficulté, Villegagnon fit donner la mort aux trois premiers.

Le vaisseau remit donc à la voile comme un vrai cercueil dans lequel ceux qui se trouvaient renfermés s'attendaient moins à vivre jusqu'en France, qu'à se voir bientôt ensevelis au fond des flots. Outre la difficulté qu'il y eut d'abord à passer les basses, il essuya de continuelles tempêtes pendant tout le mois de janvier, et, ne cessant point de faire beaucoup d'eau, il serait péri cent fois le jour, si tout le monde n'eût travaillé sans cesse aux deux pompes.

Nous nous éloignâmes ainsi du Brésil d'environ deux cents lieues, jusqu'à la vue d'une

île inhabitée qui n'a pas plus d'une demi-lieue de circuit. En la laissant de fort près à gauche, nous la trouvâmes remplie d'arbres couverts d'une belle verdure et d'un prodigieux nombre d'oiseaux, dont plusieurs sortirent de leur retraite pour venir se percher sur les mâts de notre navire, où ils se laissaient prendre à la main : il y en avait de noirs, de gris, de blanchâtres, et d'autres couleurs, tous inconnus en Europe, qui paraissaient fort gros en volant; mais qui, étant pris et plumés, n'étaient guère plus charnus qu'un moineau. Nous aperçûmes des rochers fort pointus, mais peu élevés, qui nous firent craindre d'en trouver d'autres à fleur d'eau, dernier malheur qui nous aurait sans doute exemptés pour jamais du travail des pompes. Nous en sortîmes heureusement. Dans tout notre passage qui fut d'environ cinq mois, nous ne vîmes pas d'autre terre que ces petites îles, que notre pilote ne trouva pas même sur sa carte, et qui n'avaient peut-être jamais été découvertes.

On se trouva, le 3 février, à trois degrés de la ligne; c'est-à-dire que depuis près de sept semaines on n'avait pas fait le

tiers de la route. Comme les vivres diminuaient beaucoup, on proposa de relâcher au cap de Saint-Roch, où quelques vieux matelots assuraient qu'on pouvait se procurer des rafraîchissemens, mais la plupart se déclarèrent pour le parti de manger des perroquets et d'autres oiseaux qu'on emportait en grand nombre, et cet avis prévalut. Quelques jours après, le pilote ayant pris hauteur, déclara qu'on se trouvait droit sous la ligne, le même jour où le soleil y était, c'est-à-dire le 21 de mars.

Nos malheurs commencèrent par une querelle entre le contre-maître et le pilote qui, pour se chagriner mutuellement, affectaient de négliger leurs fonctions. Le 26 de mars, tandis que le pilote, faisant son quart, tenait toutes les voiles hautes et déployées, un impétueux tourbillon frappa si rudement le vaisseau qu'il le renversa sur le côté. Les câbles, les cages d'oiseaux et tous les coffres qui n'étaient pas bien amarrés, furent renversés dans les flots, et peu s'en fallut que le dessus du bâtiment ne prît la place du dessous. Cependant la diligence qui fut apportée à couper les cordages servit à le redresser

par degrés. Le danger, quoique extrême, eut si peu d'effet pour la réconciliation des deux ennemis, qu'au moment qu'il fut passé, et malgré les efforts qu'on fit pour les apaiser, ils se jetèrent l'un sur l'autre, et se battirent avec une mortelle fureur.

Ce n'était que le commencement d'une affreuse suite d'infortunes. Peu de jours après, dans une mer calme, le charpentier et d'autres artisans cherchant le moyen de soulager ceux qui travaillaient aux pompes, remuèrent si malheureusement quelques pièces de bois au fond du vaisseau, qu'il s'en leva une assez grande, et l'eau entra tout d'un coup avec tant d'impétuosité que ces misérables ouvriers forcés de remonter sur le tillac, manquèrent d'haleine pour expliquer le danger, et se mirent à crier d'une voix lamentable : Nous sommes perdus ! nous sommes perdus ! Sur quoi le capitaine, maître et pilote, ne doutant point de la grandeur du péril, ne pensèrent qu'à mettre la barque en dehors en toute diligence, et firent jeter en mer une grande quantité de bois de Brésil et d'autres marchandises; mais le pilote, craignant que pour le grand nombre de personnes qui demandaient place

dans la barque, elle ne fût trop chargée, y entra avec un grand coutelas au poing, et dit qu'il couperait les bras au premier qui ferait mine d'y pénétrer. Tellement que nous voyant délaissés à la merci de la mer, et nous ressouvenant du premier naufrage dont Dieu nous avait délivrés, autant résolus à la mort qu'à la vie, nous allâmes nous employer de toutes nos forces à tirer de l'eau par les pompes, pour empêcher le navire d'aller à fond. Nous fîmes tant qu'elle ne nous surmonta point. . . . .

Mais le plus heureux effet de notre résolution fut de nous faire entendre la voix du charpentier qui, étant un petit jeune homme de cœur, n'avait pas abandonné le fond du navire comme les autres. Au contraire, ayant mis son caban à la matelote sur la grande ouverture qui s'y était faite, et se tenant à deux pieds dessus pour résister à l'eau, laquelle, comme il nous dit après, de sa violence la souleva plusieurs fois, criait de toute sa force qu'on lui portât des habillemens, des lits de coton et autres choses, pour empêcher l'eau d'entrer pendant qu'il racoutrerait la pièce. Il ne faut pas demander s'il fut servi

promptement. Par ce moyen nous fûmes préservés du danger.

On continua de gouverner, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, qui n'était pas notre chemin : car notre pilote, qui n'entendait pas bien son métier, ne sut plus observer sa route; et nous allâmes ainsi dans l'incertitude jusqu'au tropique du Cancer, où nous fûmes pendant quinze jours dans une mer herbue. Les herbes qui flottaient sur l'eau étaient si épaisses et si serrées qu'il fallut les couper pour ouvrir le passage au vaisseau. Là, un autre accident faillit de nous perdre : notre canonnier faisant sécher de la poudre dans un pot de fer, le laissa si long-temps sur le feu, qu'il rougit, et la flamme ayant pris à la poudre, donna si rapidement d'un bout à l'autre du navire, qu'elle mit le feu aux voiles et aux cordages. Il s'en fallut peu qu'elle ne s'attachât même au bois, qui étant goudronné n'aurait pas manqué de s'allumer promptement, et de nous brûler vifs au milieu des eaux. Nous eûmes quatre hommes maltraités par le feu : l'un mourut peu de jours après, et j'aurais eu le même sort si je ne m'étais couvert le visage de mon bonnet qui me garantit; j'en fus quitte

pour avoir le bout des oreilles et les cheveux grillés.

Nous étions au 15 d'avril, il nous restait environ cinq cents lieues jusqu'à la côte de France. Nos vivres étaient si diminués, malgré le retranchement qu'on avait déjà fait sur les rations, qu'on prit le parti de nous en retrancher encore la moitié; et cette rigueur n'empêcha point que vers la fin du mois toutes les provisions ne fussent épuisées. Notre malheur vint de l'ignorance du pilote, qui se croyait proche du cap Finistère en Espagne, tandis que nous étions encore à la hauteur des îles Açores, qui en sont à plus de trois cents lieues. Une si cruelle erreur nous réduisit tout d'un coup à la dernière ressource, qui était de balayer la soute, c'est-à-dire la chambre blanchie et plâtrée où l'on tient le biscuit. On y trouva plus de vers et de crottes de rats que de miettes de pain. Cependant on en fit le partage avec des cuillers pour en faire une bouillie aussi noire et plus amère que de la suie. Ceux qui avaient encore des perroquets (car depuis long-temps plusieurs avaient mangé les leurs), les firent servir de nourriture dès le commencement du mois de

mai, que tous vivres ordinaires manquèrent entre nous. Deux mariniers, morts de malrage de faim, furent jetés hors le bord; et pour montrer le très-pitoyable état où nous étions alors réduits, un de nos matelots nommé Nargue, étant debout, appuyé contre le grand mât, et les chausses abattues sans qu'il put les relever, je le tançai de ce qu'ayant un peu de bon vent, il n'aidait point avec les autres à hausser les voiles. Le pauvre homme, d'une voix basse et pitoyable, me dit : Hélas! je ne saurais; et à l'instant il tomba roide mort.

L'horreur d'une telle situation fut augmentée par une mer si violente que, faute d'art ou de force pour ménager les voiles, on se vit dans la nécessité de les plier, et de lier même le gouvernail. Ainsi le vaisseau fut abandonné au gré des eaux et des ondes. Le gros temps même ôtait l'unique espérance dont on pût se flatter, qui était celle de prendre un peu de poisson.

Aussi tout le monde, continue Lery, était-il d'une faiblesse et d'une maigreur extrêmes. Cependant la nécessité faisait penser et repenser à chacun de quoi il pourrait apaiser sa faim. Quelques-uns s'avisèrent de couper

des pièces de certaines rondelles faites de la peau d'un animal nommé tapirousson, et les firent bouillir à l'eau pour les manger; mais cette recette ne fut pas trouvée bonne. D'autres mirent ces rondelles sur les charbons, et lorsqu'elles furent un peu rôties, le brûlé ôté et raclé avec un couteau, cela succéda si bien, que les mangeant de cette façon, il nous était avis que ce fussent carbonnades de couennes de pourceau. Cet essai fait, ce fut à qui avait des rondelles de les tenir de court; et comme elles étaient si dures que cuir de bœuf sec, il fallut des serpes et autres ferremens pour les découper. Ceux qui en avaient, portant les morceaux dans leurs manches en petits sacs de toile, n'en faisaient pas moins de compte que font par-deçà les gros usuriers de leurs bourses pleines d'écus. Il y en eut qui en vinrent jusque-là de manger leurs collets de maroquin et leurs souliers de cuir. Les pages et garçons du navire, pressés de mal-rage de faim, mangèrent toutes les cornes des lanternes, dont il y a toujours un grand nombre aux vaisseaux, et autant de chandelles de suif qu'ils en purent attraper. Mais notre faiblesse et notre faim n'empê-

chaient pas que, sous peine de couler à fond, il ne fallût être nuit et jour à la pompe avec un grand travail.

Environ le 12 mai, notre canonnier, auquel j'avais vu manger les tripes d'un perroquet, toutes crues, mourut de faim. Nous en fûmes peu touchés; car loin de penser à nous défendre, si l'on nous eût attaqués, nous eussions plutôt souhaité d'être pris de quelque pirate qui nous eût donné à manger. Mais nous ne vîmes dans notre retour qu'un seul vaisseau dont il nous fut impossible d'approcher.

Après avoir dévoré tous les cuirs de notre vaisseau, jusqu'aux couvercles des coffres, nous pensions toucher au dernier moment de notre vie; mais la nécessité fit penser à quelqu'un de chasser les rats et les souris; et nous espérâmes de les prendre d'autant plus facilement que n'ayant plus les miettes et d'autres choses à ronger, elles couraient en grand nombre, mourant de faim dans le vaisseau. On les poursuivit avec tant de soin et tant de sortes de piéges, qu'il en demeura fort peu. La nuit même on les cherchait à yeux ouverts comme les chats. Un rat était plus estimé qu'un bœuf sur terre. Le prix en monta

jusqu'à quatre écus. On les faisait cuire d
l'eau, avec tous leurs intestins qu'on m
geait comme le corps : les pattes n'éta
pas exceptées, ni les autres os qu'on trou
le moyen d'amollir.

L'eau manqua aussi; il ne restait pour
breuvage qu'un petit tonneau de cidre qu
capitaine et les maîtres ménageaient a
grand soin. S'il tombait de la pluie, on é
dait des draps avec un boulet au milieu p
la faire distiller. On retenait jusqu'à celle
s'écoulait par les égouts du vaisseau, quoi
plus trouble que celle des rues. L'extré
fut telle qu'il ne nous resta plus que du
de Brésil, plus sec que tout autre bois,
plusieurs néanmoins, dans leur déses
grugeaient entre leurs dents. Notre con
teur, en tenant un jour une pièce da
bouche, me dit avec un grand soupir : « H
» Lery, mon ami, il m'est dû en France
» somme de quatre mille francs, dont p
» Dieu qu'ayant fait bonne quittance, je t
» maintenant un pain d'un sou et un seul
» de vin ! » Quant à notre ministre,
depuis peu à la Rochelle, le bonho
étant étendu de faiblesse pendant nos mi

dans sa petite cabine, ne pouvait même lever la tête pour prier Dieu, qu'il invoquait néanmoins, couché à plat comme il était.

Je dirai ici, en passant, avoir non-seulement observé dans les autres, mais senti moi-même, pendant les deux plus cruelles famines où j'ai passé, que lorsque les corps sont atténués, la nature défaillante et les sens aliénés par la dissipation des esprits, cette situation rend les hommes farouches, jusqu'à les jeter dans une colère qu'on peut bien nommer une espèce de rage; et ce n'est pas sans cause que Dieu menaçant son peuple de la famine, disait expressément que celui qui avait auparavant les choses cruelles en horreur, deviendrait alors si dénaturé, qu'en regardant son prochain, et même sa propre femme et ses enfans, il désirerait d'en manger. Car, outre l'exemple du père et de la mère qui mangèrent leur propre enfant au siége de Sancerre, et celui de quelques soldats qui, ayant commencé par manger les corps des ennemis tués par leurs armes, confessèrent ensuite que, si la famine eût continué, ils étaient résolus de se jeter sur les vivans, nous étions d'une humeur si noire et si chagrine sur notre vaisseau, qu'à peine

pouvions-nous nous parler l'un à l'autre sans nous fâcher; et même (Dieu veuille nous le pardonner), sans nous jeter des œillades et des regards de travers, accompagnés de quelque mauvaise volonté de nous manger mutuellement.

Les 15 et 16 de mai, il nous mourut encore deux matelots sans autre maladie que l'épuisement causé par la faim. Nous en regrettâmes beaucoup un, nommé *Rolleville*, qui nous encourageait par son naturel joyeux, et qui, dans nos plus grands dangers de mer, comme dans nos plus grandes souffrances, disait toujours : Mes amis, ce n'est rien. Moi, qui avait eu ma part à cette famine inexprimable, pendant laquelle tout ce qui pouvait être mangé l'avait été, je ne laissais pas d'avoir toujours secrètement gardé un perroquet que j'avais, presque aussi gros qu'une oie, prononçant aussi nettement qu'un homme ce que l'interprète, dont je le tenais, lui avait appris de la langue française et de celle des sauvages, et du plus charmant plumage. Le grand désir que j'avais d'en faire présent à M. l'amiral, me l'avait fait tenir caché cinq ou six jours, sans avoir aucune

nourriture à lui donner. Mais il fut sacrifié comme les autres à la nécessité, sans compter la crainte qu'il ne me fût dérobé pendant la nuit. Je n'en jetai que les plumes; tout le reste, c'est-à-dire non seulement le corps, mais aussi tripes, pieds, ongles et bec crochu, soutint pendant quatre jours mes amis et moi. Cependant mon regret fut d'autant plus vif, que le cinquième jour nous découvrîmes la terre. Les oiseaux de cette espèce pouvant se passer de boire, il ne m'eût pas fallu trois noix pour le nourrir dans cet intervalle.

Enfin, Dieu nous tendant la main du port, fit la grâce à tant de misérables étendus presque sans mouvement sur le tillac, d'arriver, le 24 de mai 1558, à la vue des terres de Bretagne. Nous avions été trompés tant de fois par le pilote, qu'à peine osâmes-nous prendre confiance aux premiers cris qui nous annoncèrent notre bonheur. Cependant nous sûmes bientôt que nous avions notre patrie devant les yeux. Après que nous en eûmes rendu grâces au Ciel, le maître du navire nous avoua publiquement que si notre situation eût duré seulement un jour de plus, il avait pris la résolution, non pas de nous faire

tirer au sort, comme il est arrivé quatre ou cinq ans après dans un navire qui revenait de la Floride, mais sans avertir personne, de tuer un d'entre nous pour le faire servir de nourriture aux autres; ce qui me causa d'autant moins de frayeur, que, malgré la maigreur extrême de mes compagnons, ce n'aurait pas été moi qu'il eût choisi pour première victime, s'il n'eût voulu manger seulement de la peau et des os.

Nous nous trouvions peu éloignés de La Rochelle, où nos matelots avaient toujours souhaité de pouvoir décharger et vendre leur bois de *Brésil*. Le maître ayant fait mouiller à deux ou trois lieues de terre, prit la chaloupe avec Dupont et quelques autres, pour aller acheter des vivres à Hodierne dont nous étions assez proches. Deux de nos compagnons, qui partirent avec lui, ne se virent pas plutôt au rivage, que, l'esprit troublé par le souvenir de leurs peines et par la crainte d'y retomber, ils prirent la fuite sans attendre leur bagage, en protestant que jamais ils ne retourneraient au vaisseau. Les autres revinrent sur-le-champ avec toutes sortes de vivres, et recommandèrent aux plus

affamés d'en user d'abord avec modération.

On ne pensait plus qu'à se rendre à La Rochelle, lorsqu'un vaisseau français passant à la portée de la voix, avertit que toute cette côte était infestée par certains pirates. L'impuissance où l'on était de se défendre, détermina tout le monde à suivre le vaisseau dont on avait reçu cet avis. Ainsi, sans le perdre de vue, on alla mouiller le 26 dans le beau port de Blavet.

Entre plusieurs vaisseaux de guerre qui se trouvaient dans ce port, il y en avait un de Saint-Malo, qui avait pris et emmené un navire espagnol revenant du Pérou et chargé de bonnes marchandises qu'on estimait plus de soixante mille ducats. Le bruit s'en étant divulgué par toute la France, il était arrivé à Blavet quantité de marchands, Parisiens, Lyonnais, et d'autres lieux, pour en acheter. Ce fut un bonheur pour nous : car plusieurs d'entre eux se trouvant près de notre vaisseau lorsque nous en voulumes descendre, non seulement ils nous emmenèrent par-dessous les bras comme gens qui ne pouvaient encore se soutenir; mais, apprenant ce que nous avions souffert de la famine, ils nous exhor-

tèrent à nous garder de trop manger, et nous firent d'abord user peu à peu des bouillons de vieilles poulailles bien consommées, de lait de chèvre et autres choses propres à nous élargir les boyaux, que nous avions tous fort rétrécis. Ceux qui suivirent ce conseil, s'en trouvèrent bien. Quant aux matelots qui voulurent se rassasier dès le premier jour, je crois que de vingt échappés à la famine, plus de moitié crévèrent et moururent subitement. De nous autres quinze, qui nous étions embarqués comme simples passagers, il n'en mourut pas un seul, ni sur terre, ni sur mer. A la vérité, n'ayant sauvé que la peau et les os, non seulement on nous aurait pris pour des cadavres déterrés; mais aussitôt que nous eûmes commencé à respirer l'air de terre, nous sentîmes un tel dégoût pour toutes sortes de viandes, que moi pareillement lorsque je fus au logis et que j'eus approché le nez du vin qu'on me présenta, je tombai à la renverse, dans un état qui me fit croire prêt à rendre l'esprit. Cependant, ayant été couché sur un lit, je dormis si bien cette première fois, que je ne me réveillai point avant le jour suivant.

Après avoir pris quatre jours de repos à Blavet, nous nous rendîmes à Hennebon, petite ville qui n'en est qu'à deux lieues, où les médecins nous conseillèrent de nous faire traiter; mais un bon régime n'empêcha point que la plupart ne devinssent enflés depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. Trois ou quatre seulement, entre lesquels je me compte, ne le furent que de la ceinture en bas. Nous eûmes tous un cours de ventre si opiniâtre, qu'il nous aurait ôté l'espérance de pouvoir jamais rien retenir, sans le secours d'un remède qui nous délivra tout d'un coup d'un mal qui n'aurait pu durer quelques jours de plus sans nous faire périr tous.

Lery et ses compagnons quittèrent Hennebon pour se rendre à Nantes, sans avoir encore la force de conduire leurs chevaux, ni de supporter le moindre trot, obligés même d'avoir chacun leur homme à pied pour les conduire par la bride. Nos sens, dit Lery, étaient comme entièrement renversés. A Nantes, ils eurent encore pendant huit jours l'oreille si dure et la vue si troublée, qu'ils craignaient d'être devenus sourds et aveugles. Cependant ils furent si bien traités, qu'en

mois après il ne leur restait pas la moindre faiblesse aux yeux. Ils furent guéris aussi de leur surdité. Mais l'estomac de Lery demeura très-faible, et les nouveaux malheurs du même genre dans lesquels il retomba au siége de Sancerre, achevèrent de le ruiner. Il ne nous apprend point quelle fut sa retraite en quittant la ville de Nantes. D'autres circonstances ont pu faire juger qu'il prit le parti de retourner à Genève.

NAUFRAGE

Du vaisseau portugais le *Sant-Jago*, monté par l'amiral Fernando Mendosa, brisé sur les écueils appelés Baixos de Juida, à 70 lieues des côtes orientales de l'Afrique, en 1586.

Le vaisseau amiral le *Sant-Jago*, parti de Lisbonne en 1585, avait heureusement doublé le cap de Bonne-Espérance. Estimant n'avoir ni écueils ni dangers à craindre, le capitaine laissait voguer le bâtiment à pleines voiles, sans observer ses cartes, ou du moins sans y apporter une grande attention. Le vent favorable lui fit faire en peu de temps beaucoup de chemin, et le poussa hors de sa route vers les rochers ou écueils appelés Baixos de Juida, distants de cinquante lieues, à l'ouest de l'île de Saint-Laurent ou Madagascar, et de soixante-dix de la côte de Terre-Ferme, et situés vis-à-vis de Soffala, sous le 22° 30′ au midi de la ligne équinoxiale, à quatre-vingt-dix lieues de Mozambique. Ces rochers

sont la plupart de pierre aiguë, noire, verte et blanche.

Le voisinage de ces écueils et le risque de s'y briser, firent ouvrir les yeux à quelques-uns des passagers qui avaient voyagé plusieurs fois dans ces mers. Ils remontrèrent au capitaine qu'ils étaient au milieu des écueils, et qu'il était dangereux de laisser aller le vaisseau avec toutes ses voiles, surtout pendant la nuit, et dans une saison où les tempêtes étaient très-fréquentes. Le capitaine méprisa ces sages représentations, et usant de son autorité, il ordonna aux pilotes de faire ce qu'il leur commandait; que l'ordre du roi portait qu'on eût à lui obéir, et que son avis devait prévaloir. Enfin, le même jour, entre onze heures et minuit, le vaisseau fut jeté sur ces écueils, et y fut arrêté sans pouvoir être dégagé. Alors on entendit de toutes parts les cris plaintifs et confus d'une multitude composée de cinq cents hommes, de quelques moines ou jésuites, et trente femmes qui, ne voyant que la mort devant leurs yeux, se lamentaient épouvantablement. La manœuvre et tous les efforts furent inutiles. L'amiral Fernando Mendoza, le

capitaine et le premier pilote, avec dix ou douze autres, se jetèrent aussitôt dans l'esquif, l'épée à la main, en s'écriant qu'ils allaient chercher sur les écueils un endroit propre à recueillir les débris du navire; qu'ensuite on en construirait un bateau suffisant pour contenir tout l'équipage et gagner la terre ferme. Ces quinze personnes abordèrent effectivement; mais après avoir cherché inutilement un endroit convenable pour l'exécution de ce projet, elles ne jugèrent point à propos de retourner au vaisseau, et résolurent au contraire de naviguer vers le continent. Quelques vivres, qui avaient été jetés à la hâte dans l'esquif, furent distribués entre elles. Dirigeant ensuite leur route vers l'Afrique, elles y abordèrent heureusement au bout de dix-sept jours, après avoir éprouvé toutes les horreurs de la disette et d'une tempête affreuse.

Ceux qui étaient restés sur le vaisseau ne voyant point revenir l'esquif, commencèrent à désespérer de leur salut. Pour comble de malheur, le vaisseau se fracassa entre les deux ponts, et la chaloupe fut fort endommagée par les chocs redoublés que lui occa-

sionait la violence des vagues. Les ouvriers, quoique très-experts, désespéraient de pouvoir la mettre en état de s'en servir, lorsqu'un Italien, nommé Cypriano Grimaldi, sauta dedans avec quatre-vingt-dix hommes de l'équipage, et se fit fort de la radouber de façon à tenir la mer : il mit aussitôt la main à l'œuvre, secondé par la plupart de ceux qui l'avaient suivi.

Les malheureux qui n'avaient pu se jeter dans la chaloupe, la voyaient s'éloigner avec larmes et gémissemens; plusieurs qui savaient nager se lancèrent à la mer pour la gagner à la nage : déjà quelques-uns s'y accrochaient pour y entrer, lorsque les premiers, craignant de la voir couler à fond par la surcharge de tous ceux qui se présentaient et l'empoignaient, les repoussaient dans les flots, et avec leurs sabres et leurs haches coupaient sans pitié les mains à ceux qui ne voulaient pas lâcher prise. On ne peut exprimer quelle était la désolation de ceux qui étaient restés sur les débris flottans du vaisseau : témoins de cette scène barbare, et se voyant sans ressource, leurs cris et leurs lamentations auraient touché le cœur des plus insensibles.

La condition de ceux qui se trouvaient dans la chaloupe n'était pas meilleure; leur grand nombre, la disette de vivres, l'éloignement de la terre ferme, et le mauvais état du frêle vaisseau qui les contenait, leur faisaient entrevoir l'avenir le plus triste. Cependant quelques-uns des plus résolus, pour éviter le trouble et la division qui auraient mis le comble à leurs maux, ouvrirent l'avis de se soumettre à un capitaine. Tous les autres y consentirent, et élurent aussitôt pour les commander, avec un pouvoir absolu, un noble métis des Indes. Celui-ci usa dans le moment de son autorité; il fit jeter à la mer les plus faibles, qu'il se contentait de désigner du doigt. Dans le nombre se trouva un charpentier qui avait aidé à radouber la chaloupe; il ne demanda pour toute grâce qu'un peu de vin et de confitures, et se laissa jeter à la mer sans proférer un seul mot. Un autre, proscrit de la même façon, fut sauvé par un trait rare de l'amitié fraternelle. Déjà on l'empoignait pour lui faire subir son malheureux sort, lorsque son frère, plus jeune que lui, demanda un sursis. Il observa que son frère était habile dans sa profession, que son

père et sa mère étaient très-âgés, et que ses sœurs n'étaient pas établies; qu'il ne pouvait leur être utile comme son frère, et que, puisque la circonstance exigeait une victime des deux, il se dévouait à la mort. Sa demande lui fut accordée; mais la Providence vint à son secours. Ce jeune homme courageux suivit constamment la chaloupe pendant plus de six heures, faisant continuellement des efforts pour l'aborder, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ceux qui l'avaient jeté à la mer lui présentaient leurs épées pour l'éloigner. Mais ce qui devait accélérer sa mort fut son salut. Ce jeune homme s'élance sur une épée, la saisit par le taillant, sans céder à la douleur ni aux mouvemens qu'on faisait pour la lui faire abandonner. Les autres admirent sa résolution, et, touchés de ce que l'amour fraternel lui avait fait faire, ils décident d'un commun accord de le laisser entrer dans la chaloupe. Enfin, après avoir essuyé la faim, la soif et tous les dangers de plusieurs tempêtes, ils abordèrent à la côte d'Afrique le vingtième jour de leur naufrage, et se réunirent a ceux qui s'étaient échappés les premiers.

Le reste de l'équipage et des passagers

abandonnés sur les débris du vaisseau, tenta de gagner aussi la terre ferme. Ces malheureux rassemblent et joignent ensemble les ais et les fragmens de cette carcasse délabrée; ils en forment une espèce de radeau que les Portugais nomment jangadas; mais en vain. Ils périrent tous à la première tourmente, à l'exception de deux qui parvinrent à terre. Ceux qui avaient gagné les côtes d'Afrique ne se virent point à la fin de leurs malheurs; à peine étaient-ils débarqués qu'ils tombèrent entre les mains des Caffres, nation farouche et sans humanité, qui les dépouilla et les laissa dans l'état le plus déplorable. Cependant ayant ranimé leur courage et le peu de force qui leur restait, ils arrivèrent au lieu où le facteur des Portugais de Soffala et de Mozambique faisait sa résidence. Ils en furent accueillis très-humainement. Après s'y être reposés quelques jours de leurs fatigues, ils gagnèrent Mozambique et ensuite les Indes. Soixante seulement échappèrent de tous ceux qui s'étaient embarqués sur le *Sant-Jago;* les autres périrent en mer de fatigue ou de faim. Ainsi l'imprudence d'un seul homme fut la cause de la perte d'un vaisseau considérable,

et de plus de quatre cent cinquante personnes.

A son retour en Europe, les plaintes des veuves et des orphelins éclatèrent contre lui; il fut arrêté et mis en prison; mais il fut relâché quelque temps après. Ce funeste événement ne servit point de leçon à cet homme suffisant et opiniâtre. Son caractère était indomptable. Il entreprit de conduire un autre vaisseau, en 1588; et peu s'en fallut que, dans les mêmes parages, il n'essuyât un pareil accident: heureusement qu'au lever du soleil il découvrit ces écueils dans lesquels il allait s'engager aussi imprudemment que la première fois. Mais à son retour des Indes en Portugal, en doublant le cap de Bonne-Espérance, il périt avec le vaisseau qu'il montait: juste châtiment de son opiniâtreté et de ses imprudences.

NAUFRAGE

D'un vaisseau hollandais, et hivernement de l'équipage sur la côte orientale de la Nouvelle-Zemble, en 1596 et 1597.

De tous les voyages entrepris par les Anglais et les Hollandais dans les mers du nord, pour chercher un passage à la Chine, au Japon et aux Indes orientales, les uns par le nord-ouest, les autres par le nord-est, il n'en est point de plus célèbre que celui qui fut fait en 1596 par les Hollandais, sous la conduite de Jacques Heemskerk, Guillaume Barensz et Jean Cornelisz Ryp.

Deux premiers voyages, entrepris par Barensz, pour trouver, par le nord-est, un passage aux Indes orientales, n'avaient abouti qu'à quelques découvertes. A son retour, ce hardi navigateur donna des assurances si positives qu'on trouverait le passage désiré par

le détroit de Nassau ou de Waigatz, que les chefs de l'entreprise mirent encore plus de zèle qu'auparavant à la faire réussir. Ils délibérèrent aussitôt sur les moyens de faire une troisième tentative, se flattant qu'ils seraient encore autorisés par une commission du gouvernement. Cependant, après plusieurs délibérations, les États-Généraux rejetèrent leur requête. Ils se contentèrent de faire publier que si des villes, des sociétés, ou même des particuliers voulaient faire les frais du voyage, loin de s'y opposer, ils donneraient une récompense considérable en cas de réussite, et la somme fut fixée.

Le conseil de ville d'Amsterdam, dont l'ardeur n'avait fait qu'augmenter, profita aussitôt de cette permission pour armer deux vaisseaux. Les équipages furent engagés à des conditions avantageuses; mais, autant qu'il fut possible, on évita de prendre des gens mariés, dans la crainte qu'un excès d'affection pour leurs femmes ou leurs enfans ne les fît trop penser au retour. Heesmkerk fut choisi pour capitaine du premier vaisseau, et Barensz pour premier pilote. Jean Cornelisz Ryp fut établi capitaine du second. Les deux

vaisseaux se trouvèrent prêts au commencement du mois de mai 1596.

Ils partirent le 18 du Texel, et dès le 30 ils se trouvèrent par 69° 24′ de latitude boréale. Non-seulement ils n'eurent point de nuit le 1er de juin, mais le jour suivant à dix heures et demie du matin, ils virent un spectacle fort étrange : le soleil avait de chaque côté un parélie, et ces trois soleils étaient traversés par un arc-en-ciel. En même temps on voyait deux autres arcs-en-ciel, l'un qui traversait le disque du vrai soleil, dont la plus basse partie était élevée de vingt-huit degrés sur l'horison.

Le 5 de juin, on fut si surpris de voir déjà des glaces, qu'on les prit d'abord pour des bandes de cygnes. C'étaient de véritables bancs de glace qui s'étaient détachés et qui flottaient au hasard. Le 7, on se trouva par les 74°, naviguant le long des glaces, que le mouvement du vaisseau écartait en avant comme si l'on eût couru entre deux terres, et l'eau était aussi verte que de l'herbe. On se crut proche du Groenland. A mesure qu'on avançait, la glace devenait plus épaisse.

Le 9, on découvrit une île qui parut longue

d'environ cinq lieues. Quelques matelots descendirent à terre le 11, et trouvèrent quantité d'œufs de mouettes. Ensuite ils montèrent au sommet d'une montagne fort escarpée, d'où ils ne descendirent qu'avec une frayeur égale au danger, à la vue des pointes de rochers qu'ils avaient au-dessous d'eux, et sur lesquelles ils ne pouvaient tomber sans se briser mille fois le corps. Ils furent obligés de se coucher sur le ventre, pour se laisser couler dans cette posture. Barensz, qui les voyait du rivage où il était resté, fut long-temps inquiet de leur vie; il leur fit des reproches d'autant plus amers, que le fruit de leur témérité s'était réduit à voir des précipices et des lieux déserts. Un ours blanc, qu'ils tuèrent après un combat de deux heures, fit donner à l'île le nom de *Baeren-Eilandt*, c'est-à-dire île des Ours. Il fut écorché : sa peau n'avait pas moins de douze pieds.

Le 17 et le 18, on continua de trouver beaucoup de glaces au travers desquelles il fallut passer pour arriver à la pointe sud de l'île; mais on fit d'inutiles efforts pour la doubler.

Le 19, on découvrit une autre terre : l'ob-

servation de la hauteur donna 80° 11. Le pays dont on avait la vue était vaste : on rangea la côte vers l'ouest, et l'on trouva une fort bonne rade, dont un vent de nord-est qui soufflait de terre avec violence ne permit pas d'approcher.

Le 21, on jeta l'ancre à vue de terre. Pendant que l'équipage de Barensz était allé prendre du lest à la côte occidentale, un ours blanc entra dans l'eau, et nagea vers son bâtiment. Aussitôt l'équipage, abandonnant son travail, se jeta dans la chaloupe et dans deux canots, pour aller droit à l'animal. Il prit alors le large, et nagea plus d'une lieue. On le suivit. La plupart des armes dont on le frappa se brisèrent sur son corps. Enfin, il lança ses pattes avec tant de force contre l'étrave d'un des canots, que s'il l'eût pris de même par le milieu, il l'eût coulé à fond; mais il fut tué dans ce moment, et porté à bord. Sa peau avait treize pieds de long.

Le 29, on fut obligé de s'éloigner de la côte, pour se garantir des glaces. On revint ainsi par les 76° 50′, et, le 1er de juillet, on eut encore la vue de l'île aux Ours. Là, Cor-

nelisz et les autres officiers de son vaisseau se rendirent sur celui de Barensz. Dans un conseil, où l'on ne put s'accorder sur la route, il fut réglé que chacun prendrait celle qui serait conforme à ses lumières.

Cornelisz retourna par les 88°, dans l'opinion qu'il pourrait passer à l'est des terres qui s'y trouvent, et mettre ensuite le cap au nord.

Barensz, au contraire, fut déterminé par les glaces à courir au sud. Le 17, se trouvant par les 74° 40', il reconnut, à midi, la Nouvelle-Zemble, vers la baie de Loms, et le 19, il vit l'île des Croix, sous laquelle il mouilla le 20, parce que les glaces fermaient le passage. Huit de ses matelots descendirent à terre, dans le seul dessein de visiter les Croix, et s'assirent au pied de la première pour s'y reposer. En allant vers la seconde, ils aperçurent deux ours levés contre la croix même, sur leurs pates de derrière, et qui semblaient les observer. Ils ne pensèrent qu'à fuir, à l'exception de l'un d'eux, qui les arrêta, en menaçant d'enfoncer dans le corps du premier qui prendrait la fuite, une gaffe qu'il avait en main. L'expérience lui avait appris

qu'il fallait demeurer en troupe pour effrayer les ours par des cris. En effet, lorsqu'ils se furent mis à crier ensemble, ces animaux s'éloignèrent.

Le 6 août, Barensz doubla le cap Nassau, sur la côte de la Nouvelle-Zemble; une brume des plus noires l'obligea d'amarrer son vaisseau à un banc de glace qui avait trente-six brasses de profondeur dans l'eau, et seize au-dessus. Le lendemain, tandis qu'il était à se promener sur le pont, toujours amarré au même banc, il entendit un animal souffler, et bientôt il vit un ours à la nage qui cherchait à s'élancer dans le navire. Il cria : « Tout le monde sur le pont. » L'équipage eut à peine obéi, qu'on vit l'ours appuyant déjà ses griffes sur le bâtiment, et faisant ses efforts pour y monter. Des cris perçans qui furent poussés tout à-la-fois, semblèrent effrayer l'animal; il se retira, mais ce fut pour revenir fièrement par derrière le banc de glace. On avait eu le temps d'étendre sur les hauts du navire la voile de la chaloupe, et les plus hardis étaient proches du vireveau avec leurs fusils. L'ours fut blessé; mais la neige qui tombait en abondance ne permit

point de le suivre pour s'assurer de sa mort.

Cependant les glaces s'étant séparées le jour suivant, et les glaçons commençant à flotter, on admira la solidité du grand banc, que les autres heurtaient sans pouvoir l'ébranler. Mais dans la crainte de demeurer pris au milieu de tant de masses énormes, Barensz se hâta de quitter ce parage. Le péril était déjà pressant, puisqu'en marchant, le vaisseau faisait craquer la glace bien loin autour de lui. Enfin l'on s'approcha d'un autre banc, où l'on s'empressa de porter une ancre pour s'y amarrer jusqu'au soir. Après midi, les glaces recommencèrent à se rompre avec un bruit semblable à celui du tonnerre. On en compta plus de quatre cents gros bancs qui étaient enfoncés plus de dix brasses dans l'eau, et qui n'avaient que deux brasses de hauteur au-dessus. Le 12, Barensz crut devoir faire tous ses efforts pour s'avancer vers la côte. Non-seulement il craignait d'être emporté par les glaces, mais il jugea que, lorsqu'il serait une fois par quatre ou cinq brasses d'eau, les plus gros bancs ne pourraient l'approcher. L'endroit vers lequel il s'avança offrait une grande chute d'eaux qui descendaient les monta-

gnes. Il ne put aller fort loin; et, se voyant obligé d'amarrer encore aux bancs, il nomma ce lieu le petit cap des Glaces.

Le 15, on s'approcha de l'île d'Orange, où le vaisseau se trouva presqu'aussitôt dans des glaces, avec le plus grand danger d'y périr. Il se dégagea heureusement en s'avançant vers la terre. Mais pendant que l'équipage était occupé de ce travail, le bruit réveilla un ours qui dormait à peu de distance. Il courut d'abord vers le vaisseau, et le travail fut abandonné pour se défendre. L'ours reçut quelques coups de fusil, qui le firent fuir de l'autre, côté de l'île où il se plaça sur un banc de glace. Il y fut suivi, et la vue de la chaloupe le fit sauter dans l'eau pour gagner le bord de l'île à la nage. On lui coupa le passage, et d'un coup de hâche sur la tête on lui fit une profonde blessure. Le matelot qui l'avait frappé voulut redoubler le coup; mais chaque fois qu'il levait sa hache, l'animal plongeait assez adroitement pour l'éviter, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à le tuer.

Le 16, dix hommes eurent le courage de se mettre dans la chaloupe pour traverser les glaçons vers la Nouvelle-Zemble. Ils montè-

rent en chemin sur les plus hautes glaces qui formaient une petite montagne, et virent les eaux ouvertes au sud-est : ne doutant plus alors du succès de l'entreprise, ils revinrent avec une extrême impatience pour en informer Barensz. Le 18, l'on mit à la voile; mais après beaucoup de vains efforts continués pendant plusieurs jours, on se trouva dans le même embarras.

Comme on avait doublé l'extrémité de la Nouvelle-Zemble et que l'on ne trouvait aucun passage ouvert, l'espérance de pénétrer plus loin semblait absolument évanouie. Barensz pensait même à retourner, lorsque, le 25, il demeura pris au milieu des glaces.

Après bien des tentatives inutiles pour s'en dégager, le 30, ces amoncèlemens redoublèrent : la neige qui tombait en abondance haussait encore ces redoutables remparts. Tout craquait horriblement à bord du navire. On s'attendait à le voir se séparer en pièces. Comme les glaçons s'étaient beaucoup plus entassés sous le vaisseau du côté du courant que de l'autre, il était demeuré fort penché; mais ensuite ils s'amoncelèrent aussi de l'autre côté, de sorte qu'il se trouva droit et monté

sur ces bancs de glaces, comme si l'on eût pris plaisir à s'élever avec des machines.

Le 31, de nouveaux glaçons qui passèrent sur les autres à l'avant, élevèrent tellement la proue, que l'étrave se trouvait de quatre ou cinq pieds plus haut que le reste, tandis que l'arrière était enfoncé dans les glaces comme un creux. On se flattait que cet incident pourrait servir à conserver le gouvernail, et que les glaçons cesseraient de le frapper; mais il n'en fut pas moins rompu. Cependant on ne douta point que ce malheur même n'eût contribué à sauver le corps du vaisseau; car si la carcasse eut été exposée comme la proue aux glaçons qui flottaient sans cesse, ils auraient enlevé tout le bâtiment, et n'auraient pu manquer à la fin de le renverser. Peut-être même aurait-il coulé bas d'eau, ce qu'on redoutait beaucoup. Dans cette crainte, on avait déjà mis le canot et la chaloupe sur la glace pour s'y retirer, et quatre heures s'étaient passées dans une attente inquiète, lorsque les glaces se séparèrent et furent emportées par le courant. On rendit grâces au Ciel d'un événement dont on se crut redevable à sa protection, et tous les efforts furent employés à réparer le

gouvernail. Ensuite on prit le parti de le démonter pour éviter le même risque si l'on se trouvait encore assiégé des glaçons.

Le 1er de septembre, ils recommencèrent à s'entasser, et le corps du vaisseau se trouva élevé de plusieurs pieds, sans être encore offensé. On fit les préparatifs pour traîner à terre le canot et la chaloupe. Le 2, de nouveaux glaçons élevèrent encore le vaisseau, le firent craquer horriblement, et l'ouvrirent même en tant d'endroits qu'on prit enfin la résolution de traîner le canot à terre, avec treize tonneaux de biscuit et deux tonneaux de vin.

Le 3, de nouveaux glaçons se joignirent à ceux dont on était déjà serré. Alors une partie de l'étambord se sépara, mais le doublage se soutint encore. Bientôt le câble qui était mouillé au vent se rompit; un autre câble neuf, qu'on avait amarré à la glace, eut le même sort. Les glaçons étaient si gros, si nombreux, et poussés avec tant de violence, qu'il y avait de quoi s'étonner que le corps du bâtiment leur résistât. Le 5 au soir, ils le pressèrent tellement, qu'il demeura penché sur un côté, et qu'il fut considérablement endommagé, quoique sans s'ouvrir encore.

Mais, dans l'opinion qu'il ne pouvait résister long-temps, on se hâta de porter à terre une vieille voile de misaine, de la poudre, du plomb, des fusils, des mousquets et d'autres armes, pour dresser une tente proche du canot. On y porta aussi du biscuit et des liqueurs fortes, avec des instrumens de charpentier pour radouber la chaloupe.

Le 7, quelques matelots ayant fait environ deux lieues dans le pays, virent une rivière d'eau douce, et quantité de bois que les flots avaient jeté sur les bords. Ils crurent aussi reconnaître des traces de rennes et d'originaux; ces nouvelles furent d'autant plus agréables, que non seulement le navire était à la veille de manquer d'eau, mais que, dans l'impossibilité de le dégager des glaces avant l'hiver qui s'approchait, on avait tenu conseil sur les secours qu'on pourrait tirer d'un pays où l'on ne voyait point d'eau ni d'arbres. Après avoir vérifié le rapport des matelots, tout le monde se promit d'autres secours du ciel, qui leur fournissait déjà les moyens de se bâtir une retraite, de se chauffer, et de ne pas périr de froid et de soif : ainsi chacun paraissant confirmé dans la résolution d'hiverner, avec l'es-

pérance de retourner au printemps dans sa patrie, on ne pensa plus qu'à bâtir une grande hutte *, où l'on pût être à couvert du froid et de l'insulte des ours. Il se trouvait effectivement, sur les bords de la rivière, des arbres entiers, descendus apparemment de Tartarie ou de Moscovie. On commença par faire un traîneau pour les voiturer.

Le 15, pendant qu'on travaillait avec ardeur, un matelot vit trois ours d'inégale grandeur, dont le plus petit demeura derrière un banc de glace, et les autres continuèrent d'avancer. Pendant que l'équipage se disposait à tirer, l'un des deux grands ours alla porter le nez dans un lieu où l'on avait mis de la viande, et presqu'ausssitôt il reçut dans la tête un coup de mousquet qui le fit tomber mort. L'autre sembla marquer de la surprise, il regarda fixement son compagnon qu'il voyait étendu sans mouvement, il le flaira, et, comme s'il eût reconnu le péril, il retourna sur ses traces.

* La hutte des Hollandais était située dans la partie nord-est de la Nouvelle-Zemble, vers les 112° 25′ de longitude est, et par les 76° de longitude nord, sur le golfe compris entre cette île et la Sibérie.

On le suivit de l'œil. Après avoir fait quelques pas en avant, il revint, et s'éleva sur ses pattes de derrière pour observer mieux les matelots. Un coup qu'ils lui tirèrent dans le ventre le fit retomber sur ses pieds; alors il prit la fuite avec de grands cris. Barensz fit ouvrir l'ours mort, lui fit ôter les entrailles, et le fit mettre sur ses quatre jambes pour le laisser geler dans cette posture et le porter en Hollande si l'on parvenait à dégager le vaisseau.

La nuit du 16, l'eau de mer, qui n'avait point encore perdu son mouvement entre les glaçons, se trouva gelée de deux doigts, et la nuit suivante l'épaisseur augmenta du double. Le 21, le froid devint si vif, qu'on fut obligé de transporter la cuisine à fond de cale, parce que tout y gelait.

Le 23, on eut le malheur de perdre le charpentier qui fut enterré dans une fente de la montagne, proche d'une chute d'eau : en vain s'était-on efforcé d'ouvrir la terre pour lui faire une fosse. Les soliveaux qui avaient été traînés sur la glace ou sur la neige, furent posés le 25, et l'édifice prit forme.

Tout l'équipage ne consistait plus qu'en seize hommes, dont plusieurs ne jouissaient

pas d'une bonne santé. Le 27, il géla si fort, que, si quelqu'un mettait un clou dans sa bouche, comme il arrive souvent dans le travail, il ne pouvait l'en tirer sans emporter la peau. Le 30, la neige qui était tombée toute la nuit se trouva d'une hauteur qui ne permit point de sortir de la hutte pour aller chercher du bois. On fit un grand feu le long de l'édifice, pour dégeler la terre, dans le dessein d'élever une sorte de rempart qui eût servi de clôture; mais la terre se trouva tellement gelée, que l'ardeur du feu ne put l'amollir. La crainte de manquer de bois fit abandonner cette entreprise.

Le 2 octobre, on eut la satisfaction de voir la hutte achevée; on y planta, suivant l'expression du journal, un mai de neige gelée, pour servir de fanal à ceux qui auraient la malheur de s'égarer; mais le souvenir des ours arrêtait les plus hardis. Le 5, on fut étonné de voir la mer ouverte, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, sans que les glaces où le vaisseau était pris eussent commencé à se fondre : il semblait qu'on eût bâti exprès un mur de glace d'environ trois pieds de haut pour l'entourer; et l'on reconnut que l'espace

d'eau qu'il occupait était gelée jusqu'au fond, c'est-à-dire de trois brasses et demie.

Le même jour on dépiéça la chambre de l'avant du navire, pour employer les planches à couvrir la hutte : cette couverture, qui reçut la forme d'un toit à deux égouts, fut achevée le soir. Le jour suivant, la chambre de poupe fut aussi dépiécée pour revêtir le tour de la hutte.

Le vent, qui avait soufflé avec violence pendant la nuit du 7 au 8, continua tout le jour, et fut suivi d'une neige si épaisse, qu'on n'aurait pu sortir s'en s'exposer au danger d'en être étouffé. D'ailleurs il était absolument impossible de soutenir au-dehors la rigueur du froid. Le 9, l'air s'étant assez adouci pour laisser la liberté de sortir, un matelot rencontra un ours qu'il n'aperçut qu'à peu de distance ; et, dans sa première frayeur, il se mit à courir vers le vaisseau. L'ours le poursuivit, et n'aurait pas tardé à le joindre, s'il n'eût été arrêté par la vue de la peau du dernier ours qu'on avait tué. Il demeura quelques momens à le regarder, ce qui donna le temps au matelot d'arriver à bord. La terreur dont il était pénétré ne lui laissa de force, en arrivant,

que pour crier : « Un ours ! un ours ! » Tous ses compagnons jetèrent aussitôt de grands cris, et montèrent armés sur le pont ; mais, sortant d'une épaisse fumée qu'ils avaient eu peine à supporter dans le vaisseau, ils ne pouvaient trouver tout d'un coup l'usage de leurs yeux. Ils ne virent point l'ours, qui aurait pu les dévorer dans cet état, s'il n'eût été chassé par leurs cris.

Heemskerk profita d'un temps serein qui continua le 10, pour leur faire porter au rivage le vin et les autres provisions. Le 12, une partie de l'équipage alla passer la nuit dans la hutte, où le froid fut d'autant plus rigoureux, que la cheminée n'était pas encore faite ; on n'y pouvait allumer du feu sans une fumée insupportable. Le 13, on chargea sur un traîneau deux tonneaux de bière de Dantzick, pour les transporter à la hutte ; mais au départ, il s'éleva un orage si terrible, que les matelots, forcés de rentrer à bord, laissèrent leur charge dehors sur le traîneau. Le lendemain, ils trouvèrent le fond d'un tonneau crevé par la force du froid, et la bière gelée en forme de colle-forte. Le tonneau fut porté dans la hutte, et mis près du feu pour dégeler ;

mais la bière, loin de reprendre son goût en fondant, n'eut plus que celui de l'eau.

Le 20, lorsqu'on retourna au vaisseau pour transporter toute la bière qui restait, on trouva que la gelée avait fait fendre une partie des tonneaux, sans excepter ceux qui avaient des cercles de fer, dont plusieurs s'étaient rompus. Tout le reste de l'équipage passa dans la hutte, avec la précaution d'y traîner la chaloupe du vaisseau et l'ancre de toue, pour des besoins plus pressans encore dont il n'est pas surprenant qu'ils se crussent menacés. Le soleil, dont la vue était leur unique bien, commençant à les abandonner, ils firent jusqu'au 25 des efforts extraordinaires pour transporter sur leurs traîneaux tous les vivres et les agrès.

Ils étaient encore occupés de ce pénible travail, lorsque Barensz, levant les yeux, vit derrière le vaisseau trois ours qui s'avançaient vers les matelots. Il fit de grands cris dont ils comprirent le sens, et qu'ils secondèrent aussitôt; mais les trois monstres, que leur nombre rendait apparemment plus hardis, n'en parurent pas effrayés. Alors tous les matelots cherchèrent à se défendre. Il se trouva heu-

reusement sur un traîneau deux hallebardes; Barensz en prit une, et Gérard De Veer l'autre. Les matelots coururent au vaisseau; mais en passant sur la glace, un d'entre eux tomba dans une fente. Cet accident fit trembler pour lui : on ne douta point qu'il ne fût le premier dévoré. Cependant les ours suivirent ceux qui couraient au vaisseau : d'un autre côté, Barensz et De Veer en firent le tour pour entrer par derrière. En arrivant, ils eurent la joie d'y voir tous leurs gens, à l'exception de celui qui se tenait caché dans sa fente. Mais les animaux furieux, se présentant pour monter après eux, ne purent être arrêtés d'abord que par des pièces de bois et d'autres ustensiles qu'on se hâta de leur lancer à la tête, et sur lesquels ils se précipitaient chaque fois, comme un chien court après la pierre qu'on lui jette. Il n'y avait point à bord d'autres armes que les deux hallebardes : on voulut battre un fusil, allumer du feu, tenter de brûler quelques poignées de poudre; et, dans la confusion ou la crainte, rien de ce qu'on avait entrepris ne pouvait s'exécuter. Cependant les ours revenant à l'assaut avec la même furie, on commençait à manquer d'ustensiles et de

bois pour les amuser. Enfin les Hollandais ne durent leur conservation qu'au plus heureux des hasards. Barensz, à l'extrémité, consultant plus son désespoir que sa prudence, jeta sa hallebarde, qui donna fortement sur le mufle du plus grand ours. L'animal en fut apparemment si blessé, qu'il fit retraite en poussant un grand cri, et les deux autres, qui étaient beaucoup moins grands, le suivirent aussitôt, quoique d'un pas assez lent.

Le 27, on tua un renard blanc qu'on fit rôtir, et dont le goût approchait beaucoup de celui du lapin. Les deux jours suivans furent donnés à divers soins nécessaires dans le genre de vie auquel on se voyait condamné, tels que de placer et de monter l'horloge, de préparer pour la nuit une lampe où l'on devait brûler, au lieu d'huile, la graisse d'un des ours qu'on avait tués, d'apporter sur des traîneaux quantité d'herbes marines, pour en garnir les voiles dont on avait couvert la hutte, afin que le froid y pénétrât moins par les fentes.

Le 1er de novembre au soir, on vit paraître la lune à l'est, et le soleil montait encore assez haut sur l'horizon pour se faire voir.

Le 2, il se leva; mais son globe ne se montra point entier sur l'horizon. Le 3, on ne vit que la partie supérieure de son globe à l'horizon, quoique l'endroit de la terre où l'on prit hauteur, fût aussi élevé que la hune du vaisseau, dont on était assez proche. Le 4, on cessa de voir le soleil, quoique le temps fût calme et serein.

Dans les premiers jours de novembre, le chirurgien conseilla le bain à tout l'équipage; il le prépara dans un tonneau vide : tous se baignèrent les uns après les autres, ce qui leur donna une vigueur nouvelle.

Si le soleil avait quitté l'horizon, la lune y était venue prendre sa place; et, lorsqu'elle fut à son plus haut période, elle paraissait jour et nuit sans se coucher. Le 6 fut un jour si sombre, qu'on ne put le distinguer de la nuit, d'autant plus que l'horloge, qu'on aurait pu consulter, s'arrêta. Aussi tout le monde demeura-t-il long-temps au lit, sans pouvoir s'imaginer que la nuit fût passée; et, lorsqu'on prit le parti de se lever, personne ne put distinguer si ce qu'on voyait de lumière était celle de la lune ou celle du jour.

Enfin de mille maux présens, et de ceux

qu'on envisageait dans l'avenir, le défaut des vivres étant le plus terrible, on fit le 8 un état du biscuit qui restait, et les rations furent réglées à quatre livres et cinq onces pour huit jours; au lieu qu'auparavant pareille ration n'était que pour cinq ou six jours au plus. La provision de poisson sec et de viande était encore assez abondante, mais on commençait à manquer de vin, et ce qui restait de bière était sans force. On prenait quelques renards qui venaient alors se montrer au lieu des ours : ceux-ci s'étaient retirés avec le soleil; ils ne reparurent qu'à son retour. Barensz fit disposer un cerceau avec un rets, dans lequel un renard ne pouvait entrer sans se trouver pris; et l'on pouvait tirer aussitôt le piége et l'animal dans la hutte. Ensuite il en vint un si grand nombre, que, pour en prendre plusieurs à la fois, on fit des trappes de planches fort épaisses, qu'on chargea de pierres, pour les rendre encore plus pesantes, et l'on en attrapa ainsi quelques-uns.

Le 12, on prit le parti de régler la distribution du vin à deux petits verres par jour : l'unique boisson qu'on eût d'ailleurs était de l'eau de neige fondue. Le 18, Barensz fit dis-

tribuer à tout le monde une pièce de gros drap, pour en faire l'usage que chacun pourrait imaginer contre le froid. Les chemises et les linceuls n'étaient pas plus ménagés : mais on tomba dans une autre difficulté lorsqu'il fut question de les laver. On n'avait pas plutôt tiré le linge de l'eau bouillante, que la gelée le roidissant, il était impossible de le tordre ; il demeurait même gelé près du feu ; du moins par le côté qui n'y était pas exposé; et c'était une occupation fort pénible que de le tourner sans cesse, ou de le replonger continuellement dans l'eau bouillante pour le faire dégeler. Le 22, il ne restait que dix-sept fromages qui furent partagés. Le 26 et les deux jours suivans, il tomba une si grande quantité de neige, que, la hutte en étant tout-à-fait couverte, il fut impossible d'en sortir ; mais l'air s'étant éclairci le 29, on se servit de pelles pour creuser dans la neige, et l'on y fit un trou par lequel chacun sortit en rampant. Les trappes se trouvaient aussi couvertes : elles furent dégagées, et, dès le même jour, on y prit quelques renards, chasse d'autant plus précieuse, qu'avec la chair de ces animaux qu'on mangeait avidement, elle four-

nissait des peaux pour faire des bonnets fort utiles contre la rigueur du froid.

Le 1er décembre, la hutte se trouvant ensevelie pour la seconde fois dans les neiges, eut à souffrir une si terrible fumée, que l'horreur de cette situation étant redoublée par les ténèbres, il fallut demeurer au lit pendant trois jours, sans autre soulagement que des pierres qu'on faisait chauffer, et qu'on se passait tour à tour dans les lits. Le 3, on entendit craquer les glaces de la mer avec un bruit qui jeta tout le monde dans la consternation : chacun s'imagina que les hautes montagnes de glace qu'il avait vues pendant l'été, se détachaient ou s'amoncelaient les unes sur les autres pour tomber sur la hutte. En même temps, comme la fumée avait obligé de diminuer le feu depuis deux ou trois jours, il gela si fort en dedans, que le plancher et les murs étaient revêtus de deux doigts de glace, et qu'il s'en trouvait jusque dans les lits. Le mouvement de l'horloge même demeura suspendu quoiqu'on en eût augmenté le poids ; ce qui mit Barentz dans la nécessité de préparer lui-même l'horloge de sable de douze heures, pour conserver la connaissance du temps.

Le 6, la gelée fut si forte et le froid si vif, que les plus robustes ne pouvant les supporter, ils se regardaient tous languissamment, et d'un œil de pitié, dans l'opinion que le mal ne pouvait augmenter sans éteindre leur vie. Le plus grand feu n'était plus capable de les réchauffer; tout était gelé, jusqu'au vin de Xérès, dont on connaît la chaleur; il fallait le faire dégeler aux jours de distribution, et le reste du temps on était réduit à l'eau de neige fondue, qui faisait craindre un surcroît de désastre par les maladies qu'elle pourrait causer. Le 7, un accident, plus horrible encore, faillit d'emporter à la fois tous les misérables Hollandais. Après avoir tenu conseil sur les moyens de résister au froid, on résolut d'aller prendre à bord du vaisseau le charbon de terre qu'on y avait laissé, parce que le feu en est ardent et de longue durée. On fit vers le soir un grand feu de cette matière qui rendit effectivement beaucoup de chaleur; et, personne ne faisant attention aux suites, on prit soin de boucher soigneusement les fenêtres pour s'assurer une nuit chaude et tranquille. Bientôt ils se trouvèrent tous attaqués d'étour-

dissemens et de vertiges qui leur ôtaient en même temps le pouvoir de se remuer et la force de se plaindre. Quelques-uns, néanmoins, se traînèrent jusqu'à la porte et l'ouvrirent; mais le premier qui voulut sortir tomba sans connaissance sur la neige. De Veer, qui était proche de la porte, alla, au bruit de la chute, chercher du vinaigre qu'il jeta au visage du matelot, ce qui le fit revenir; aussitôt que la porte fut ouverte, le froid qu'ils avaient regardé jusqu'alors comme leur plus grand mal, servit à les rétablir; mais ils demeurèrent persuadés qu'un quart-d'heure plus tard ils auraient péri tous, sans pouvoir se donner mutuellement le moindre secours.

Depuis le 9 jusqu'au 12, le temps fut clair et le ciel brillant d'étoiles; cependant l'excès du froid fut au-delà de toute expression. Dans la hutte même, le cuir des souliers gela aux pieds, et sa dureté ne permit plus de s'en servir. Les Hollandais se firent des chaussures du dessus des peaux de moutons qu'ils avaient apportées, avec trois ou quatre paires de chaussons l'une sur l'autre. Leurs habits étaient tout blancs de verglas. S'ils demeu-

raient quelque temps dehors, il s'élevait sur leurs lèvres, au visage et aux oreilles, des pustules qui gelaient aussi.

Le 18, quelques-uns allèrent au vaisseau, dans la seule vue de le visiter. Depuis dix-huit jours qu'ils ne s'étaient pas éloignés de la hutte, la glace s'était élevée d'un pouce. Quoique le jour eût plus de clarté, ou, plutôt, qu'il n'y eût point alors de jour, on ne laissa pas de voir d'assez loin, et l'on découvrait dans la mer quantité d'endroits ouverts. Les Hollandais ne doutèrent point que ce changement ne fût arrivé lorsque le craquement des glaces s'était fait entendre. Le 25, ils entendirent des renards autour de la hutte, sans en trouver un seul dans les trappes. Le feu semblait manquer de chaleur, ou du moins elle ne se communiquait point aux objets les plus proches; il fallait brûler ses bas pour en sentir un peu aux jambes et aux pieds, et l'on n'aurait pas même senti la brûlure des bas, si l'odorat n'en eût été frappé. Telle fut la fin de décembre, et ce fut au milieu de ces souffrances que le malheureux reste de l'équipage commença l'année 1597.

Les premiers jours n'en furent pas moins

rudes, ce qui n'empêcha pas les matelots de célébrer la fête des Rois pour charmer leurs peines.

Deux livres de farine qui restaient furent employées à faire des beignets qu'on fit cuire à l'huile; ils furent mangés avec autant de délices que le mets le plus friand. Ce repas fut accompagné d'une libation de tout le vin qu'ils avaient volontairement épargné jusque-là.

Les billets furent tirés, et le sort favorisa un canonier, qui se trouva ainsi roi de la Nouvelle-Zemble, c'est-à-dire d'un pays qui a peut-être deux cents lieues de long entre deux mers.

Le 10 de janvier, on trouva que l'eau était montée de près d'un pied dans le vaisseau, et qu'elle s'y était convertie en glace. Le 13, par un temps clair et calme, on observa que la lumière du jour commençait à croître; en jetant une boule, on la voyait courir, ce qu'on n'avait pas pu discerner jusqu'alors. Depuis ce jour on sortit plus librement pour s'exercer le corps, et surtout les jambes, que la plupart avaient engourdies. Bientôt on crut remarquer aussi dans l'air une rougeur qu'on prit

pour une espèce d'aurore avant-courrière du soleil; d'un autre côté, le froid diminua si sensiblement pendant le jour, que, lorsqu'il y avait bon feu dans la hutte, on voyait tomber des cloisons de gros morceaux de glace qui dégelaient sur le plancher ou dans les lits; mais pendant la nuit, il gelait toujours avec la même force. On fut obligé de diminuer encore la ration de biscuit et de vin, parce que la chasse des renards devenait moins abondante : avertissement d'ailleurs assez fâcheux, car la retraite de ces animaux annonçait le retour prochain des ours.

Le 24, Heemskerk et de Veer, accompagnés d'un matelot, prirent occasion d'un temps fort clair pour aller se promener sur le rivage méridional. Au moment qu'ils y pensaient le moins, de Veer aperçut un côté du globe solaire. Ils se hâtèrent de porter cette agréable nouvelle à la hutte; mais Barensz, dont on connaissait l'habileté, n'en voulut rien croire, parce que, suivant toutes ses supputations, il s'en fallait de quinze jours que le soleil pût se faire voir à cette latitude. Les autres soutenaient ce qu'ils avaient vu. La contestation fut vive, et donna lieu à des ga-

geures. Le 25 et le 26, un brouillard épais, qui ne permettait de rien voir, confirma Barensz dans son opinion. Mais l'air s'étant éclairci le 27, tout l'équipage ensemble vit sur l'horizon la sphère entière de l'astre du jour, ce qui ne laissa aucun doute qu'on en eût pu voir une partie le 24.

Le 31 fut un fort beau jour, où l'on jouit agréablement de la clarté du soleil. Il fut suivi de sept jours d'orage, pendant lesquels il fit un brouillard très-épais, et il tomba une neige si abondante que la hutte paraissait entourée de hauts remparts. Les Hollandais ne se donnèrent plus la peine, comme auparavant, de dégager leur porte : ils prirent le parti, lorsqu'ils voulaient sortir, de passer par la cheminée.

Environ deux mois et demi qu'on avait passés sans apercevoir d'ours, les avaient fait oublier, lorsque, le 13 de février, dans le temps que tout le monde s'occupait à nettoyer les trappes, on en vit paraître un fort grand qui venait droit à la hutte. Un matelot l'ayant couché en joue, lui donna dans la poitrine un coup qui lui passa au travers du corps. Il ne laissa pas de s'éloigner d'environ trente pas,

et ceux qui coururent à lui, après l'avoir vu tomber, le trouvèrent encore vivant; il leva même la tête comme pour chercher des yeux celui qui l'avait blessé. L'expérience qu'on avait de la force de ces animaux, fit prendre le parti de lui tirer quelques autres coups. On lui fendit le ventre, et l'on en tira plus de cent livres de lard ou de graisse qu'on fit fondre pour les lampes : il y avait long-temps que, faute de matière, on n'avait plus la consolation d'être éclairé pendant la nuit.

Le reste de février, mars et les quinze premiers jours d'avril furent des alternatives continuelles de beau et de mauvais temps, de brouillard et de gelée, de crainte à la vue des ours, et de plaisir après les avoir tués. Le 6 d'avril, il en descendit un par les degrés qu'on avait faits à la neige, jusqu'à la porte de la hutte; elle était ouverte; mais Heemskerk, qui aperçut heureusement le monstre, se hâta de la fermer et se mit derrière pour la soutenir. L'ours s'en retourna. Cependant il revint deux heures après, et monta sur la hutte, où il fit un bruit dont tout le monde fut effrayé; ses efforts pour renverser la cheminée étaient si grands, qu'on le crut plus d'une fois

maître du passage; il déchira la voile dont elle était entourée; enfin il ne s'éloigna qu'après avoir fait un ravage extraordinaire.

La rigueur du temps ayant cessé le 15 avril, tous les Hollandais allèrent visiter leur vaisseau, et leur joie fut extrême de le trouver dans l'état où ils l'avaient laissé. Du rivage ils considérèrent avec admiration les monceaux de glace qui couvraient la mer, et qui semblaient offrir la perspective d'une grande ville. Le lendemain, étant retournés à bord, ils observèrent dans l'éloignement que la mer était ouverte; quelques-uns eurent la hardiesse de monter sur les bancs de glace et de passer de l'un à l'autre jusqu'à l'eau, dont il y avait cinq ou six mois qu'ils n'avaient approché. En arrivant, ils virent un petit oiseau qui plongea aussitôt, ce qui acheva de leur faire juger que la mer était plus libre qu'elle ne l'avait été depuis leur séjour dans la Nouvelle-Zemble.

Le 1er mai, leur viande, qui commençait aussi à dégeler, et dont ils firent cuire une partie, se trouva aussi bonne que jamais : elle n'avait que le seul défaut de ne pouvoir se garder lorsqu'elle était cuite. Le 2, un grand vent du

sud-ouest nettoya la haute mer et n'y laissa plus de gros glaçons. Alors, tout le monde parla de s'embarquer et de retourner en Hollande par le plus court chemin. Le 5, tout le reste de glaces fut emporté, à l'exception de celles qui entouraient le vaisseau. Mais, après de si belles apparences, quelle fut la douleur de s'apercevoir, dès le jour suivant, que le vaisseau qui n'était au 15 de mars qu'à soixante-dix pas de la mer libre, s'en trouvait à plus de cinq cents! Le 7 et le 8, il tomba tant de neige, que, dans l'impossibilité de sortir de la hutte, quelques matelots désespérés proposèrent de parler nettement aux officiers, et de leur déclarer que tout l'équipage était résolu de quitter ce funeste lieu. Les vivres les plus nécessaires, tels que la viande et le gruau, commençaient à manquer, dans un temps où l'on avait plus besoin de force que jamais pour supporter le travail. A peine restait-il du lard pour trois semaines, à deux onces par tête pour chaque jour. Cependant personne n'eut la hardiesse de s'expliquer avec Heemskerk, parce qu'il avait déclaré lui-même qu'on ne se remettrait en mer que vers la fin de juin. On s'ouvrit à seulement Barensz

dont on connaissait la grande bonté, et qui se contenta de demander aux plus ardens qnelques jours de délai. Heemkerk, avec lequel il conféra le 15, promit que si le vaisseau n'était pas dégagé à la fin du mois, on s'efforcerait alors de mettre la chaloupe et le grand canot en état de partir. Ce temps parut long, parce qu'on prévoyait qu'il en faudrait beaucoup pour radouber et pour équiper ces deux petits bâtimens.

Le 21, Heemskerk voyant les glaces ramenées par un vent de nord-est, permit de travailler aux deux embarcations. La chaloupe, qui n'était pas sortie de la hutte, ne fut pas difficile à tirer à l'eau; mais le grand canot, qui était enfoncé dans la neige, coûta tant d'efforts à dix hommes affaiblis comme ils étaient par un genre de vie si triste, qu'ils furent obligés d'interrompre plusieurs fois leur travail. Heemskerk leur disait, pour les exhorter, que s'ils ne voulaient se faire bourgeois de la Nouvelle-Zemble, et s'y assurer leur sépulture, il fallait rétablir ce canot, dont l'espérance de leur retour dépendait.

Pendant qu'ils s'y employaient avec ardeur, ils virent paraître un ours effroyable. Ils

rentrèrent aussitôt dans la hutte; et les plus habiles tireurs se distribuant aux trois portes, l'attendirent avec leurs fusils; un autre monta sur la cheminée avec le sien. L'ours marcha fièrement sur la hutte, et s'avança jusqu'à la pente des degrés d'une des portes, où il ne fut pas aperçu du matelot qui s'y était mis en garde; mais d'autres l'avertissant par leurs cris, il tourna la tête, et, malgré sa première frayeur, il perça l'ours d'une grosse balle. Ceux qui virent sa situation tremblèrent pour lui; car lorsqu'il avait tiré son coup, le monstre était si proche qu'ils l'avaient cru prêt à le déchirer, et si l'amorce n'eut pas pris feu, comme il arrivait souvent dans un climat si rude, le matelot était infailliblement dévoré; peut-être cet affreux animal serait-il même entré dans la hutte, où il aurait fait un étrange carnage. Mais la blessure qu'il avait reçue ne lui permit pas de fuir bien loin, et lorsqu'il se fût arrêté on acheva aisément de le tuer. On lui trouva dans le ventre des morceaux entiers de chien marin, avec la peau et le poil. D'autres ours qui parurent les jours suivans eurent le même sort. Il semblait que ces animaux sentissent que leur proie était

prête à s'échapper, et qu'ils redoublassent leurs efforts pour s'en saisir.

Le 30, tous les hommes qui étaient propres au radoub des deux bâtimens s'y employèrent avec ardeur, et les autres raccommodèrent les voiles, ou firent dans la hutte ce qui était nécessaire pour leur départ. Ceux qui travaillaient en dehors étaient au plus fort de l'ouvrage, lorsqu'un ours vint hardiment à eux. Tous prirent la fuite vers la hutte; l'ours les suivit, mais trois coups de fusil, qui portèrent tous, l'un de dessus la cheminée et les deux autres des portes, l'étendirent mort sur la neige. Ce gibier leur coûta cher, car ayant coupé l'animal en pièces, et ayant fait cuire le foie qu'ils mangèrent avec plaisir, ils en furent tous malades; trois entre autres parurent morts pendant quelques heures. Cependant ils en furent quittes pour faire peau neuve depuis la tête jusqu'aux pieds. Leur rétablissement donna presque autant de joie au reste de la troupe qu'à eux-mêmes; trois hommes de moins les auraient mis hors d'état de travailler utilement à leur départ.

Le 3 de juin, tous étant rétablis, le travail fut repris et continué sans interruption.

La chaloupe et le canot se trouvèrent radoubés le 7 juin. On avait agrandi l'arrière du canot, et l'on ajouta quelques bordages des deux côtés pour donner plus de fond au bâtiment, et le mettre en état de tenir mieux la mer. Le jour suivant une violente tempête du sud-ouest, accompagnée de grêle, de neige et surtout de pluie, obligea tout le monde à se retirer dans la hutte, où l'on ne trouva plus rien de sec, parce qu'on n'avait ôté les planches pour le radoub; mais cette incommodité n'affligea personne lorsqu'on eut remarqué que les eaux recommençaient à s'ouvrir. Cependant il fallait traîner au rivage les deux bâtimens, les agrès, les marchandises et le reste des provisions; la neige s'amolissait et rendait le chemin fort difficile. On fut obligé de quitter les souliers de peau, pour reprendre ceux de cuir, en quelque état qu'ils fussent encore.

Le 12, on prit des haches, des piques et des bêches, et l'on entreprit d'ouvrir une route jusqu'à la mer : ce travail fut très-pénible. Il était question, non-seulement d'écarter les neiges à demi-fondues, mais de ranger de côté les glaces, de creuser et d'a-

planir. L'espérance aurait soutenu le courage si l'on eût été quitte pour la peine; mais on se voyait souvent interrompu par de grands ours maigres et décharnés qui venaient de la haute mer sur des glaçons, et qui obligeaient de se partager entre le combat et le travail. Cependant tous ces obstacles furent surmontés, et le 13 on se vit en état de mettre à l'eau les deux bâtimens. Heemskerk, satisfait du temps et d'un vent frais du sud-ouest, dit alors qu'il était résolu de s'embarquer. Cette déclaration fut reçue avidemment, et l'on ne pensa plus qu'à mettre les bâtimens à l'eau.

Barensz, dont la santé s'était affaiblie depuis long-temps, rappela toutes ses forces pour composer un mémoire qui contenait les circonstances de leur voyage, de leur arrivée dans la Nouvelle-Zemble, du séjour qu'ils y avaient fait, et de leur départ. Il mit ce papier dans une boîte qu'il suspendit à la cheminée de la hutte, pour servir d'instruction à ceux qui pourraient aborder après eux dans le même lieu, et leur apprendre par quelle aventure ils y trouvaient les restes d'une misérable maison qui avait été habitée neuf à dix mois. D'un autre côté, comme le voyage

qu'on allait entreprendre avec deux petits bâtimens non pontés, faisait prévoir d'horribles dangers, Heemskerk écrivit deux lettres qui furent signées de tout l'équipage, et déposées, l'une dans la chaloupe, l'autre dans le canot. Il y faisait le récit de tout ce que les Hollandais avaient soufferts en attendant l'ouverture des eaux, et dans l'espérance que leur vaisseau se dégagerait des glaces; mais que le Ciel n'ayant point exaucé leurs vœux, et se trouvant à la veille de manquer de vivres, sans compter l'incertitude de la belle saison qui passerait vraisemblablement fort vite, ils avaient été forcés d'abandonner leur navire et d'entreprendre un voyage qui les exposait à toutes sortes d'accidens. Il ajoutait qu'ils avaient jugé à propos de dresser ce double mémoire, afin que si leurs deux bâtimens étaient séparés par la tempête, par le naufrage de l'un, ou par quelque autre accident de mer, on pût trouver sur l'autre toutes les circonstances de leur malheureuse histoire, et la confirmation du témoignage de ceux qui auraient survécu.

Après ces tristes précautions, on tira vers la mer les deux petits bâtimens et les traî-

neaux chargés de marchandises et de provisions : c'étaient six paquets de drap de laine, un coffre plein de toiles, deux paquets de velours, deux petites caisses remplies d'argent, deux tonneaux d'ustensiles et d'agrès, treize tonneaux de biscuit, un de fromage, un de lard, deux d'huile, six de vin, deux de vinaigre, et les hardes de l'équipage. Tout cet appareil, étalé sur le rivage, paraissait difficile à ranger dans un aussi petit espace que celui des deux embarcations; mais rien n'est impossible à l'industrie soutenue par la nécessité. L'embarquement fut achevé le même jour.

Enfin, le 14 de juin 1597, à six heures du matin, on mit à la voile par un vent d'ouest. Les deux bâtimens arrivèrent avant le soir au cap des Iles, où les glaces étaient encore si fortes qu'ils y demeurèrent pris. Ce malheur, arrivé dès le premier jour, consterna les Hollandais. Quatre d'entre eux descendirent à terre, et n'y virent que des rochers d'où ils firent tomber quelques oiseaux à coups de pierres. Ils se croyaient menacés de ne pouvoir sortir de ce triste lieu; mais le 15, les glaces s'étant un peu écartées, ils doublèrent

le cap de Flessingue, et s'avancèrent jusqu'au cap du Désir. Le 16, ils se trouvèrent à l'île d'Orange, où quelques-uns descendirent aussi, et firent du feu de quelques pièces de bois qu'ils y trouvèrent. Leur besoin le plus pressant étant celui d'eau douce, ils firent fondre de la neige dont ils remplirent deux petits tonneaux. Heemskerk, accompagné de deux matelots, passa sur la glace dans une autre île, où il prit quelques oiseaux; mais, à son retour, il tomba dans un trou qui s'était fait à la glace, et dont il ne serait pas sorti sans l'assistance du Ciel, parce qu'il y avait un courant fort rapide.

On remit à la voile, et l'on arriva au cap des Glaces, où les deux bâtimens n'eurent pas à se joindre autant de peine qu'on le craignait. Heemskerk, qui n'était pas sur le même bord que Barensz, s'informa de sa santé; et Barensz, quoique fort mal, répondit qu'il était mieux. Ensuite, apprenant qu'on était au cap des Glaces, il souhaita d'être soulevé par ses matelots, pour se procurer, ajouta-t-il, la satisfaction de voir encore une fois ce cap. On ignore si c'était le pressentiment de sa fin; mais il eut le temps de se satisfaire, car les

deux bâtimens furent aussitôt pris des glaces, et demeurèrent immobiles dans leur situation. Le 17 au matin, ils essuyèrent le choc d'un grand nombre de glaçons, avec une violence qui fit croire leur perte certaine. Ensuite, ils se trouvèrent si serrés entre deux bancs de glaces flottantes, que les équipages des deux bords se dirent le dernier adieu. Cependant, ayant repris courage, ils s'efforcèrent de se rapprocher des glaces fermes pour s'y amarrer, dans l'espoir d'y être moins exposés aux glaçons errans. Ils s'en rapprochèrent; mais il restait l'embarras d'y amarrer un cordage : tout le monde paraissait effrayé du péril. Dans cette extrémité, De Veer, qui était le plus agile, prit le bout de la corde; et, sautant légèrement de glaçon en glaçon, il arriva heureusement à la glace ferme, où il attacha le cordage autour d'une hauteur de glace. Tous les autres sortirent alors des bâtimens, et commencèrent par transporter avec eux les malades dans leurs draps; ensuite, débarquant ce qui était à bord, et, tirant les bâtimens mêmes sur la glace, ils se virent garantis d'un naufrage qu'ils avaient cru presque inévitable.

Le 18, ils employèrent une partie du jour

à réparer leurs bâtimens qui avaient beaucoup souffert : par bonheur ils trouvèrent du bois pour faire fondre du goudron dont ils calfatèrent les coutures. Enfin, ils allèrent chercher à terre quelques rafraîchissemens pour les malades; mais ils ne rapportèrent qu'un petit nombre d'oiseaux.

Le 19, ils se trouvèrent encore pris plus étroitement dans les glaces; et, de toutes parts ne voyant rien d'ouvert, ils craignirent de n'avoir prolongé leur vie que pour la finir misérablement dans ce jour : toutes les circonstances semblaient propres à les confirmer dans cette triste idée. Leur situation ne changea point jusqu'au soir, et ne fit qu'empirer la nuit suivante.

Le 20, à neuf heures du matin, De Veer passa du canot dans la chaloupe, pour apprendre à Barensz que Nicolas Andrisz, un des meilleurs matelots, tirait à sa fin. La mienne, répondit tranquillement Barensz, n'est pas éloignée non plus. Ses gens, qui le voyaient attentif à considérer une carte marine de toutes les côtes aperçues dans ce voyage, que De Veer avait tracée, ne purent s'imaginer qu'il fût si mal. Mais bientôt quittant la carte,

il dit à De Veer que les forces lui manquaient: après quoi les yeux lui tournèrent; et, sans ajouter un mot, il expira si subitement, qu'Heemskerk, qui arrivait alors dans le canot, n'eut pas le temps de lui dire adieu; presqu'au même instant, Andrisz mourut aussi. La mort da Barensz jeta une profonde consternation sur les deux bords; il avait été comme l'âme des trois voyages, et tout le monde avait autant de confiance à sa probité qu'à ses lumières.

Le 21, n'ayant point apporté de changement, fut un jour lugubre qu'on passa dans le regret de cette perte, et dans l'attente du même sort. On ne comptait plus que treize hommes sur les deux bâtimens.

Le vent souffla du sud-est le 22; et, dans l'éloignement, on vit beaucoup d'espaces de mer ouverts. Mais il fallait traîner les bâtimens plus de cinquante pas sur la glace, les mettre à l'eau pour quelques momens, ensuite les traîner encore plus de trente pas, avant de se trouver dans un lieu ouvert, et tout-à-fait navigable. Après ce travail, on mit à la voile avec de meilleures espérances, qui se soutinrent jusqu'à midi, et ce fut pour re-

tomber alors entre de nouvelles glaces. Mais bientôt elles se séparèrent en laissant un passage tel que celui d'une écluse ouverte. On rangea pendant quelques momens la côte avec des efforts continuels pour écarter les glaçons : vers le soir, les deux bâtimens se trouvèrent pris.

Le 23, les eaux s'étant rouvertes d'elles-mêmes, ils arrivèrent, sur les neuf heures du matin au cap de Troost, où les glaces les reprirent. L'observation de la hauteur donna 76° 39'. La lumière du soleil était assez brillante : mais il manquait de chaleur pour fendre la neige; et le plus pressant besoin des Hollandais était la soif. Ils ne furent dégagés des glaces que le 24 à midi. Les deux bâtimens prirent le large à force de rames, et firent bonne route jusqu'au cap Nassau qu'on découvrit à la distance de trois lieues. Quelques matelots allèrent à terre, et trouvèrent un peu de bois qui servit à faire fondre la neige : ce soulagement, joint aux alimens chauds qu'on prit avec le secours du feu, rendit un peu de force aux plus faibles.

Le 25, il s'éleva uue furieuse tempête du sud, qui dura deux jours presque entiers, et

pendant laquelle les glaces où les bâtimens étaient amarrés s'étant rompus, ils dérivèrent au large, sans qu'il fût possible de les ramener vers la glace ferme. Ils se virent cent fois dans le plus affreux danger; et, pour comble de malheur, ils se séparèrent. Cependant un vent de nord-ouest, qui se leva le second jour, ramena le calme, et favorisa leur route vers la glace ferme. Le grand canot y arriva le premier, et De Veer, qui le commandait, ayant fait une lieue le long des glaces sans voir paraître la chaloupe, crut Heemskerk et tous ses gens ensevelis dans les flots. La brume était fort épaisse, et menaçait de redoubler vers le soir. De Veer fit tirer inutilement plusieurs coups de fusil; enfin les autres y répondirent, et ce signal leur servit à se rejoindre.

Le 27, pendant qu'ils s'efforçaient de ranger la terre, ils virent, sur les glaces, une multitude innombrable de vaches marines. Les oiseaux commençant à paraître aussi en troupes nombreuses, ils en tuèrent douze qui leur firent un délicieux festin. Mais le 28, ils se trouvèrent si serrés par les glaçons, qu'ils furent obligés de débarquer toute leur charge

sur la glace ferme, et d'y tirer aussi les deux bâtimens. Ils y firent des tentes de leurs voiles, dans l'espérance d'y passer du moins une nuit tranquille; mais, vers minuit, la sentinelle découvrit trois ours: tout le monde fut réveillé par ses cris; on sortit armé. La première décharge eut peu d'effet; cependant, n'ayant pas laissé de faire reculer les ours, elle donna le temps de recharger les fusils; et, de la seconde, on tua un de ces animaux, dont la chute fit fuir les deux autres. Ils reparurent le lendemain; et, s'étant approchés du lieu où leur compagnon était encore étendu, l'un des deux le prit dans sa gueule, et l'emporta sur les glaces les plus raboteuses, où ils se mirent tous deux à le manger. L'équipage, aussi frappé d'étonnement que de crainte, se hâta de tirer quelques coups de fusil qui leur firent quitter prise, et les mirent en fuite. Quatre hommes allèrent aussitôt au cadavre qu'ils trouvèrent à demi-dévoré dans un espace si court. En observant sa grandeur, ils admirèrent la force de l'ours qui l'avait emporté par un chemin si difficile, que, tous quatre ensemble, ils eurent quelque peine à transporter jusqu'aux tentes la moitié qui en restait:

Les deux jours suivans, on vit quatre ours; deux d'abord qu'on prit pour ceux qui avaient fui, et successivement deux autres. On n'en put tuer aucun; mais outre le bruit qui les avait éloignés, on ne douta point qu'ils n'eussent reçu quelques blessures.

Le premier jour de juillet fut marqué par un funeste accident. Vers neuf heures du matin, les bancs de glace qui venaient de la mer heurtèrent avec tant d'impétuosité contre la glace ferme, qu'ils brisèrent en plusieurs pièces celle que les équipages avaient prise pour asile. Les paquets tombèrent dans l'eau; et, de quelque importance qu'il fût de les conserver, un autre soin pressait encore plus : c'était celui de garantir la chaloupe, qu'il fallut traîner par-dessus les glaces, jusqu'à la proximité de terre où les glaçons étaient moins à craindre. Ensuite, lorsqu'il fallut retourner aux paquets, on se trouva dans un mortel embarras : la glace rompait sous les pieds à mesure qu'on avançait vers ses bords; un paquet, qu'on se croyait prêt à saisir, était emporté par un glaçon, ou se cachait sous un autre : les plus hardis ne savaient comment s'y prendre pour sauver leur unique bien, et pour se

sauver eux-mêmes. Ce fut pis encore lorsque l'on entreprit de pousser le grand canot : la glace rompit sous une partie des matelots, et ce petit bâtiment fut emporté avec eux, et brisé en quelques endroits, surtout à ceux qu'on avait changés ou réparés. Un malade, qui s'y était retiré, ne fut sauvé qu'avec un danger extrême pour ceux qui s'employèrent à ce charitable office. Enfin, les glaçons s'écartèrent un peu, et le canot fut tiré sur la glace même près de la chaloupe. Cette fatigue dura depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir. On perdit deux tonneaux de biscuit, un coffre rempli de toiles, un tonneau d'ustensiles et d'agrès, le cercle astronomique, un paquet de drap écarlate, un tonneau d'huile, un de vin, et un de fromage.

Le 2 fut employé à réparer les deux bâtimens. On trouva du bois, et l'on tua quelques oiseaux qui furent mangés rôtis. Deux hommes, qu'on envoya faire de l'eau le jour suivant, retrouvèrent, à l'aiguade, deux de leurs rames, la barre du gouvernail du canot, le coffre de toiles, et un chapeau; hasard surprenant qui ranima la confiance au secours du Ciel.

Le 4 fut un des plus beaux jours qu'on eût vu luire sur les côtes de la Nouvelle-Zemble, et servit à sécher les pièces de drap mouillées. Les trois jours suivans furent remarquables par la violence des glaçons, et par la mort de Janz de Harlem, un des matelots. Le 9 et le 10, on fit des efforts extraordinaires pour traverser les glaçons jusqu'à deux grandes surfaces de glaces assez semblables à deux plaines, mais jointes par une espèce d'isthme. L'imposibilité de passer fit une nouvelle nécessité de décharger les deux bâtimens, de transporter leur charge et de les traîner eux-mêmes plus de cent pas sur la glace, jusqu'à un endroit où la mer était libre. Ils recommencèrent ensuite à voguer, mais fort lentement, pour traverser un petit espace qui s'offrait entre deux glaçons flottans d'une prodigieuse grandeur, au risque d'être écrasés si les masses étaient venues à se joindre. Lorsqu'on fut sorti de ce détroit, un vent d'ouest fort impétueux et tout-à-fait contraire obligea de gagner la glace ferme, après avoir eu beaucoup de peine à s'en rapprocher; on y tira les deux bâtimens avec une fatigue qui réduisait tout le monde au désespoir. Dès le lendemain, on

vit un grand ours fort gras, qui s'avançait à la nage vers les tentes; il reçut plusieurs coups de mousquet qui le firent tomber sans mouvement; ce qui sortait de ses blessures ressemblait, en coulant sur l'eau, moins à du sang qu'à de l'huile. Quelques matelots se mirent sur un banc de glace qu'ils firent flotter vers le cadavre, et, lui ayant jeté une corde au cou, ils l'entraînèrent sur la glace ferme, où l'on ne fut pas peu surpris de lui trouver huit pieds de grosseur.

Trois hommes de l'équipage passèrent dans une île qui se présentait devant les tentes, et découvrirent de là l'île des Croix, à l'ouest. Le danger ne les empêcha point de passer à cette dernière île pour y chercher quelques traces d'hommes, mais ils n'y en trouvèrent point d'autres que celles qu'ils y avaient vues à leur passage. Soixante-dix œufs de canards de montagne, qu'ils rapportèrent à leurs compagnons, furent le seul fruit d'un voyage téméraire, auquel ils avaient employé douze heures, et qui avait causé beaucoup d'inquiétude sur les deux bords. Ils racontèrent que, pour passer à l'île des Croix, ils avaient quelquefois eu jusqu'aux genoux l'eau qui était

sur la glace entre les deux îles, et que, pour aller et revenir, ils avaient fait à peu près six lieues. On fut surpris de leur hardiesse, mais les œufs de canards n'en furent pas reçus avec moins de joie. Le reste du vin, qui fut distribué à cette occasion, produisit à chacun environ six pintes.

Le 16, on vit arriver de terre un ours d'une blancheur éclatante, sur lequel on se hâta de tirer, et quelques balles qui portèrent le mirent en fuite; le lendemain, quelques matelots chargés d'aller reconnaître l'ouverture des eaux, le trouvèrent languissant de ses blessures sur un banc de glace. Il se mit à fuir aussitôt qu'il les eut entendus; mais un coup de gaffe qu'il reçut de l'un d'entre eux, et dont la pointe lui pénétra la peau, le fit tomber sur ses pattes de derrière; le matelot voulut redoubler son coup, mais le monstre furieux saisit le croc de la gaffe, mit le bois en pièces et renversa le Hollandais à son tour. Les autres tirèrent aussitôt, et, leur décharge ayant fait fuir l'animal, le matelot qui était tombé se releva, courut après lui sans autre arme que le tronçon de sa gaffe, et lui en donna de grands coups sur le corps.

L'ours tournait chaque fois la tête, et sauta jusqu'à trois fois contre celui qui le frappait. Cependant une nouvelle décharge des autres le perça de plusieurs balles, et rendit sa marche plus pesante; enfin, ils achevèrent de le tuer d'une troisième décharge, et, suivant leur usage, ils lui arrachèrent les dents.

Le 19, sept hommes passèrent dès six heures du matin dans l'île des Croix, d'où ils virent plusieurs espaces de mer ouverts à l'ouest; et, dans l'impatience de rapporter cette agréable nouvelle à leurs compagnons, ils ne se donnèrent que le temps de ramasser une centaine d'œufs qui furent mangés à leur arrivée; c'était pour reprendre les forces nécessaires à traîner leurs bâtimens sur la glace, l'espace d'environ trois cents pas : tout le monde s'arma de courage, parce que cette fatigue fut regardée comme la dernière. Les deux bâtimens ne furent pas plus tôt à l'eau qu'on mit à la voile, et la navigation fut si prompte, qu'à six heures du soir on fut au-dessus de de l'île des Croix. L'on ne découvrit plus de glaces, ou du moins celles qu'on crut voir encore ne causèrent plus d'épou-

vante. On eut un si bon vent, que suivant l'estime on ne faisait pas moins de dix-huit lieues en vingt-quatre heures.

Le 20, à neuf heures du matin, le cap Noir fut doublé, et vers six heures du soir on reconnut l'île de l'Amirauté, qui fut dépassée pendant la nuit. En passant assez près de cette île, les Hollandais virent environ deux cents vaches marines qui semblaient y paître, et se firent un amusement de les chasser; bravade qu'ils reconnurent bientôt pour une imprudence. Cette fière légion de monstres dont la force est extraordinaire, se mit à nager vers eux, comme dans le dessein concerté de se venger, et firent un bruit terrible, qui semblait les menacer de leur perte. Ils ne se crurent redevables de leur salut qu'à la faveur d'un bon vent.

Le 21, ils doublèrent les caps de Plancio et de Langeness. Le 22, se trouvant proche du cap de Cant, ils descendirent plusieurs fois à terre pour chercher des œufs et des oiseaux. Les nids y étaient en abondance, mais dans des lieux fort escarpés; les oiseaux ne paraissaient point effrayés à la vue des hommes, et la plupart se laissaient prendre à la main.

Chaque nid n'avait qu'un œuf, qu'on trouvait à terre sur la roche, sans paille et sans plumes pour l'échauffer; spectacle étonnant pour les Hollandais, qui ne comprirent point comment les œufs pouvaient être couvés et les petits éclore dans un si grand froid.

A peine eurent-ils remis à la voile pour s'éloigner de la côte, que le vent leur devint tout-à-fait contraire. D'ailleurs la mer se retrouva si couverte de glaces, qu'après s'être fait un passage avec des peines insupportables, ils se virent forcés de retourner vers la terre, où ils abordèrent heureusement dans une belle anse, à l'abri de presque tous les vents. Ils y descendirent, et le bois ne leur manqua point pour faire cuir leurs œufs et leurs oiseaux. Une brume épaisse et le vent du nord les y retinrent trois jours, pendant lesquels ayant pénétré dans l'île, ils trouvèrent de petites pierres de bon or, par les 76° 10'. Mais ce précieux métal les touchant moins que la conservation de leur vie, ils saisirent le premier moment où les glaces recommencèrent à s'ouvrir, et, sortant de l'anse le 26, ils rencontrèrent, le 27, à six heures du soir, un courant fort rapide. Ils se crurent près de Costingsarth;

d'autant plus qu'ils voyaient un grand golfe, qui suivant leurs conjectures, devait s'étendre jusqu'à la mer de Tartarie. Vers minuit, ils crurent doubler le cap des Croix, et bientôt ils passèrent un canal entre une île et la terre ferme. Le 28, ayant rangé la côte, ils reconnurent à trois heures après-midi la baie de Saint-Laurent et le cap du Bastion, dont ils n'eurent pas plutôt passé la pointe, qu'ils aperçurent deux barques à l'ancre, et plusieurs personnes sur le sable.

Quelle fut leur joie de trouver des hommes après avoir été privés de cette satisfaction pendant treize mois! Cependant elle fut tempérée par le grand nombre de ces inconnus, qui n'étaient pas moins de trente, et qui pouvaient être des sauvages ou des ennemis de la nation. Ils ne laissèrent pas de s'en approcher. C'était des Russes, qui s'avancèrent vers eux sans armes, et qui, jugeant de leur infortune à la première vue, les regardèrent d'abord d'un œil d'étonnement et de compassion. Bientôt ils reconnurent quelques Hollandais qu'ils avaient vus au voyage précédent. Quelques-uns d'entre eux vinrent frapper sur l'épaule de Gérard De Veer et d'un autre, pour leur faire

entendre qu'ils croyaient les avoir déjà vus; c'étaient effectivement les seuls qui eussent fait le second voyage. Ils leur demandèrent ce qu'était devenu leur crable, c'est-à-dire leur vaisseau, ou du moins c'est ce que les Hollandais crurent entendre à leur langage; et n'ayant point d'interprête, ils leur firent comprendre par signes qu'ils avaient perdu dans les glaces un beau navire pareil à celui qui avait fait précédemment leur admiration. Heemskerk, attaqué du scorbut, ainsi que la plus grande partie de son équipage, et espérant que les Russes lui indiqueraient un remède contre ce mal, leur montra l'intérieur de sa bouche; mais ils ne le comprirent pas; ils se persuadèrent qu'il voulait leur faire entendre par là qu'il avait faim. Aussitôt deux ou trois d'entre eux s'éloignèrent, et revinrent un moment après apportant un pain de seigle, du poids d'environ huit livres, et quelques oiseaux fumés. Heemskerk les remercia, et leur fit présent, en retour, d'une demi-douzaine de biscuits. Il invita ensuite deux des principaux à monter avec lui dans le canot, où il leur présenta à chacun un verre de vin. Les civilités continuè-

rent pendant le reste du jour; mais le 29 au matin, les Russes appareillèrent pour remettre à la voile, et portèrent à bord quelques tonnes d'huile de baleine. Un départ si brusque alarma beaucoup les Hollandais, qui n'avaient pu tirer d'eux aucune lumière : ils prirent la résolution de les suivre; mais malheureusement le temps était si sombre, qu'ils les perdirent de vue. Ce cruel obstacle ne les empêcha point de continuer leur route. Ils s'engagèrent dans un canal entre deux îles, et le passèrent assez facilement; mais ils se retrouvèrent bientôt pris dans les glaces, sans aucune apparence d'ouverture pour en sortir, ce qui leur fit conclure qu'ils étaient à l'entrée du Waigats, et que le vent du nord-ouest avait poussé les glaces dans le golfe. Il ne s'offrait pas d'autre parti que de retourner aux deux îles. Le 31, ils abordèrent à l'une, où la vue de deux croix leur fit espérer de trouver des hommes : elle était déserte. Cependant ils ne regrettèrent point leur peine, en y découvrant une grande quantité de cochléaria, herbe très-salutaire contre le scorbut, et qu'ils désiraient ardemment. Ils en mangèrent en abondance; et l'effet en fut

si prompt que, dans l'espace de deux jours, ils se trouvèrent tous rétablis.

Le 3 d'août, ils se déterminèrent à passer droit en Moscovie, et dans ce dessein, qu'ils jugèrent propre à finir tout d'un coup leur misère, ils mirent le cap au sud-sud-ouest; mais, à six heures du matin, ils se retrouvèrent au milieu des glaces : nouvelle source de désespoir pour des malheureux qui s'en croyaient tout-à-fait délivrés, et qui n'avaient pris leur dernière résolution que dans cette vue. Le calme, qui dura quelques heures, leur faisant craindre de demeurer pris, ils n'eurent point d'autre ressource qu'un travail excessif pour s'en tirer à force de rames.

Vers trois heures après midi ils se virent en haute mer, et jusqu'à neuf heures du soir ils s'avancèrent heureusement. Les glaces revinrent alors, et leur firent invoquer le ciel, seule puissance qui pût les sauver. Il ne leur restait qu'un peu de biscuit. Dans la funeste nécessité de mourir de faim, de soif, ou de braver tous les obstacles, ils continuèrent d'avancer à force de rames et de voiles. Changement étrange! plus ils s'a-

gagèrent dans les glaces, plus ils trouvèrent de facilité à pénétrer.

Enfin, ils se retrouvèrent dans les eaux ouvertes; et le 4, à midi, ils eurent la vue d'une côte qu'ils prirent pour celle qu'ils cherchaient. Le soir, après avoir rangé la terre, ils découvrirent une barque vers laquelle ils crièrent : Candnoès! Candnoès! mais on leur répondit : Petzora! Petzora! ce qui leur fit connaître qu'ils n'étaient pas aussi proches de Candnoès qu'ils se l'étaient figuré, et que la terre qu'ils voyaient était celle de Petzora. Leur erreur venait de la variation de l'aiguille, qui les avait trompés de deux rumbs entiers. Après l'avoir reconnue, ils prirent le parti d'attendre le jour sur leur ancre.

Le 5, un matelot qui descendit sur le rivage, y trouva de l'herbe et quelques arbustes; il engagea les autres à y aborder avec leurs fusils. On tua plusieurs oiseaux, secours si nécessaire, qu'on avait déjà proposé d'abandonner les deux embarcations, et de prendre par les terres pour chercher des vivres. Le 6, et jusqu'au 9, un vent contraire ne permit point d'avancer; cependant la faim redevenait fort pressante. Quelques matelots

envoyés à terre découvrirent une balise entre Candnoès et la terre ferme de Russie; ils conclurent que c'était le canal par lequel passaient les Russes.

A leur retour, ayant rencontré un chien marin, mort depuis long-temps, et puant de pourriture, ils le traînèrent à bord pour soulager leurs estomacs affamés; mais tous les autres s'y opposèrent, en leur représentant qu'une si mauvaise nourriture était plus mortelle que la faim, et que, si proches d'une terre connue, il était impossible que les secours fussent éloignés. Le jour suivant, on avança beaucoup avec un bon vent du sud, et l'on trouva de l'eau sur la côte. Une pluie abondante, accompagnée d'éclairs et de tonnerre, causa un surcroît de fatigue, mais elle annonçait du moins un ciel doux.

Le 12, à six heures du matin, tout le monde prit courage à la vue d'une barque russe qui venait à pleines voiles. On en tira peu d'éclaircissemens sur la route; mais, avec quelques pièces de monnaie hollandaise, Heemskerk en obtint une espèce de pains cuits à l'eau, et cent deux poissons. Sur le midi, on se sépara : l'équipage hollandais fut fort

satisfait d'avoir trouvé cette petite quantité de vivres, car il y avait longtemps qu'ils étaient réduits chacun à quatre onces de pain par jour, avec de l'eau. Les poissons furent partagés entre eux également et sans distinction. Le 13, à trois heures après midi, on reconnut un cap qui fuyait au sud, et l'on ne douta plus que ce ne fut le cap de Candnoès, d'où l'on se flatta de pouvoir traverser l'embouchure de la mer Blanche. Les deux bâtimens s'étant joints bord à bord, prirent aussitôt le large ensemble, et firent voile d'abord avec assez de succès; mais, vers minuit, ils eurent le malheur d'être séparés par une tempête du nord.

En vain le grand canot, dont l'équipage était le mieux portant, employa une partie du jour suivant à découvrir la chaloupe; un brouillard épais, qui survint avant midi, lui en ôta l'espérance; et, le 15, il fut poussé par un bon vent à la vue d'une côte que De Veer crut à l'ouest de la mer Blanche, au delà de Candnoès.

En approchant de la terre, il aperçut six barques russes qui étaient tranquillement à l'ancre : leur ayant demandé à quelle distance

il était de Kilduin, les Russes l'entendirent assez pour lui faire comprendre à son tour qu'il n'était encore qu'à la côte orientale de Candnoès. Ils écartèrent les bras, avec divers signes qui signifiaient assez clairement qu'il avait la mer Blanche à passer, et que cette route était dangereuse avec un si petit bâtiment. Quelque peine qu'il eût à se le persuader, il ne put lui en rester aucun doute, lorsque leur ayant montré sa carte, ils insistèrent à lui donner la même réponse. Les Hollandais leur ayant fait entendre qu'ils désiraient des vivres, ils leur donnèrent un pain ; quoique très-sec, il fut mangé avec appétit.

De Veer reprit ensuite le large avec le double chagrin de se voir beaucoup moins avancé qu'il ne l'avait cru, et d'ignorer ce qu'était devenue la chaloupe. Le soir, se trouvant près d'un grand cap qu'il prit pour celui de Candnoès, il y jeta l'ancre. Le 17 au matin, il aperçut une barque russe de laquelle il s'approcha. En l'abordant, les Russes lui présentèrent un pain sans qu'il l'eût demandé. Ils s'efforcèrent de lui faire entendre qu'ils avaient vu la veille ses

compagnons, au nombre de sept, et qu'ils leur avaient vendu du pain, de la viande et du poisson. Quoiqu'ils levassent sept doigts, en montrant le canot, pour faire comprendre que le petit bâtiment qu'ils avaient vu en était peu différent, ils auraient eu peine à lui communiquer leur idée, s'il n'eût reconnu entre leurs mains une petite boussole qu'ils avaient reçue de l'équipage de la chaloupe, en échange apparemment de quelques présens de vivres. Il se fit montrer alors le parage où ils l'avaient laissé, et s'y dirigea aussitôt. Cependant, après d'inutiles recherches, il retourna le soir à la côte, où il trouva de l'eau douce, et quantité de cochléaria.

Le 18, ayant rangé la côte jusqu'à midi, il eut la vue d'un grand cap, sur lequel il découvrit plusieurs croix. Ces marques, et d'autres qu'il trouva sur sa carte, l'assurèrent enfin que c'était le cap de Candnoès, qui est à l'embouchure de la mer Blanche, et qu'il cherchait depuis si long-temps. En effet, il est fort reconnaissable à cinq croix anciennement plantées, autant qu'à la forme de sa masse qui fuit des deux côtés au sud-est et au

sud-ouest. Pendant qu'on se disposait à passer à l'ouest de la mer Blanche, vers la côte de la Laponie, on s'aperçut qu'une partie de l'eau des tonneaux avait coulé; mais, quoique la traversée soit d'environ quarante lieues, où l'on ne peut espérer d'eau douce, le vent se trouva si bon, que l'équipage se fiant au Ciel pour sa subsistance, remit à la voile entre dix et onze heures du soir. Le 20, entre quatre et cinq heures du matin, c'est-à-dire dans l'espace de trente heures, on eut la vue de la terre à l'ouest de la mer Blanche : le mugissement des flots avait averti De Veer qu'il n'en était pas loin. Lorsqu'il eut la côte en face, la difficulté d'avancer lui fit prendre sa route entre des rochers qui le conduisirent dans une bonne rade, où il trouva une grande barque à l'ancre, et quelques maisons sur le rivage. Treize Russes, qui les habitaient avec trois femmes et deux Lapons, lui firent un accueil fort civil, et lui donnèrent beaucoup de poissons, ainsi qu'une bouillie d'eau et de farine, qui servait de pain dans cette contrée sauvage.

Dès le même jour, quelques Hollandais qui s'avancèrent dans les terres pour cher-

cher du cochléaria, virent deux hommes sur une montagne, et s'imaginèrent que le pays était plus habité qu'il ne leur avait paru. Ils retournaient à bord sans pousser leur curiosité plus loin; mais ces deux hommes qui venaient à eux étaient de l'équipage de la chaloupe, qui cherchaient un canton habité pour s'y procurer des vivres. Ils descendirent de la montagne, et, s'étant approchés, ils reconnurent aisément le canot. La joie fut très-grande des deux côtés. La chaloupe avait beaucoup souffert; elle arriva le 22, et les deux équipages rendirent grâces au Ciel de les avoir réunis. Ils obtinrent des Russes différentes sortes de provisions qu'ils payèrent libéralement; mais, ne comprenant rien à leur langage, ils n'en reçurent que des lumières incertaines sur leur route.

Les deux bâtimens remirent en mer le 23, et le 24, à six heures du matin, ils arrivèrent aux Sept-Iles, où ils trouvèrent quantité de pêcheurs auxquels ils demandèrent la distance de Kola. Les pêcheurs russes leur montrèrent l'est; et c'était aussi l'opinion d'Heemskerk. Le soir, ils rencontrèrent d'autres pêcheurs, qui leur firent entendre

par leurs signes, auxquels ils mêlaient les mots de Kola et de Brabante, qu'il y avait des vaisseaux hollandais à Kola. Ces pêcheurs leur jetèrent une merluche qu'ils ne purent payer, le vent les poussant avec force. Surpris d'un procédé aussi obligeant, ils les remercièrent par signes.

Le lendemain, à midi, on eut la vue de l'île de Kilduin; et, deux heures après, on arriva heureusement à sa partie occidentale. Heemskerk desecndit aussitôt, et trouva cinq ou six petites cabanes habitées par des Lapons qui lui apprirent qu'il était arrivé au port de Kola trois navires hollandais, dont deux devaient bientôt partir. Les deux bâtimens remirent presque aussitôt à la voile. Dans leur route, un fort coup de vent les força de ranger la côte de près. Heemskerk proposa vainement à trois Lapons, qu'il vit dans une petite hutte, de conduire, par terre, un de ses gens à Kola; mais ils le conduisirent lui-même, avec un de ses matelots, au-delà d'une montagne où d'autres Lapons promirent de leur servir de guides pour une somme modique. Un d'entre eux s'arma d'un mousquet, et partit vers la fin de la nuit avec

le matelot hollandais, qui n'avait pour arme qu'un simple croc.

Le 26, les deux bâtimens furent tirés à terre, et déchargés. Heemskerk avait trop éprouvé la bonne foi des Lapons, pour en conserver quelque défiance; et, sous leur protection, il ne devait lui rester aucune crainte de manquer de vivres. La familiarité s'établit si promptement que, dès le premier jour, on ne fit pas difficulté de manger et de se chauffer en commun. Les Hollandais apprirent à boire du quas, liqueur russe composée d'eau et de pain fermenté, et la trouvèrent fort bonne, après avoir été réduits si long-temps à l'eau de neige. Ceux qui étaient encore atteints du scorbut découvrirent, dans les terres, une sorte de prunelles qui achevèrent de les guérir.

Le 29, ils virent paraître le Lapon qu'ils avaient envoyé à Kola, mais seul, ce qui leur causa de vives inquiétudes pour leur compagnon. En vain s'empressèrent-ils autour de ce guide; il était chargé d'une lettre; et, refusant de s'expliquer avec eux, il voulut la remettre lui-même à leur chef. Heemskerk, à qui elle était adressée, se hâta de l'ouvrir:

elle était en langue hollandaise. On lui marquait un extrême étonnement de son arrivée: on l'avait cru mort avec tout son équipage; l'on promettait de le venir prendre bientôt dans une barque chargée de toute sorte de rafraîchissemens. Ce billet était signé, Jean Cornelisz Ryp. Des nouvelles de cette nature ne pouvaient manquer de causer une extrême satisfaction; mais Heemskerk, De Veer, et tous leurs gens, eurent peine à comprendre quel était le Cornelisz qui leur écrivait. Ce nom était celui de l'officier qui les avait quittés l'année précédente pour prendre une autre route avec son vaisseau; mais jugeant qu'il avait dû souffrir encore plus qu'eux, ils ne pouvaient se persuader qu'il fût vivant. D'ailleurs, il ne leur rappelait aucune circonstance de leurs aventures communes. Enfin, Heemskerk chercha une lettre qu'il avait reçue autrefois de Jean Cornelisz Ryp : l'écriture se trouva de la même main; alors la joie éclata par des cris d'allégresse. Le guide reçut la récompense promise : on lui fit encore présent d'un habit, d'un haut-de-chausses, de bas, et d'autres vêtemens : en un instant, il parut habillé à la hollandaise

Cet homme marchait avec une vitesse qui fit l'admiration des Hollandais. Au retour, il avait fait, seul, en vingt-quatre heures, le chemin qu'Heemskerk n'avait pu parcourir qu'en deux jours et deux nuits, avec le matelot qui l'accompagnait.

Dès le lendemain au soir, on vit arriver une de ces barques que les Lapons nomment iol, sur laquelle on reconnut Cornélisz et le matelot qu'on lui avait envoyé. Ils apportaient de la bière de Rostock, du vin, de l'eau-de-vie, diverses sortes de viandes, du lard, du saumon, du sucre, et tout ce qui pouvait plaire à des Hollandais exténués. Après les félicitations mutuelles, on se rassembla dans un grand festin, où les Lapons des cabanes voisines furent invités : la joie n'y régna pas moins que l'abondance; ensuite les deux petits bâtimens furent remis à l'eau, et l'on partit pour Kola. Le 2 septembre, entre sept et huit heures du soir, on entra dans la ville, où tous les transports de joie se renouvelèrent entre l'équipage d'Heemskerk, et celui de Cornélisz.

Heemskerk obtint du gouverneur de Kola pour le czar, la permission de faire trans-

porter les deux petits bâtimens dans le magasin russe, et de les y consacrer à la postérité, comme le monument de la plus étrange navigation qui se soit conservée dans la mémoire des hommes. Ensuite, s'étant rendu, le 15 de septembre, avec ses gens à bord du vaisseau de Jean Cornelisz, que rien ne retenait plus à Kola, ils sortirent de la rivière le 18 pour faire route en Hollande. Leur navigation fut heureuse. Le 29 d'octobre, ils entrèrent dans la Meuse, et le 1er de novembre, ils se rendirent à Amsterdam dans les mêmes habits qu'ils avaient portés à la Nouvelle-Zemble, et avec les mêmes bonnets fourrés de peaux de renard.

Leur arrivée surprit beaucoup; on les avait crus morts : chacun voulait les voir, et on les recevait partout avec autant d'admiration pour leur courage, que pour la singularité de leurs aventures. L'ambassadeur du roi de Danemarck auprès des États-Généraux souhaita de les voir dans leurs habillemens de la Zemble, et d'apprendre d'eux quelques particularités de ce pays. Le grand bailli d'Amsterdam les lui présenta. Ceux qui étaient domiciliés en cette capitale restèrent

chez eux. Les autres furent logés dans une auberge, et défrayés jusqu'à ce qu'on eût expédié leurs comptes, et qu'on les eût payés : ils étaient en tout au nombre de douze. L'auteur du Journal a conservé à la postérité leurs noms, comme la digne récompense de leur courage ; les voici : Jacques Heemskerk, capitaine ; Pierre Peterson Vos, Gerard De Veer, Jean Vos, chirurgien ; Jacques Janson Sterremburg, Léonard Henrysz, Laurent Willhelsz, Jean Hillebrantson, Jacques Janson Hoochvoet, Pierre Cornelisz, Jean de Buysen et Jacques Évertson.

INCENDIE

Du vaisseau hollandais *de Niewe Hoorn*, près le détroit de la Sonde, dans la mer des Indes orientales, et aventures de Bontekoé, en 1619.

GUILLAUME Isbrantz Bontekoé fut nommé en 1618, par la compagnie hollandaise des Indes orientales, capitaine du vaisseau *De Niewe Hoorn*, envoyé aux Indes pour le commerce, monté par deux cent six hommes d'équipage, et du port de onze cents tonneaux.

Bontekoé partit du Texel le 28 de décembre; et dès le 5 janvier, après être sorti de la Manche, son vaisseau essuya trois furieux coups de vent qui couvrirent d'eau la moitié du pont. L'équipage en eut tant d'effroi, qu'on entendit crier de toutes parts : « Nous » coulons bas! » La tempête fut si violente,

les éclairs si fréquens et la pluie si prodigieuse, qu'il semblait que la mer s'était élevée au-dessus de l'atmosphère : les élémens paraissaient confondus. Bontekoé, toujours actif, surtout dans le danger, ordonna d'épuiser l'eau avec des sceaux de cuir : tout l'équipage y fut employé; mais les ponts se trouvaient si embarrassés par les coffres, que, dans le roulis continuel du vaisseau, qui les faisait heurter l'un contre l'autre, on ne trouvait pas de place pour le travail : il fallut mettre en pièces ceux qui apportaient le plus d'obstacles aux ouvriers.

On se vit enfin délivré du danger, mais le gros temps dura jusqu'au 19, et ce ne fut que le 20 qu'on profita d'un temps plus calme pour se remettre en état de continuer le voyage. Deux vaisseaux hollandais qu'on rencontra successivement, l'un, nommé *De Niewe Zeeland*, qui avait pour capitaine Pierre Thysz, d'Amsterdam; l'autre, qui se nommait *Enckhuisen*, sous le commandement de Jean Jansz, apportèrent de la consolation et du secours à Bontekoé. Cependant il en fut bientôt séparé, et les ayant rejoints aux îles du cap Vert, il apprit d'eux qu'au lieu d'obtenir des rafraîchissemens

dans l'île de May, comme ils s'en étaient flattés en y abordant, les Espagnols leur avaient tué trois hommes.

Ils firent voile de conserve pour passer la ligne; mais ils rencontrèrent des calmes qui les retinrent trois semaines entières, et les forcèrent de presser ensuite leur route pour aller passer les Abrolhos, avec un vent sud-est. Le calme les prit encore près de ces rochers, et leur fit craindre de se voir obligés de retourner en arrière, avec le risque d'avoir beaucoup de malades dans l'équipage. Ils les passèrent néanmoins, et cherchèrent les îles de Tristan d'Acunha, à la hauteur desquelles ils se trouvèrent sans les apercevoir. Les vents variables les engagèrent ensuite à se diriger vers le cap de Bonne-Espérance; mais ils devinrent si forts que l'on prit le parti de faire petite voile sans oser approcher de la côte. La crainte de voir briser son vaisseau détermina Bontekoé à assembler le conseil; après avoir considéré que les équipages étaient vigoureux et la provision d'eau abondante, les officiers des trois vaisseaux se décidèrent à doubler le cap sans y toucher. Cette résolution fut exécutée heureusement, et l'on ran-

gea la terre de Natal avec un fort beau temps. On était à la fin du mois de mai; cinq mois s'étaient déjà passés depuis le départ de Bontekoé.

L'*Enckhuisen*, qui était destiné pour la côte de Coromandel, se sépara ici des deux autres pour prendre sa route entre la côte d'Afrique et l'île de Madagascar. Bientôt, à l'occasion de quelques différends, Bontekoé quitta aussi le *Niewe-Zeeland*; on se perdit de vue à 23° de latitude sud.

Les maladies commençaient à se répandre sur le vaisseau de Bontekoé. Elles augmentèrent si rapidement qu'il y avait quarante hommes hors de service. La plupart des autres étant presqu'en aussi mauvais état, on fit route vers Madagascar pour gagner la baie de Saint-Louis; mais on ne put trouver de bon mouillage. Bontekoé fit mettre la chaloupe en mer, et y entra lui-même pendant que le vaisseau courait de petites bordées. La mer brisait si fort contre le rivage, qu'il était impossible d'en approcher. Cependant on vit paraître des insulaires, et un matelot de la chaloupe se mit à la nage pour leur parler. Ils faisaient des signes de la main, et sem-

blaient marquer un lieu propre au débarquement. Mais comme on n'était pas sûr de les entendre, et qu'ils n'offraient aucun rafraîchissement, il fallut retourner à bord après une fatigue inutile. Les malades, qui virent revenir Bontekoé les mains vides, en furent consternés. On fit voile vers le sud jusqu'à la latitude de 29°, où changeant de bord, on résolut d'aller relâcher à l'île Maurice ou à l'île Mascarenhas. En effet, ayant gouverné pour passer entre ces deux îles qui ne sont pas éloignées l'une de l'autre, Bontekoé attérit à la dernière; on trouva quarante brasses de profondeur proche de la terre. Quoique ce lieu ne parût pas bien sûr, parcequ'on était trop près du rivage, on ne laissa pas d'y mouiller. Tous les malades soupiraient après la terre, mais les brisans ne permettaient pas que l'on essayât de les y débarquer. La chaloupe fut renvoyée pour visiter l'île. On y trouva une grande quantité de tortues. Leur vue augmenta l'ardeur des malades qui se promettaient d'être à demi-guéris aussitôt qu'ils seraient descendus.

Le subrécargue du vaisseau, qui se nommait Hein-Rol, s'opposait à leur descente, sous prétexte que le vaisseau pouvait dériver,

et qu'on courait risque de perdre tous ceux qui seraient à terre. Les malades insistaient néanmoins les mains jointes, et avec de si vives instances que Bontekoé en fut touché. Après avoir prié vainement Rol d'y consentir, il se chargea de l'événement, et, passant sur le pont, il cria qu'il allait mettre tout le monde à terre. Cette promesse fut reçue avec des transports de joie. Les matelots qui étaient en santé aidèrent aux malades à descendre dans la chaloupe; Bontekoé leur donna une voile pour se dresser une tente, et des provisions, des ustensiles, et un cuisinier; il descendit lui-même pour leur servir de guide. Ce fut un spectacle fort touchant de les voir arriver sur l'herbe, et s'y rouler comme dans un lieu de délices; ils assuraient que cette seule situation leur donnait déjà du soulagement.

A peine avait-on touché le rivage, qu'on aperçut un nombre prodigieux de ramiers qui se laissaient prendre avec la main ou tuer à coups de bâton, sans faire aucun mouvement pour s'envoler. On en prit dès le premier jour plus de deux cents. Les tortues n'étaient pas moins faciles à prendre. Bontekoé,

fort satisfait de voir ses malades dans cette abondance, les laissa au nombre de quarante pour retourner à bord.

Le mouillage parut si mauvais au capitaine, que la nuit suivante il prit la chaloupe, dans le dessein de chercher une meilleure rade. A cinq milles de l'endroit où le vaisseau était à l'ancre, il trouva une bonne baie dont le fond était de sable. A peu de distance dans les terres, on rencontra un lac dont l'eau n'était pas tout-à-fait douce. Bontekoé vit beaucoup d'oies, de pigeons, de perroquets gris et d'autres oiseaux. Il trouva jusqu'à vingt-cinq tortues à l'ombre sous un seul arbre, elles étaient si grasses, qu'à peine pouvaient-elles marcher. Si l'on prenait un perroquet ou quelqu'autre oiseau, et qu'on le tourmentât jusqu'à le faire crier, cent de son espèce venaient voler autour de lui comme pour le défendre, et se laissaient prendre aisément.

Après avoir visité toute la baie, Bontekoé fit porter la nouvelle de la découverte aux malades, qui se rembarquèrent volontiers, dans l'espérance de trouver une retraite encore plus commode. On y alla jeter l'ancre par trente-cinq brasses d'eau. Il fut permis

aux gens de l'équipage de débarquer tour à tour, puis on commanda huit personnes avec une seine pour pêcher dans le lac; ils prirent de fort beaux poissons, des carpes, des meuniers, et une sorte de saumon gras et de très-bon goût. On trouvait aussi dans cette baie des drontes, que les Hollandais nommèrent dodaers, espèce d'oiseau qui a les ailes petites, et que sa graisse rend fort pesant. Enfin l'on découvrit de l'eau douce dans une petite rivière bordée d'arbres, et qui descendait des montagnes.

En se promenant sur le rivage, on aperçut une planche sur laquelle on lut, en caractères entaillés, qu'Adrien Martenz Blok, commandant d'une flotte de treize vaisseaux, avait perdu dans ce lieu quelques matelots et des chaloupes qui s'étaient brisés en approchant de la terre. Cependant Bontekoé ne remarqua point que les brisans y fussent dangereux. L'île n'étant point peuplée, les matelots eurent le temps d'en parcourir toutes les parties, et d'y prendre librement le plaisir de la pêche et de la chasse. Ils faisaient des broches de bois, dont ils se servaient pour rôtir les oiseaux; et les arrosant d'huile de tortue, ils les rendaient

aussi délicats que s'ils eussent été lardés. Ils découvrirent encore, pour surcroît d'abondance, une autre rivière de fort belle eau, et remarquèrent avec joie qu'elle était remplie de grosses anguilles. Aussitôt, quittant leurs chemises et les étendant par les deux bouts, ils en prirent un grand nombre qui se trouvèrent de fort bon goût. Ils y virent des boucs, mais si sauvages et si prompts à la course, qu'on n'en put prendre qu'un vieux dont les cornes étaient à demi-rongées par les vers, et dont personne ne voulut manger.

Cette abondance de rafraîchissemens fut si salutaire aux malades, qu'étant parfaitement rétablis, on les fit retourner au vaisseau, à l'exception de sept que leur faiblesse obligea de demeurer dans l'île jusqu'à ce qu'on remît à la voile. On n'avait pas manqué de faire une grosse provision d'oiseaux et de poissons qu'on avait fait sécher. L'auteur observe que, dans l'espace de vingt jours, tous les oiseaux, effarouchés d'une chasse continuelle, s'envolaient lorsqu'on s'approchait d'eux.

On leva l'ancre dans le dessein de relâcher à l'île Maurice ; mais le vaisseau étant descendu trop bas, on ne la vit que de loin.

Comme il se trouvait dans l'équipage quelques personnes qui n'avaient pu se rétablir, ou qui s'étaient trompées en se croyant guéries, on regrettait d'avoir quitté trop tôt l'île de Mascarenhas; d'ailleurs on prévoyait qu'il faudrait parcourir long-temps les latitudes du sud, avant que de trouver les vents alizés pour se rendre à Bantam ou à Batavia, et qu'on pourrait être emporté par la force des courans, ce qui n'aurait pas manqué de faire renaître les maladies. Cette crainte fit prendre la résolution de porter droit sur l'île de Sainte-Marie, qui est voisine de Madagascar, vis-à-vis la baie d'Antongil. On arriva au côté oriental de l'île, par huit brasses d'eau où l'on voit clairement le fond, et l'on mouilla dans l'enfoncement de la côte sur un fond de treize brasses. Les insulaires, quoique moins accoutumés à la vue des Européens que ceux de Madagascar, apportèrent à bord des poules, des limons avec un peu de riz, et firent comprendre par leurs signes qu'ils avaient des vaches, des brebis et d'autres provisions. On leur présenta du vin dans une tasse d'argent; ils le burent avec une extrême avidité, en mettant le visage entier dans la tasse, comme les

bêtes boivent dans un sceau; mais lorsqu'ils eurent avalé ce qu'on leur avait offert, ils se mirent à crier comme des furieux. Ils étaient nus, à l'exception du milieu du corps où ils portaient un petit morceau d'étoffe. Leur couleur était d'un jaune noirâtre.

On descendait chaque jour à terre pour faire des échanges avec eux. Des sonnettes, des cuillers, des couteaux à manches jaunes, et des grains de verre ou de corail, leur paraissaient un riche équivalent pour des veaux, des brebis, des porcs, du riz, du lait et des melons d'eau. Ils portaient le lait dans de grandes feuilles adroitement entrelacées les unes dans les autres. Mais comme ils avaient peu de limons et d'oranges, Bontekoe résolut d'aller à Madagascar avec la chaloupe armée, et d'y porter des marchandises qu'il espérait troquer pour cette espèce de fruit. Il entra dans une rivière qu'il remonta l'espace d'une lieue, sans pouvoir pénétrer plus loin, les arbres des deux rives se joignant par leurs branches qui pendaient jusque dans l'eau. D'ailleurs, n'ayant découvert aucune apparence de fruits ni d'habitations, il fut obligé de retourner à bord. Un autre jour il réussit plus

heureusement dans l'île même où son vaisseau était à l'ancre. Il trouva plus loin, sur la même côte, des oranges, des limons, du lait, du riz et des bananes.

Pendant neuf jours que ses gens passèrent dans cette rade, ils reprirent toute la vigueur qu'ils avaient en quittant la Hollande. Souvent, lorsqu'ils allaient à terre, ils se faisaient accompagner d'un musicien qui jouait de la vielle. Les insulaires écoutaient cet instrument avec la plus grande surprise; les uns s'asseyaient autour du musicien et faisaient claquer leurs doigts; d'autres dansaient et sautaient comme dans un transport de joie. Bontekoé ne remarqua point qu'ils eussent d'autre religion qu'une grossière idolâtrie. On voyait en quelques endroits, au dehors de leurs maisons, des têtes de bœufs élevées sur des pieux, devant lesquelles ils se mettaient à genoux, et qu'ils paraissaient adorer.

Le vaisseau avait été nettoyé jusqu'à la quille, et réparé si soigneusement, que, s'il restait quelque défiance aux Hollandais, ce ne pouvait être de ce côté. Ils remirent à la voile, et firent route vers le détroit de la Sonde.

Le 19 novembre 1619, ils étaient par 5° 30′ de latitude sud, qui est celle du détroit, lorsque Bontekoé, qui était sur le pont, entendit crier : Au feu ! au feu ! Il se hâta de descendre au fond de cale, où il ne vit aucune apparence de feu. Il demanda où l'on croyait qu'il eût pris. « Capitaine, c'est dans ce tonneau. » Il y porta la main sans y rien sentir de brûlant.

Sa terreur ne l'empêcha pas de se faire expliquer la cause d'une si vive alarme. On lui raconta que le munitionnaire étant descendu l'après-midi, suivant l'usage, pour tirer l'eau-de-vie qui devait être distribuée le lendemain à l'équipage, avait attaché son chandelier de fer à un baril qui était d'un rang plus haut que celui qu'il devait percer ; une étincelle, ou plutôt une petite partie de la mèche ardente était tombée justement dans le trou du bondon, le feu avait pris à l'eau-de-vie du tonneau, et les deux fonds ayant aussitôt sauté, l'eau-de-vie, enflammée, avait coulé jusqu'au charbon de forge. Cependant on avait jeté quelques cruches d'eau sur le feu, ce qui le faisait paraître éteint. Bontekoé, un peu rassuré par ce récit, fit verser de l'eau à

pleins seaux sur le charbon; et, n'apercevant aucune trace de feu, il remonta tranquillement sur le pont. Mais les suites de cet événement devinrent bientôt si terribles, que, pour satisfaire pleinement la curiosité du lecteur par une description intéressante, nous laisserons parler l'auteur lui-même : la peinture naïve qu'il en fait mérite d'être conservée jusque dans ses moindres circonstances.

« Une demi-heure après, dit Bontekoé, quelques-uns de nos gens commencèrent à crier : Au feu ! J'en fus fort épouvanté, et, descendant aussitôt, je vis la flamme qui s'élevait du fond de cale. L'embrâsement était dans le charbon où l'eau-de-vie avait pénétré; et le danger paraissait d'autant plus pressant, qu'il y avait trois ou quatre rangs de tonneaux les uns sur les autres. Nous recommençâmes à jeter de l'eau à pleins seaux, et nous en jetâmes une prodigieuse quantité.

» Mais il survint un nouvel incident qui augmenta le trouble : l'eau tombée sur le charbon causa une fumée si épaisse et si puante, qu'on étouffait à fond de cale, et qu'il était presque impossible d'y demeurer. J'y étais néanmoins pour y donner les or-

dres, et je faisais sortir les matelots tour à tour pour leur laisser le temps de se rafraîchir. Je soupçonnais déjà que plusieurs avaient été étouffés sans avoir pu arriver jusqu'aux écoutilles; moi-même j'étais si étourdi et si suffoqué, que, ne sachant plus ce que je faisais, j'allai par intervalles reposer ma tête sur un tonneau, tournant le visage vers l'écoutille pour respirer un moment.

» Enfin, me trouvant forcé de sortir, je dis à Rol qu'il me paraissait nécessaire de jeter la poudre à la mer; il ne put s'y résoudre. « Si » nous jetons la poudre, me dit-il, il y a de » l'apparence que nous ne devons plus crain- » dre de périr par le feu; mais que devien- » drons-nous lorsque nous trouverons des » ennemis à combattre, et quel moyen de » nous excuser? »

» Cependant le feu ne diminuait pas, la puanteur et l'épaisseur de la fumée ne permettaient plus à personne de demeurer à fond de cale. On prit la hache, et dans l'entrepont on fit de grands trous, par lesquels on jeta une grande quantité d'eau, sans cesser d'en jeter en même temps par les écoutilles. Il y avait trois semaines qu'on avait mis le grand canot

à la mer; on y mit aussi la chaloupe qui était sur le pont, parce qu'elle causait de l'embarras à ceux qui puisaient l'eau. La frayeur était telle qu'on ne peut la représenter. On ne voyait que le feu et l'eau dont on était également menacé, et de l'un desquels il fallait absolument être dévoré sans aucune espérance de secours; car on n'avait la vue d'aucune terre ni la compagnie d'aucun autre vaisseau. Les gens de l'équipage, se glissant de tous côtés hors du bord, descendaient sur les porte-haubans; de là ils se laissaient tomber dans l'eau, et nageant vers la chaloupe ou vers le canot, ils y montaient et se cachaient sous les bancs ou sous les voiles, en attendant qu'ils se trouvassent en assez grand nombre pour s'éloigner ensemble.

» Rol étant allé par hasard dans la galerie, fut étonné de voir tant de gens dans le canot et dans la chaloupe; ils lui crièrent qu'ils allaient prendre le large, et l'exhortèrent à descendre avec eux. Leurs instances et la vue du péril lui firent prendre ce parti. En arrivant au grand canot, il leur dit : « Mes » amis, il faut attendre le capitaine. » Mais ses ordres et ses représentations n'étaient plus

écoutés. Aussitôt qu'il fut embarqué, ils coupèrent le grelin, et s'éloignèrent du vaisseau.

» Comme j'étais toujours occupé à donner mes ordres et à presser le travail, quelques-uns de ceux qui restaient vinrent me dire avec beaucoup d'épouvante : « Ah! capitaine, » qu'allons-nous devenir? la chaloupe et le » canot sont à la mer. — Si l'on nous quitte, » leur dis-je, c'est avec le dessein de ne plus » revenir. » Et, courant aussitôt sur le pont, je vis effectivement la manœuvre des fugitifs. Les voiles du vaisseau étaient carguées : je criai au matelot : « Hisse vîte, et déferle ; » efforçons-nous de les joindre ; et, s'ils re- » fusent de nous recevoir dans leur chaloupe, » nous ferons passer le navire par-dessus » eux, pour leur apprendre leur devoir. »

» En effet, nous approchâmes d'eux jusqu'à la distance de trois longueurs du vaisseau ; mais ils gagnèrent au vent, et s'éloignèrent. Je dis alors à ceux qui étaient avec moi : « Amis, vous voyez qu'il ne nous reste plus » d'espérance que dans la miséricorde de » Dieu et dans nos propres efforts ; il faut » les redoubler et tâcher d'éteindre le feu. » Courez à la soute aux poudres, et jetez-les

» à la mer avant que le feu puisse y gagner. »
De mon côté, je pris les charpentiers, et je leur ordonnai de faire promptement des trous avec de grandes gouges et des tarières, pour faire entrer l'eau dans le navire jusqu'à la hauteur d'une brasse et demie; mais ces outils ne purent pénétrer les bordages, parce qu'ils étaient garnis de fer.

» Cet obstacle répandit une consternation qui ne peut jamais être exprimée, l'air retentissait de gémissemens et de cris. On se mit à jeter de l'eau, et l'embrasement parut diminuer; mais, peu de temps après, le feu prit aux huiles. Ce fut alors que nous jugeâmes notre perte inévitable. Plus on jetait d'eau, plus l'incendie paraissait augmenter. L'huile et la flamme qui en sortaient se répandaient de toutes parts. Dans cet affreux état, on poussait des cris et des hurlemens si terribles, que mes cheveux se hérissaient, et je me sentais tout couvert d'une sueur froide.

» Cependant le travail continuait avec la même ardeur; on jetait de l'eau dans le navire et les poudres à la mer. On avait déjà jeté soixante demi-barils de poudre, mais il en restait encore trois cents. Le feu y prit, et fit

sauter le vaisseau, qui, dans un instant, fut brisé en mille et mille pièces. Nous y étions encore au nombre de cent dix-neuf. Je me trouvais alors sur le pont, près de la grande écoutille, et j'avais devant les yeux soixante-trois hommes qui puisaient de l'eau. Ils furent emportés avec la vitesse d'un éclair, et disparurent tellement, qu'on n'aurait pu dire ce qu'ils étaient devenus. Tous les autres eurent le même sort. Pour moi, qui m'attendais à périr comme tous mes compagnons, j'étendis les mains vers le ciel, et je m'écriai : « O Seigneur! » faites-moi miséricorde! » Quoiqu'en me sentant sauter, je crusse que c'était fait de moi, je conservai néanmoins toute la liberté de mon jugement, et je sentis dans mon cœur une étincelle d'espérance. Du milieu des airs je tombai dans l'eau, entre les débris du navire qui était en pièces. Dans cette situation, mon courage se ranima si vivement, que je crus devenir un autre homme. En regardant autour de moi, je vis le grand mât à l'un de mes côtés, et le mât de misaine à l'autre. Je me mis sur le grand mât, d'où je considérai tous les tristes objets dont j'étais environné. Alors je dis, en poussant un grand soupir :

« O Dieu! ce beau navire est donc péri
» comme Sodome et Gomorrhe! »

» Je fus quelque temps sans apercevoir aucun homme. Cependant, tandis que je m'abîmais dans mes réflexions, je vis paraître sur l'eau un jeune homme qui sortait du fond, et qui nageait des pieds et des mains. Il saisit une partie de l'éperon qui flottait sur l'eau, et dit en s'y mettant: « Me voici encore au monde!» J'entendis sa voix, et je m'écriai: « O Dieu! y » a-t-il ici quelqu'autre que moi qui soit en » vie?» Ce jeune homme se nommait Harman Van-Kniphuisen, natif de Eyder. Je vis flotter près de lui un petit mât. Comme le grand, sur lequel j'étais, ne cessait de rouler et de tourner, ce qui me causait beaucoup de peine, je dis à Harman: « Pousse-moi cette esparre, » je me mettrai dessus, et je la ferai flotter » vers toi, pour nous y mettre ensemble.» Il fit ce que je lui ordonnais, sans quoi, brisé comme j'étais de mon saut et de ma chute, le dos fracassé, et blessé à deux endroits de la tête, il m'aurait été impossible de le joindre. Ces maux, dont je ne m'étais pas encore aperçu, commencèrent à se faire sentir avec tant de force, qu'il me sembla tout d'un



» Ô Dieu ! Y à-t-il ici quelqu'au-
» tre que moi qui soit en vie. «

coup que je cessais de voir et d'entendre. Nous étions tous deux l'un près de l'autre, chacun tenant au bras une pièce du revers de l'éperon. Nous jetions la vue de tous côtés, dans l'espérance de découvrir la chaloupe ou le canot. A la fin, nous les aperçûmes, mais fort loin de nous. Le soleil était au bas de l'horizon. Je dis au compagnon de mon infortune. « Ami, toute espérance est perdue » pour nous. Il est tard; le canot et la chaloupe » étant si loin, il n'est pas possible que nous » nous soutenions toute la nuit dans cette » situation. Élevons nos cœurs à Dieu, et » demandons-lui notre salut avec une rési- » gnation entière à sa volonté. »

» Nous nous mîmes en prières, et nous fûmes exaucés; car, à peine achevions-nous d'adresser nos vœux au Ciel, que, levant les yeux, nous vîmes la chaloupe et le canot près de nous. Quelle joie pour des malheureux qui se croyaient près de périr! Je criai aussitôt : » Sauve! sauve le capitaine! » Quelques matelots qui m'entendirent se mirent aussi à crier : Le capitaine vit encore! » Ils s'approchèrent des débris; mais ils n'osaient avancer davantage, dans la crainte d'être heurtés par

les grosses pièces. Harman, qui n'avait été que peu blessé en sautant, se sentit assez de vigueur pour se mettre à la nage, et se rendit dans la chaloupe. Pour moi, je criai : « Si » vous voulez me sauver la vie, il faut que » vous veniez jusqu'à moi, car j'ai été si mal- » traité, que je n'ai pas la force de nager. » Le trompette s'étant jeté à la mer avec une ligne de sonde qui se trouva dans la chaloupe, en apporta un bout jusques entre mes mains. Je la fixai autour de ma ceinture, et ce secours me fit arriver heureusement à bord : J'y trouvai Rol, Guillaume Van-Galen, et le second pilote, nommé Meinder-Kryns, qui était de Hoorn. Ils me regardèrent long-temps avec étonnement.

» J'avais fait faire, à l'arrière de la chaloupe, une petite cabane qui pouvait contenir deux hommes. J'y entrai pour y prendre un peu de repos, car je me sentais si mal, que je ne croyais pas avoir beaucoup de temps à vivre; j'avais le dos brisé, et je souffrais mortellement des deux trous que j'avais à la tête. Cependant je dis à Rol : Je crois que nous » ferions bien de demeurer cette nuit pro- » che des débris. Demain, lorsqu'il sera jour,

» nous pourrons sauver quelques vivres, et
» peut-être trouverons-nous une boussole
» pour nous aider à découvrir les terres. » On s'était sauvé avec tant de précipitation, qu'on était presque sans vivres. A l'égard des boussoles, le premier pilote, qui soupçonnait la plupart des gens de l'équipage de vouloir abandonner le navire, les avait ôtées de l'habitacle, ce qui n'avait pu arrêter l'exécution de leur projet, ni l'empêcher lui-même de périr.

» Rol, négligeant mon conseil, fit prendre les avirons comme s'il eût été jour. Mais après avoir vogué toute la nuit dans l'espérance de découvrir les terres au lever du soleil, il se vit bien loin de son attente, en reconnaissant qu'il était également éloigné des terres et des débris. On vint me demander dans ma retraite si j'étais mort ou vif. «Capitaine, me dit-on, qu'allons-
» nous devenir? Il ne se présente point de ter-
» re, et nous sommes sans vivres, sans carte et
» sans boussole... Amis, leur répondis-je, il fal-
» lait m'en croire hier au soir, lorsque je vous
» conseillais fortement de ne pas vous éloi-
» gner des débris. Je me souviens que pendant
» que je flottais sur le mât, j'étais environné
» de lard, de fromage et d'autres provisions...

» Cher capitaine, me dirent-ils affectueuse-
» ment, sortez de là, et venez nous conduire...
» Je ne puis, leur répliquai-je, et je suis si
» froissé, qu'il m'est impossible de remuer.»

» Cependant, avec leur secours, j'allai m'asseoir sur le pont, où je vis l'équipage qui continuait de ramer. Je demandai quels étaient les vivres; on me montra sept ou huit livres de biscuit. « Cessez de ramer, leur dis-je, vous
» vous fatiguerez vainement, et vous n'aurez
» point à manger pour réparer vos forces.» Ils me demandèrent ce qu'il fallait donc qu'ils fissent. Je les exhortai à se dépouiller de leurs chemises pour en faire des voiles. La difficulté était de trouver du fil; je leur fis prendre les paquets de corde qui étaient de rechange dans la chaloupe: ils en firent une espèce de fil-de-caret, et du reste, on en fit des écoutes et des couets. Cet exemple fut suivi dans le canot. On parvint ainsi à coudre toutes les chemises ensemble, et l'on en composa de petites voiles.

» Nous pensâmes ensuite à faire la revue de nos gens. On se trouvait au nombre de quarante-six dans la chaloupe, et de vingt-six dans le canot. Il y avait dans la chaloupe une capote bleue de matelot, et un coussin qui

me furent cédés en faveur de ma situation. Le chirurgien était avec nous, mais sans aucun médicament. Il eut recours à du biscuit mâché, qu'il mettait sur mes plaies, et par la protection du Ciel, ce remède me guérit. J'avais voulu donner aussi ma chemise pour contribuer à faire les voiles, mais tout le monde s'y était opposé, et je dois me louer des attentions qu'on eut pour moi.

» Le premier jour nous nous abandonnâmes au mouvement des flots, tandis qu'on travaillait aux voiles. Elles furent prêtes le soir; on les envergua et on les mit au vent. On était au 20 de novembre. Nous prîmes pour guide le cours des étoiles, dont nous connaissions fort bien le lever et le coucher. Pendant la nuit on était transi de froid, et la chaleur du jour était insupportable, parce que nous avions le soleil perpendiculairement sur nos têtes. Le 21 et les deux jours suivans, nous nous occupâmes à construire un quart de cercle, pour prendre hauteur. Tennis Sybrandsz, menuisier du vaisseau, avait un compas et quelque connaissance de la manière dont il fallait marquer la flèche. En nous aidant mutuellement, nous parvînmes à faire un quart

de cercle dont on pouvait se servir. Je gravai une carte de marine sur la planche, et j'y traçai l'île de Sumatra, celle de Java et le détroit de la Sonde, qui est entre ces deux îles. Le jour de notre infortune, ayant pris hauteur sur le midi, j'avais trouvé que nous étions par les 5° 30′ de latitude sud, et suivant le point marqué sur la carte, à vingt lieues de terre; j'y traçai encore un compas, et tous les jours je fis l'estime. Nous gouvernions vers l'entrée du détroit, dans la vue de choisir plus facilement notre route lorsque nous viendrions à découvrir les terres.

» De 7 ou 8 livres de biscuit qui faisaient notre unique provision, je réglai les rations pour chaque jour, et tant qu'il dura, je distribuai à chacun la sienne. Mais on en vit bientôt la fin, quoique la mesure pour chacun ne fût qu'un petit morceau de la grosseur du doigt. On n'avait rien à boire; lorsqu'il tombait de la pluie, on amenait les voiles qu'on étendait pour rassembler l'eau, et la faire couler dans deux petits tonneaux, les seuls qu'on eût emportés; on la tenait en réserve pour les jours qui se passaient sans pluie.

» Cette extrémité n'empêchait point qu'on

ne me pressât de prendre abondamment ce qui m'était nécessaire, parce que tout le monde, me disait-on, avait besoin de mon secours, et que sur un si grand nombre de gens, la diminution serait peu sensible. J'étais bien aise de leur voir pour moi ces sentimens, mais je ne voulais rien prendre de plus que les autres. Le canot s'efforçait de nous suivre; cependant, comme nous faisions meilleure route, et qu'il n'avait personne qui entendît la navigation, lorsqu'il s'approchait de nous, ou que quelqu'un trouvait le moyen de passer à notre bord, tous les autres nous priaient instamment de les recevoir, parce qu'ils appréhendaient de s'écarter ou d'être séparés de la chaloupe par quelque accident de mer. Nos gens s'y opposaient fortement, et me représentaient que ce serait nous exposer à périr tous.

» Nous arrivâmes bientôt au comble de notre misère : le biscuit nous manqua tout-à-fait, et nous ne découvrions point les terres. J'employai tous mes efforts pour persuader aux plus impatiens que nous n'en pouvions être loin; mais je ne pus les soutenir long-temps dans cette espérance : ils commencèrent à murmurer contre moi-même, qui me trom-

pais, disaient-ils, dans l'estime de la route, et qui portais le cap à la mer au lieu de courir sur les terres. La faim devenait fort pressante, lorsque le ciel permit qu'une troupe de mouettes vînt voltiger sur la chaloupe, avec tant de lenteur, qu'elles paraissaient chercher à se faire prendre. Elles se baissaient facilement à la portée de nos mains, et chacun en prit aisément quelques-unes : on les pluma aussitôt pour les manger crues. Cette chair nous parut délicieuse, et j'avoue que je n'ai jamais trouvé tant de douceur au miel même. Cependant un si faible repas ne pouvait nous conserver long-temps la vie.

» Nous passâmes encore le reste du jour sans avoir la vue d'aucune terre. Nos gens étaient si consternés, que la canot s'étant approché de nous, et ceux qui s'y trouvaient nous conjurant encore de les prendre, on conclut que, puisque la mort était inévitable, il fallait mourir tous ensemble. On les reçut donc et l'on tira du canot tous les avirons et les voiles.

Il y eut alors dans la chaloupe trente avirons, que nous rangeâmes sur les bancs en forme de pont. On avait aussi une grande voile, une misaine, un artimont et une civa-

dière. La chaloupe avait tant de creux, qu'un homme pouvait se tenir assis sous le couvert des rames. Je partageai ma troupe en deux parties, dont l'une se tenait sous le couvert, tandis que l'autre était dessus, et l'on se relevait tour à tour. Nous étions soixante-douze, qui jetions les uns sur les autres des regards tristes et désolés, tels qu'on peut se le figurer entre des gens qui mouraient de faim et de soif, et qui ne voyaient plus venir de mouettes ni de pluie.

» Lorsque le désespoir commençait à succéder à la tristesse, on vit sortir de la mer un assez grand nombre de poissons volans, de la grosseur des plus gros merlans, qui volèrent même dans la chaloupe. Chacun s'étant jeté dessus, ils furent distribués et mangés crus. Ce secours était léger : cependant il n'y avait personne de malade; ce qui paraissait d'autant plus étonnant que, malgré mes conseils, quelques-uns avaient commencé à boire de l'eau de la mer. « Amis, leur disais-je, gardez-vous » de boire de l'eau salée; elle n'apaisera point » votre soif, et elle vous causera un flux de » ventre auquel vous ne résisterez pas. » Les uns mordaient des boulets de pierriers et des

balles de mousquet, d'autres buvaient leur propre urine. Je bus aussi la mienne; mais n'en rendant que de corrompue, il fallut renoncer à cette misérable ressource.

» Ainsi, le mal croissant d'heure en heure, je vis arriver le temps du désespoir. On commençait à se regarder les uns et les autres d'un air farouche, comme prêts à s'entre-dévorer et à se repaître chacun de la chair de son voisin. Quelques-uns parlèrent même d'en venir à cette funeste extrémité, et de commencer par les jeunes gens. Une proposition aussi atroce me remplit d'horreur; mon courage en fut abattu. Je m'adressai au Ciel, pour le conjurer de ne pas permettre qu'on exerçât cette barbarie, et que nous fussions tentés au-dessus de nos forces, dont il connaissait les bornes. Enfin j'entreprendrais vainement d'exprimer dans quel état je me trouvai, lorsque je vis quelques matelots disposés à commencer l'exécution, et résolus de se saisir des jeunes gens. J'intercédai pour eux dans les termes les plus touchans. « Amis,
» qu'allez-vous faire? quoi! vous ne sentez
» pas l'horreur d'une action si barbare? Ayez
» recours au ciel; il regardera votre misère

» avec compassion. Je vous assure que nous
» ne pouvons pas être loin des terres.

» Enfin je leur fis voir quelle avait été la route et la latitude de chaque jour. Ils me répondirent que je leur tenais depuis long-temps le même langage, qu'ils ne voyaient pas l'effet des espérances dont je les avais flattés, qu'ils n'étaient que trop certains que je les trompais, ou que je me trompais moi-même. Cependant ils m'accordèrent trois jours, au bout desquels ils protestèrent que rien ne serait capable de les arrêter. Cette affreuse résolution me pénétra jusqu'au fond du cœur; je redoublai mes prières pour obtenir que nos mains ne fussent pas souillées par le plus abominable de tous les crimes.

» Cependant le temps s'écoulait, et l'extrémité me paraissait si pressante, que j'avais peine à me défendre moi-même du désespoir que je reprochais aux autres. J'entendais dire autour de moi : « Hélas! si nous étions à terre,
» nous mangerions de l'herbe comme les bê-
» tes. » Je ne laissais pas de renouveler continuellement mes exhortations. Mais la force commença, le lendemain, à nous manquer autant que le courage; la plupart n'étaient

presque plus capables de se lever du lieu où ils étaient assis, ni de se tenir debout : Rol était si abattu, qu'il ne pouvait se remuer. Malgré l'affaiblissement que m'avait dû causer mes blessures, j'étais encore un des plus robustes, et je me trouvais assez de vigueur pour aller d'un bout de la chapelle à l'autre.

» Nous étions au second jour de décembre, qui était le treizième jour depuis notre naufrage. L'air se chargea ; il tomba de la pluie qui nous apporta un peu de soulagement ; elle fut accompagnée d'un calme qui permit de détacher les vergues, et de les étendre sur le bâtiment ; on se traîna par-dessous, et chacun but de l'eau de la pluie à son aise, et les deux petits tonneaux restèrent remplis. J'étais alors au timon ; et, suivant l'estime, je jugeais que nous ne devions pas être loin de la terre. J'espérais que l'air pourrait s'éclaircir, tandis que je demeurerais dans ce poste, et je m'obstinai à ne le pas quitter. Cependant l'épaisseur de la brume, et la pluie qui ne diminuait pas, me firent éprouver un froid si vif, que, n'ayant plus le pouvoir d'y résister, j'appelai un des quartiers-maîtres pour lui faire prendre ma place. Il vint, et j'allai me mêler en-

tre les autres, où je repris un peu de chaleur.

» A peine le quartier-maître eut-il passé une heure à la barre du gouvernail, que, le temps ayant changé, il découvrit une côte. Le premier mouvement de joie lui fit crier : « Terre! » Terre! » Tout le monde trouva des forces pour se lever, et chacun voulut être assuré par ses yeux d'un si favorable événement. C'était effectivement la terre. On fit servir aussitôt toutes les voiles, et l'on courut droit sur la côte. Mais, en approchant du rivage, on trouva les brisans si forts, qu'on n'osa se hasarder à traverser les lames. Enfin, dans une petite baie, où nous eûmes le bonheur d'entrer, nous jetâmes le grapin à la mer; il nous en restait un petit qui servit à nous amarrer à terre, et chacun se hâta de sauter sur le rivage.

» L'ardeur fut extrême pour se répandre dans les bois et dans les lieux où l'on espérait trouver quelque chose qui pût servir d'aliment. Pour moi, je n'eus pas plus tôt touché la terre, que m'étant jeté à genoux, je la baisai de joie, et rendis grâces au Ciel de la faveur qu'il nous accordait. Ce jour était le

dernier des trois à la fin desquels on devait manger les mousses.

» L'île, car c'en était une, offrait des cocos, mais on n'y put découvrir d'eau douce. Nous nous crûmes trop heureux de pouvoir avaler la liqueur que les cocos rendent dans leur fraîcheur; on mangeait les plus vieux, dont le noyau était plus dur. Cette liqueur nous parut un agréable breuvage, et n'aurait produit que des effets salutaires si nous en eussions usé avec modération; mais tout le monde en ayant pris à l'excès, nous sentîmes dès le même jour des tranchées et des douleurs insupportables, qui nous forcèrent de nous ensevelir dans le sable les uns près des autres. Elles ne finirent que par de grandes évacuations qui, le lendemain, rétablirent notre santé. On fit le tour de l'île sans trouver la moindre apparence d'habitations, quoique diverses traces fissent assez connaître qu'il y était venu des hommes. Nous n'y découvrîmes point d'autres productions que des cocos. Quelques matelots virent un serpent qui leur parut épais d'une brasse.

» Après avoir rempli notre chaloupe de cocos, nous levâmes l'ancre vers le soir, et

nous gouvernâmes sur l'île de Sumatra, dont nous eûmes la vue dès le lendemain; celle que nous quittions en est à quatorze ou quinze lieues. Nous cotoyâmes les terres de Sumatra, aussi long-temps qu'il nous resta des provisions. La nécessité nous forçant alors de descendre, nous rasâmes la côte sans pouvoir traverser les brisans. Dans l'embarras où nous étions menacés de retomber, il fut résolu que quatre ou cinq des meilleurs nageurs tâcheraient de se rendre à terre, pour chercher le long du rivage quelqu'endroit où nous puissions aborder. Ils passèrent heureusement à la nage, et se mirent à marcher le long de la côte, tandis que nous les suivions des yeux. Enfin, trouvant une rivière, ils se servirent de leurs caleçons pour nous faire des signaux.

» En nous approchant, nous aperçûmes devant l'embouchure un banc contre lequel la mer brisait avec encore plus de violence, Je n'étais pas d'avis qu'on hasardât le passage; ou du moins je ne voulus m'y déterminer qu'avec le consentement général. Tout le monde se mit en rang par mon ordre, et je demandai à chacun son opinion. Ils s'ac-

codèrent tous à braver le péril. J'ordonnai qu'à chaque côté de l'arrière, on tînt un aviron paré, avec deux rameurs à chacun, et je pris la barre du gouvernail pour aller droit couper la lame. Le premier coup de mer remplit d'eau la moitié de la chaloupe; il fallut promptement épuiser avec les chapeaux, les souliers et tout ce qui pouvait servir à cette opération. Mais un second coup de mer nous mit tellement hors d'état de gouverner et de nous maintenir, que je crus notre perte certaine. « Amis, m'écriai-je, » tenez la chaloupe en équilibre, et redou- » blez vos efforts à épuiser, ou nous péris- » sons sans ressource. » On épuisait avec toute l'ardeur possible, lorsqu'un troisième coup de mer survint; mais la lame fut si courte, qu'elle ne put jeter beaucoup d'eau, sans quoi nous périssions infailliblement; et la marée commençant à remonter, nous traversâmes enfin ces furieux brisans. On goûta l'eau, qui fut trouvée douce: ce bonheur nous fit oublier toutes nos peines. Nous abordâmes à la rive droite de la rivière: elle était couverte de belles herbes, entre lesquelles nous découvrîmes de petites fèves, telles qu'on en

voit dans quelques endroits de Hollande. Notre première occupation fut d'en manger avidement.

» Quelques-uns de nos gens étant allés au delà d'une pointe de terre qui se présentait devant nous, y trouvèrent du tabac et du feu. Nouveau sujet d'une joie extrême. Ces deux signes nous marquaient que nous n'étions pas loin de ceux qui les avait laissés. Nous avions dans la chaloupe deux haches qui nous servirent pour abattre quelques arbres, et pour en couper les branches, dont nous fîmes de grands feux en plusieurs endroits; tous nos gens s'assirent autour, et se mirent à fumer le tabac qu'ils avaient trouvé.

» Vers le soir, nous redoublâmes nos feux, et dans la crainte de quelque surprise, je posai trois sentinelles aux avenues de notre petit camp. La lune était au déclin. Nous passâmes la première partie de la nuit sans aucun autre mal que de violentes tranchées qui nous venaient d'avoir mangé trop de fèves. Au milieu de nos douleurs, les sentinelles nous apprirent que les habitans du pays s'approchaient en grand nombre. Leur dessein, dans les ténèbres, ne pouvait être que de nous attaquer.

Toutes nos armes consistaient dans les deux haches avec une épée fort rouillée, et nous étions tous si faibles, qu'à peine avions-nous la force de nous remuer.

» Cependant cet avis nous ranima, et les plus abattus ne purent se résoudre à périr sans tenter quelque défense. Nous prîmes dans nos mains des tisons ardens avec lesquels nous courûmes au devant de nos ennemis. Les étincelles volaient de toutes parts, et rendaient le spectacle terrible. D'ailleurs, les insulaires ne pouvaient être informés que nous étions sans armes. Aussi prirent-ils la fuite pour se retirer derrière un bois. Nos gens retournèrent auprès de leurs feux, où ils passèrent le reste de la nuit dans des alarmes continuelles. Rol et moi, nous nous crûmes par prudence obligés de rentrer dans la chaloupe, pour nous assurer du moins cette ressource en cas d'événement.

» Le lendemain, au lever du soleil, trois insulaires sortirent du bois, et s'avancèrent vers le rivage. Nous leur envoyâmes trois de nos gens, qui ayant déjà fait le voyage des Indes, connaissaient un peu les usages et la langue du pays. La première question à laquelle ils eu-

rent à répondre, fut de quelle nation ils étaient. Après avoir satisfait à cette demande, et nous avoir représentés comme d'infortunés marchands, dont le vaisseau avait péri par le feu, ils demandèrent à leur tour si nous pouvions obtenir quelques rafraîchissemens par des échanges. Pendant cet entretien, les insulaires continuèrent de s'avancer vers la chaloupe, et s'étant approchés avec beaucoup d'audace, ils voulurent savoir si nous avions des armes. J'avais fait étendre les voiles sur la chaloupe, parce que je me défiais de leur curiosité. On leur répondit que nous étions bien pourvus de mousquets, de poudre et de balles.

» Ils nous quittèrent alors avec promesse de nous apporter du riz et des poules. Nous fîmes environ quatre-vingts réaux de l'argent que chacun avait dans ses poches, et nous les offrîmes aux trois insulaires, pour quelques poules et du riz tout cuit qu'ils nous apportèrent. Ils parurent fort satisfaits du prix. J'exhortai nos gens à prendre un air ferme. Nous nous assîmes librement sur l'herbe, et nous remîmes à tenir conseil après nous être rassasiés par un bon repas. Les trois insulaires

assistèrent à ce festin, et durent admirer notre appétit. Nous leurs demandâmes le nom du pays, sans pouvoir distinguer dans leur réponse si c'était Sumatra. Cependant nous en demeurâmes persuadés, lorsqu'ils nous eurent montré de la main que Java était au-dessous, et nous comprîmes facilement qu'ils voulaient nommer Jean Cohen, général des Hollandais, qui commandait alors dans cette île. Il nous parut certain que nous étions au vent de Java, et cet éclaircissement nous causa d'autant plus de satisfaction, que n'ayant point de boussole, nous avions hésité jusqu'alors dans toutes nos manœuvres.

» Il ne nous manquait plus que des vivres pour achever de nous tranquilliser. Je pris la résolution de m'embarquer avec quatre de nos gens dans une petite piroque qui était sur la rive, et de remonter la rivière jusqu'à un village que nous avions aperçu dans l'éloignement, pour aller faire autant de provisions qu'il me serait possible, avec le reste de l'argent que nous avions rassemblé. M'étant hâté de partir, j'eus bientôt acheté du riz et des poules que j'envoyai à Rol avec la même diligence, en lui recommandant l'égalité dans la

distribution, pour ne donner aucun sujet de plainte. De mon côté, je fis dans le village un fort bon repas avec mes compagnons, et je ne trouvai pas la liqueur du pays sans agrément. C'est une sorte de vin qui se tire des arbres, et qui est capable d'enivrer.

» Pendant que nous mangions, les habitans étaient assis autour de nous, et conduisaient nos morceaux de leurs regards, en les dévorant des yeux. Après le repas, j'achetai un buffle qui me coûta cinq réaux et demi; mais, étant si sauvage que nous ne pouvions ni le prendre, ni l'emmener, nous y employâmes beaucoup de temps. Le jour commençait à baisser; je voulais que nous retournassions à la chaloupe, dans la vue de revenir le lendemain. Mes gens me prièrent de les laisser cette nuit dans le village, sous prétexte qu'il leur serait plus aisé de prendre le buffle pendant les ténèbres. Je n'étais pas de leur avis, et je m'efforçai de les détourner de ce dessein. Cependant leurs instances m'y firent consentir, et je les quittai en les abandonnant à leur propre conduite.

» Je retournai sur le bord de la rivière, où je trouvai près de la pirogue un grand nombre

d'insulaires qui avaient l'air de se quereller. Ayant cru démêler que les uns voulaient qu'on me laissât partir, et que d'autres s'y opposaient, j'en pris deux par le bras, et je les poussai vers la pirogue d'un air de maître.

» Leurs regards étaient farouches. Cependant ils se laissèrent conduire jusqu'à la barque, et ne firent pas difficulté d'y entrer avec moi; l'un assit à l'arrière, et l'autre à l'avent : enfin ils se mirent à ramer. J'observai qu'ils avaient chacun au côté leur cric, ou poignard, et par conséquent qu'ils étaient maîtres de ma vie. Après avoir fait un peu de route, celui qui était à l'arrière vint à moi, au milieu de la pirogue, où je me tenais debout, et me déclara par des signes, qu'il voulait de l'argent. Je tirai de ma poche une petite pièce de monnaie que je lui offris. Il la reçut; et, l'ayant regardée quelques momens d'un air incertain, il l'enveloppa dans le morceau de toile qu'il avait autour de sa ceinture. Celui qui était à la proue vint à son tour, et me fit les mêmes signes. Je lui donnai une autre pièce qu'il considéra aussi des deux côtés; mais il parut encore plus incertain s'il le devait prendre, ou m'attaquer, ce qui lui

aurait été facile, puisque j'étais sans armes. Je sentais la grandeur du péril, et le cœur me battait violemment.

» Cependant nous descendions toujours la rivière, et d'autant plus vite, que nous étions portés par le reflux. Vers la moitié du chemin, mes deux guides commencèrent à parler entre eux avec beaucoup de chaleur. Tous leurs mouvemens semblaient annoncer qu'ils avaient dessein de fondre sur moi. J'en fus alarmé jusqu'à trembler. Ma consternation me fit tourner les yeux vers le Ciel, à qui je demandai le secours qui m'était nécessaire dans un danger si pressant. Une inspiration secrète me fit prendre le parti de chanter, ressource étrange contre la peur! Je chantai de toute ma force, jusqu'à faire retentir les bois dont les deux rives étaient couvertes. Les deux insulaires se mirent à rire, ouvrant la bouche si large, que je vis jusqu'au milieu de leur gosier. Leurs regards me firent connaître qu'ils ne me croyaient ni crainte, ni défiance. Ainsi, je vérifiai ce que j'avais entendu dire sans le comprendre, qu'une frayeur extrême est capable de faire chanter. Pendant que je continuais cet exercice, la barque allait si rapide-

ment, que je commençai à découvrir notre chaloupe. Je fis des signes à nos gens, ils les aperçurent, et je les vis courir vers les bords de la rivière. Alors, me tournant vers mes deux rameurs, je leur fis entendre que, pour aborder, il fallait qu'ils se missent tous deux à la proue, dans l'idée que l'un d'eux ne pourrait du moins m'attaquer par derrière. Ils m'obéirent sans résistance, et je descendis tranquillement sur la rive.

» Lorsqu'ils me virent en sûreté au milieu de mes compagnons, ils demandèrent où tant de gens passaient la nuit : on leur dit que c'était sous les tentes qu'ils voyaient. Nous avions dressé effectivement de petites tentes avec des branches et des feuilles d'arbres. Ils demandèrent encore où couchaient Rol et moi, qui leur avions paru les plus respectés : on leur répondit que nous couchions dans la chaloupe, sous les voiles; après quoi ils rentrèrent dans leur pirogue pour retourner au village.

» Je fis à Rol et aux autres le récit de ce qui m'était arrivé dans mon voyage, et je leur donnai l'espérance de revoir, le lendemain, nos quatre hommes avec le buffle. La nuit se passa dans une profonde tranquillité. Mais,

après le lever du soleil, nous fûmes surpris de ne pas voir paraître nos gens, et nous commençâmes à soupçonner qu'il leur était arrivé quelque accident. Quelques momens après, nous vîmes venir deux insulaires qui chassaient une bête devant eux : c'était un buffle. Mais je n'eus pas besoin de le considérer long-temps, pour reconnaître que ce n'était pas celui que j'avais acheté. Un de nos gens, qui comprenait à demi la langue du pays, et qui se faisait entendre de même, demanda aux deux noirs pourquoi ils n'avaient pas amené le buffle qu'ils m'avaient vendu, et où étaient nos quatre hommes; ils répondirent qu'il avait été impossible d'amener l'autre, et que nos gens, qui venaient après eux, en conduisaient un second. Cette réponse ayant un peu dissipé notre inquiétude, je remarquai que le buffle sautait beaucoup, et qu'il n'était pas moins sauvage que le premier; je ne balançai point à lui faire couper les pieds avec la hache. Les deux noirs le voyant tomber, poussèrent des cris et des hurlemens épouvantables.

» A ce bruit, deux ou trois cents insulaires, qui étaient cachés dans le bois, en sortirent

brusquement, et coururent d'abord vers la chaloupe, dans le dessein apparemment de nous couper le passage, pour s'assurer la liberté de nous massacrer tous. Trois de nos gens, qui avaient fait un petit feu à quelque distance des tentes, pénétrèrent leur projet, et se hâtèrent de nous en donner avis. Je sortis du bois; et, m'étant un peu avancé, je vis quarante ou cinquante de nos ennemis qui se précipitaient vers nous, d'un autre côté du même bois. « Tenez ferme, dis-je à nos gens, » le nombre de ces misérables n'est pas assez » grand pour nous causer de l'épouvante. » Mais nous en vîmes paraître une si grosse troupe, la plupart armés de boucliers et d'une sorte d'épée, que, regardant notre situation d'un autre œil, je m'écriai : « Amis, courons » à la chaloupe; car, si le passage nous est » coupé, il faut renoncer à toute espérance. » Nous prîmes notre course vers la chaloupe, et ceux qui ne purent y arriver assez tôt, se jetèrent dans l'eau pour s'y rendre à la nage.

» Nos ennemis nous poursuivirent jusqu'à bord. Malheureusement pour nous, rien n'était disposé pour s'éloigner de la rive avec une diligence égale au danger. Les voiles étaient

étendues, en forme de tente, d'un côté de la chaloupe à l'autre; et, tandis que nous nous empressions d'y entrer, les insulaires, nous suivant de près, percèrent de leurs zagaies plusieurs de nos gens, dont nous vîmes les intestins qui leur tombaient du corps. Nous nous défendions néanmoins avec nos deux haches et notre vieille épée. Le boulanger de l'équipage, qui était un grand homme plein de vigueur, s'aidait de l'épée avec succès. Nous étions amarrés par deux grappins, l'un à l'arrière et l'autre à l'avant. Je m'approchai du mât, et criai au boulanger: « Coupe le grelin. » Mais il fut impossible de le couper. Je courus à l'arrière; et, mettant le grelin à l'étambord, je criai : « Hache! » Alors il fut coupé facilement. Nos gens de l'avant le prirent, et tirèrent la chaloupe vers la mer. En vain les insulaires tentèrent de nous suivre dans l'eau; ils perdirent fond, et furent contraints d'abandonner leur proie.

» Nous pensâmes à recueillir le reste de nos gens qui nageaient dans la rivière. Ceux qui n'avaient pas reçu le coup mortel, rentrèrent à bord, et le Ciel fit souffler aussitôt un vent forcé de terre : jusqu'alors il était venu de la

mer. Il nous fut impossible de ne pas reconnaître que c'était un témoignage sensible de la protection divine. Nous mîmes toutes nos voiles, et nous passâmes, d'une seule bordée, et avec une facilité surprenante, le banc et les brisans qui nous avaient causé tant d'embarras à l'entrée de la rivière. Nos ennemis s'imaginant que nous y ferions naufrage, s'étaient avancés jusqu'à la dernière pointe du cap, pour nous y attendre et nous massacrer; mais le vent continua à nous être favorable, et l'avant de la chaloupe, qui était fort haut, coupa les lames, sans qu'il entrât une seule goutte d'eau.

» A peine étions-nous hors de danger, qu'on s'aperçut que le brave boulanger, qui nous avait si bien défendus, avait été blessé d'une arme empoisonnée. Sa blessure était au-dessus du nombril : les chairs étaient déjà d'un noir livide. Je les lui coupai jusqu'au vif, pour arrêter les progrès du venin; mais la douleur que je lui causai fut inutile : il tomba mort à mes yeux, et nous le jetâmes dans les flots. En faisant la revue de nos gens, nous trouvâmes qu'il en manquait seize, dont onze avaient été tués sur le rivage. Le sort des qua-

tre malheureux qui étaient restés dans le village fut amèrement déploré. Rien n'était si cruel que la nécessité où nous étions de les abandonner. Cependant il y a beaucoup d'apparence qu'il n'y purent être sensibles, et que c'était déjà fait de leur vie.

» Nous gouvernâmes vent arrière, en rangeant la côte. Le reste de nos provisions consistait en huit poules et un peu de riz : elles furent distribuées entre cinquante hommes que nous étions encore. Mais la faim commençant bientôt à se faire sentir, nous fûmes obligés de retourner à terre. Des insulaires, qui étaient en grand nombre sur le rivage, prirent la fuite en nous voyant débarquer. Nous avions fait une trop funeste expérience de la barbarie de ces sauvages, pour en espérer des vivres; mais nous trouvâmes au moins de l'eau douce. Les rochers voisins nous offrirent des huîtres et des petits limaçons de mer dont nous mangeâmes avec d'autant plus de goût, qu'ayant sauvé un chapeau plein de poivre, que j'avais acheté dans le village où étaient restés nos quatre hommes, il nous servit à les assaisonner.

» Après nous en être rassasiés, chacun en

remplit ses poches, et nous rentrâmes dans la chaloupe, avec deux petits tonneaux pleins d'eau fraîche. Je proposai, en quittant la baie, de prendre un peu plus au large, pour faire plus de chemin, et ce conseil fut goûté; mais le vent, qui commençait à forcer, fut suivi, pendant la nuit, d'une grosse tempête. Cependant les craintes et la fatigue qu'elle nous fit essuyer devinrent une faveur du Ciel : si nous eussions continués de ranger la côte, nous n'eussions pu nous défendre de relâcher près d'une autre aiguade qui se présente dans la même île; nous y eussions trouvé des ennemis cruels qui s'étaient déclarés depuis peu contre les Hollandais, et qui en avaient déjà massacré plusieurs.

» A la pointe du jour, nous eûmes la vue de trois îles qui étaient devant nous. Nous prîmes la résolution d'y relâcher, quoique nous ne les crussions pas habitées; mais on se flattait d'y trouver quelque nourriture. Celle où nous abordâmes était remplie de cette espèce de roseaux qu'on nomme bambous, et qui sont de la grosseur de la jambe. Nous en prîmes plusieurs, dont nous perçâmes les nœuds avec un bâton, à l'exception de celui de des-

sous; nous les remplîmes d'eau douce comme autant des tonneaux, et nous les fermâmes avec des bouchons. Cet expédient nous fournit une bonne provisions d'eau dans la chaloupe. Il y avait aussi des palmiers dont la cime était assez molle pour nous servir d'aliment. On parcourut l'île sans faire d'autre découverte.

» Un jour, me trouvant au pied d'une assez haute montagne, je ne pus résister à l'envie de monter au sommet, dans l'espérance vague de faire quelque observation qui pût être utile à nous conduire. Nous cherchions les lieux où les Hollandais étaient établis dans ces parages. Il me semblait que ce soin me regardait particulièrement, et que tous mes compagnons d'infortune avaient les yeux tournés sur moi. Cependant, outre les maux qui m'étaient communs avec eux, je n'étais jamais venu aux Indes Orientales, et n'ayant ni boussole ni autres instrumens de mer, je ne me trouvais capable de rien pour mettre fin à ces maux.

» Lorsque je fus au sommet de la montagne, mes regards se perdirent dans l'immense étendue du ciel et de la mer. Je me jetai à genoux, le cœur plein d'amertume, et j'adressai ma

prière au Ciel, avec des soupirs et des gémissemens que je ne puis exprimer. Étant prêt à descendre, je jetai encore les yeux de tous côtés autour de moi. Je crus voir sur ma droite que les nuées chassaient de terre. Aussitôt je découvris deux hautes montagnes dont la couleur me parut bleue. Il me vint à l'esprit qu'étant à Hoorn, j'avais entendu dire à Guillaume Schouten, qui avait fait deux fois le voyage des Indes Orientales, qu'au cap de Java il y avait deux montagnes qui paraissaient bleues. Nous étions venus dans l'île en rangeant à main gauche la côte de Sumatra, et ces montagnes étaient à droite. Je voyais entre elles une ouverture ou un vide au travers duquel je ne découvrais pas de terre, et je n'ignorais pas que le détroit de la Sonde était entre Sumatra et Java. Ces réflexions me firent conclure qu'il n'y avait point d'erreur dans notre route.

» Je descendis, plein de joie, et je me hâtai d'annoncer à Rol que j'avais vu les deux montagnes. Elles ne paraissaient plus lorsque je lui en fis le récit, parce que les nuées avaient achevé de chasser. Mais j'ajoutai ce que j'avais appris à Hoorn de la bouche de Schouten, et

j'établis mes conjectures par d'autres raisonnemens. Rol y trouva de la vraisemblance. « Assemblons nos gens, me dit-il, et gouver- » nons de ce côté-là. » Cette déclaration, que je fis aux gens de l'équipage, excita beaucoup d'empressement pour apporter à bord de la chaloupe de l'eau, des bambous et des cimes de palmiers. On mit à la voile avec la même ardeur; le vent était favorable à nos vues. Nous portâmes le cap droit à l'ouverture des deux montagnes, et pendant la nuit nous nous gouvernâmes par le cours des étoiles. Vers minuit nous aperçûmes du feu : on s'imagina d'abord que c'était le feu de quelque vaisseau, et que ce devait être une carraque; mais en approchant, nous reconnûmes que c'était une petite île du détroit de la Sonde, appelée l'île *Dwars in de Weg*, c'est-à-dire, *qui traverse le chemin*. Après en avoir doublé la pointe, nous vîmes un second feu de l'autre côté, et diverses marques nous firent juger que c'étaient des pêcheurs.

» Le lendemain à la pointe du jour, nous fûmes arrêtés par un calme : nous étions sans le savoir sur la côte de Java. Un matelot étant monté au haut du mât, cria aussitôt qu'il dé-

couvrait vingt-trois vaisseaux. Notre joie ne se put exprimer; ce n'était que cris et sauts. On se hâta de border les avirons, à cause du calme, et l'on nagea droit vers cette flotte. C'était un nouvel effet de la protection du Ciel : car autrement nous serions allés à Bantam, où nous n'avions rien de favorable à attendre, parce que le roi de cette contrée était en guerre avec notre nation; au lieu que, par une faveur admirable de la Providence, nous allâmes tomber entre les bras de nos compatriotes et de nos amis.

»Ces vingt-trois vaisseaux étaient hollandais, sous le commandement de Frédéric Houtman d'Alcmaar. Il se trouvait alors dans sa galerie, d'où il nous observait avec sa lunette d'approche. Surpris de la singularité de nos voiles, et cherchant l'explication d'un spectacle si nouveau, il envoya sa chaloupe au devant de nous pour s'informer qui nous étions. Ceux qui la conduisaient nous reconnurent : nous avions fait voile ensemble du Texel, et nous ne nous étions séparés que dans la mer d'Espagne. Ils nous firent passer, Rol et moi, dans leur chaloupe, et nous conduisirent à bord de l'amiral, dont le vaisseau

se nommait *de Jufvrow van Dordrecht*. Nous lui fûmes aussitôt présentés. Après nous avoir marqué la joie qu'il avait de nous revoir, jugeant sans explication le plus pressant de nos besoins, il fit couvrir sa table, et s'y mit avec nous. Lorsque je vis paraître du pain et les autres viandes, je me sentis le cœur si serré, que mes larmes inondèrent mon visage, et que je ne me trouvai point la force de manger. Nos compagnons d'infortune, qui arrivèrent presque aussitôt, furent distribués sur les autres vaisseaux de la flotte. . . . .

»L'amiral se fit raconter toutes nos aventures, qu'il écouta avec le plus grand étonnement; ensuite il nous fit embarquer dans un yacht pour nous rendre à Batavia. Nous étions encore au nombre de cinquante; nous y arrivâmes le lendemain. Les amis que nous avions retrouvés sur la flotte m'avaient fourni des vêtemens ainsi qu'à tout mon équipage. Notre entrée dans la ville se fit en fort bon ordre. Nous nous présentâmes à l'hôtel de Jean Pietersz Cohen, général de la compagnie, qui n'avait point été informé de notre arrivée, mais qui nous reçut avec beaucoup d'affabilité, lors que nous nous fûmes

reconnaître. Il fallut satisfaire sa curiosité, ce que je fis en peu de mots.

» Le général, fort attentif à ma narration, me dit froidement, après avoir entendu le récit de nos aventures : « Que faire à cela ? » c'est un grand malheur... » Ensuite il dit à un de ses domestiques : « Apporte la coupe » d'or... » Il y fit verser du vin d'Espagne, en disant : « Capitaine, je vous souhaite plus de » bonheur, je bois à votre santé... » Il ajouta : « Demeurez ici ; vous dînerez avec moi. J'ai » dessein de partir cette nuit pour me ren- » dre devant Bantam, afin de pouvoir mieux » donner mes ordres à notre armée. Pour » vous, demeurez ici jusqu'à ce que je vous » mande, ou que je sois de retour. » Il but aussi à la santé de Rol.

» J'eus encore quelques entretiens avec lui. Il partit effectivement la nuit pour Bantam. Pendant son absence, nous continuâmes huit jours à manger à sa table, suivant ses ordres. Enfin l'occasion se présenta de nous employer ; il n'attendit point que nous le fissions souvenir de sa promesse. Il me manda auprès de lui devant Bantam ; j'y reçus la commission de capitaine du vaisseau *le Bengeboot*.

Deux jours après, il nomma aussi Rol pour exercer les fonctions de commis ou marchand sur le même vaisseau. Notre joie fut complète de nous trouver réunis dans ce navire, avec les mêmes grades que nous avions sur *le Niewe Hoorn.* »

Bontekoé alla ensuite dans les Moluques; Rol obtint le gouvernement d'un fort à Amboine, et y mourut. Bontekoé fut employé dans plusieurs expéditions, et partit pour l'Europe le 6 février 1625. Après un voyage long et pénible, il aborda en Zélande le 15 de novembre. Il se retira à Horn, lieu de sa naissance, où il mena une vie exemplaire, et y mourut estimé de tous ceux qui le connaissaient.

RELATION

Du naufrage d'un vaisseau hollandais, *l'Épervier*, sur les côtes de l'île de Quelpaert, mer de la Corée, en 1655.

Henry Hamel, de Gorcum, écrivain de *l'Épervier*, nous a conservé la relation du naufrage de ce vaisseau, qu'il a publiée aussitôt après son retour dans sa patrie.

Le 10 de janvier 1653, le vaisseau *l'Épervier*, monté de soixante-quatre hommes d'équipage, et chargé pour le compte de la compagnie hollandaise des Indes-Orientales, partit du Texel sous le commandement du capitaine *Eybertz*, d'Amsterdam. Il arriva sur la rade de Batavia le 1er de juin.

Le 14 du même mois, étant ravitaillé, il remit à la voile par ordre du gouverneur-général, pour se rendre à Tay-Onan, dans l'île

Formose, et y mouilla le 16 de juin. Le 30, un ordre du conseil le fit partir pour le Japon. Dès le lendemain, vers le soir, en sortant du canal de Formose, il essuya une tempête qui ne fit qu'augmenter toute la nuit.

Le premier d'août au matin, les Hollandais se trouvèrent fort près d'une petite île où ils mouillèrent avec beaucoup de difficulté, parce qu'on ne trouve, en général, que peu de fond dans toute cette mer. Lorsque le brouillard vint à se dissiper, ils furent surpris de se voir si près des côtes de la Chine, qu'ils distinguaient facilement sur le rivage des gens armés qui s'attendaient apparemment à profiter des débris du vaisseau; mais quoique la tempête augmentât sans cesse, ils passèrent toute la nuit et le jour suivant, dans le même lieu, à la vue de ceux qui les observaient. Le troisième jour, ils s'aperçurent que la tempête les avait jetés à vingt lieues de leur route, et qu'ils voyaient encore l'île Formose. Ils passèrent entre cette île et le continent. Le temps était assez froid; jusqu'au 15 il fut orageux et variable, de sorte qu'ils ne firent pas beaucoup de route.

Cependant la violence continuelle de la mer

avait endommagé leur vaisseau; et la pluie, qui ne discontinuait pas, les empêchant de faire des observations, ils furent obligés d'amener toutes leurs voiles et de s'abandonner au gré des flots. Dans la nuit du 16, leur chaloupe et la plus grande partie de la galerie furent emportées par la fureur des vagues qui ébranlèrent le beaupré et la proue. Les raffales étaient si impétueuses et se succédaient de si près, qu'il était impossible de remédier à ces accidens. Enfin, une lame qui déferla sur le pont, faillit d'emporter tous les matelots qui s'y trouvaient, et jeta tant d'eau dans le bâtiment, que le capitaine s'écria qu'il fallait couper le mât sur-le-champ, et implorer le secours du Ciel, parce qu'une ou deux lames de plus les noyeraient infailliblement.

Ils étaient réduits à cette extrémité, lorsqu'au point du jour, celui qui veillait à l'avant, s'écria : Terre! Terre! en assurant qu'on n'était éloigné du rivage que d'une portée de mousquet. C'était la pluie et l'épaisseur des ténèbres qui n'avait pas permis de s'en apercevoir plus tôt. Il fut impossible de mouiller, parce qu'on ne trouva point de fond; et tandis qu'on s'efforçait inutilement d'y parvenir, il

se déclara une si grande voie d'eau, que tous ceux qui étaient à fond de cale, furent noyés sans en avoir pu sortir. Quelques-uns de ceux qui étaient sur le pont, sautèrent dans la mer, les autres furent entraînés par les flots; il y en eut quinze qui gagnèrent ensemble le rivage, la plupart nus et tous brisés. Ils se persuadèrent d'abord que tous les autres avaient péri; mais en grimpant sur les rochers, ils entendirent les voix de quelques-uns de leurs camarades qui poussaient des plaintes; et le jour suivant, à force de crier et de chercher le long du rivage, ils en rassemblèrent plusieurs qui étaient dispersés sur le sable. De soixante-quatre, ils se trouvèrent réduits à trente-six, la plupart blessés dangereusement.

En cherchant les débris du vaisseau, ils découvrirent un de leurs compagnons pris entre deux planches, dont il avait été si fortement serré, qu'il ne vécut pas plus de trois heures, après avoir été dégagé. Mais de tous ceux qui avaient eu le malheur de périr, ils ne retrouvèrent que le capitaine Eybertz, étendu sur le sable à cinquante pieds de la mer, la tête appuyée sur son bras. Ils l'enterrèrent. De toutes leurs provisions, la mer n'avait jeté

sur le rivage qu'un sac de farine, un tonneau de viande salée, un peu de lard et un baril de vin rouge. Ils n'eurent pas peu d'embarras à faire du feu; car se croyant dans quelque île déserte, leur unique ressource était dans leur industrie. Le vent et la pluie ayant diminué vers le soir, ils ramassèrent assez de bois pour se mettre à couvert avec les voiles qu'ils avaient pu sauver de leur naufrage.

Le 17, comme ils déploraient leur situation, tantôt s'affligeant de ne voir paraître personne, tantôt se flattant de n'être pas éloignés du Japon, ils découvrirent à la portée du canon un homme qu'ils appelèrent par divers signes, mais qui prit la fuite dès qu'il les eut aperçus. Dans l'après-midi, ils en virent trois autres, dont l'un était armé d'un mousquet, et les deux autres de flèches. Ces inconnus s'approchèrent à la portée du fusil; mais remarquant que les Hollandais s'avançaient vers eux, ils leur tournèrent le dos, malgré les signes par lesquels on s'efforçait de leur faire connaître qu'on ne leur demandait que du feu.

Enfin, quelques Hollandais ayant trouvé le moyen de les joindre, celui qui portait le

mousquet ne fit pas de difficulté de l'abandonner entre leurs mains. Ils s'en servirent pour allumer du feu. Ces trois hommes étaient vêtus à la chinoise, excepté leurs bonnets, qui étaient composés de crin de cheval. Les Hollandais pensèrent avec effroi que c'était peut-êtres des Chinois sauvages ou des pirates. Vers le soir, ils virent paraître une centaine d'hommes armés et vêtus comme les premiers, qui, après les avoir comptés pour s'assurer de leur nombre, les tinrent renfermés pendant toute la nuit.

Le lendemain à midi, environ deux mille hommes, tant à cheval qu'à pied, vinrent se placer en ordre de bataille devant leur tente. Le secrétaire, les deux pilotes et un mousse ne firent pas difficultés de se présenter à eux. Ils furent conduits au commandant, qui leur fit mettre au cou une grosse chaîne de fer avec une petite sonnette, et les obligea de se prosterner devant lui avec cette parure. Ceux qui étaient demeurés dans la hutte, furent traités de même, tandis que les insulaires semblaient applaudir par de grands cris. Après les avoir laissés quelque temps dans cette situation, c'est-à-dire prosternés sur le visage,

on leur fit signe de se mettre à genoux. On leur adressa plusieurs questions qu'ils ne purent entendre. Ils ne réussirent pas mieux à faire connaître qu'ils avaient voulu se rendre au Japon, parce que dans ce pays le Japon s'appelle Junare ou Jirpon. Le commandant ayant perdu l'espérance de les entendre mieux, fit apporter une tasse d'arrack, qui leur fut présentée tour à tour, et les envoya dans leur tente. Il se fit montrer ce qu'il leur restait de provisions, et bientôt après on leur apporta du riz cuit à l'eau. Mais, comme on s'imagina qu'ils mouraient de faim, on ne leur en donna d'abord qu'une portion médiocre, dans la crainte que l'excès ne leur fût nuisible.

Après midi, les Hollandais furent surpris de voir venir plusieurs de ces barbares avec des cordes à la main. Ils ne doutèrent pas que ce ne fût pour les étrangler. Mais leur crainte s'évanouit en les voyant courir vers les débris du vaisseau, pour tirer au rivage ce qui pouvait leur être utile. Le pilote ayant fait ses observations, jugea qu'ils étaient dans l'île de Quelpaert, située par les 33° 32′ de latitude.

Les insulaires employèrent le 19 à tirer au rivage tous les restes du naufrage, à faire sé-

cher les toiles et les draps, et à brûler le bois pour en tirer le fer qu'ils recherchent beaucoup. Comme la familiarité commençait à s'établir, les Hollandais se présentèrent au commandant de l'île et à l'amiral, qui s'était aussi approché de leur tente. Ils firent présent à l'un et à l'autre d'une lunette d'approche et d'un flacon de vin rouge. La tasse d'argent du capitaine ayant été trouvée entre les rochers, ils l'offrirent aussi à ces deux officiers. Les lunettes et la liqueur furent acceptées; il parut même que le vin n'était pas dédaigné, puisque les deux officiers en burent jusqu'à se ressentir de ses effets. Mais ils rendirent la tasse du capitaine, avec divers témoignages d'amitié.

Le 20, on acheva de brûler le bois du vaisseau et d'en tirer le fer. Pendant cette opération, le feu s'étant approché de deux pièces de canon chargées à boulet, les deux coups partirent avec tant de bruit, que tous les insulaires prirent la fuite, et n'osèrent revenir qu'après avoir été rassurés par des signes. Le même jour, on apporta deux fois du riz aux Hollandais. Le matin du jour suivant, le commandant leur fit entendre, par des signes,

qu'il fallait lui apporter tout ce qu'ils avaient pu sauver dans leur tente. C'était pour y mettre le scellé, et cette formalité fut exécutée devant leurs yeux. On lui amena au même moment quelques personnes de l'île qui avaient détourné, pour leur propre usage, du fer, des cuirs, et d'autres restes de la cargaison. Il les fit punir sur-le-champ, pour faire connaître aux étrangers que le dessein des habitans n'était pas de leur faire tort dans leurs personnes ni dans leurs biens. Chaque voleur reçut trente ou quarante coups sur la plante des pieds, avec un bâton de six pieds de long et de la grosseur du bras. Ce châtiment fut si rigoureux, qu'il en coûta les orteils à quelques-uns des coupables. . . .

Vers midi, on fit entendre aux Hollandais qu'ils devaient se préparer à partir. On offrit des chevaux à ceux qui étaient en bonne santé, et les malades furent portés dans des hamacs. Ils se mirent en marche, accompagnés d'une garde nombreuse à pied et à cheval. Après avoir fait quatre lieues, ils s'arrêtèrent le soir dans une petite ville nommée Tadiane, où leur souper fut fort léger, et leur logement dans un magasin qui avait l'air d'une étable.

Le 22, à la pointe du jour, étant partis dans le même ordre que le jour précédent, ils gagnèrent un petit fort, près duquel ils virent deux galiotes. Ils y dînèrent; et le soir ils arrivèrent à Maggan ou Mo-kso, ville où le gouverneur de l'île fait sa résidence. Ils furent conduits tous ensemble sur une place carrée, vis-à-vis la maison de ville, où ils trouvèrent environ trois mille hommes sous les armes. Quelques-uns vinrent leur offrir de l'eau; mais, les voyant armés d'une manière terrible, les Hollandais s'imaginèrent qu'on avait dessein de les tuer. L'habillement de cette milice barbare était capable d'augmenter leur crainte. Il avait quelque chose d'effrayant qui ne se voit point à la Chine ni au Japon.

Le secrétaire fut conduit devant le gouverneur, avec quelques-uns de ses compagnons. Ils se tinrent quelque temps prosternés près d'une espèce de balcon où il était assis comme un souverain. On fit signe aux autres de lui venir rendre les mêmes honneurs. Ensuite, il leur fit demander par divers signes, d'où ils venaient, et quel terme ils s'étaient proposé dans leur navigation. Ils répondirent qu'ils étaient Hollandais, et qu'ils devaient se rendre

à Nangazaki, au Japon. Le gouverneur leur déclara, d'un signe de tête, qu'il comprenait quelque chose à leur réponse; après quoi il les fit passer en revue quatre à quatre; et, leur ayant fait successivement la même question, il les fit conduire dans un édifice où l'oncle du roi, accusé d'avoir voulu ravir la couronne à son neveu, avait été enfermé pour le reste de ses jours.

Aussitôt qu'ils furent tous entrés dans cette espèce de prison, elle fut entourée d'hommes armés. On leur donna chaque jour douze onces de riz par tête, et la même quantité de farine de froment, mais peu de chose de plus; et tout ce qui leur fut offert était si mal préparé, qu'à peine pouvaient-ils y toucher. Ils se virent ainsi réduits à vivre de riz, de farine et de sel, avec de l'eau pour unique boisson. Le gouverneur, qui paraissait âgé d'environ soixante-dix ans, était un homme très-sensé et fort estimé à la cour. En les congédiant, il leur avait fait connaître, par signes, qu'il écrirait au roi pour savoir ses intentions à leur égard, mais que la réponse tarderait peut-être un peu, parce que la cour était éloignée de quatre-vingts lieues. Ils le prièrent de leur ac-

corder quelquefois un peu de viande et d'autres sortes d'alimens, avec la permission de sortir chaque jour, six à six, pour prendre l'air et laver leur linge. Cette grâce ne leur fut pas refusée. Il leur fit l'honneur d'en appeler souvent quelques-uns, et de leur faire écrire quelque chose devant lui, soit en hollandais, soit dans sa propre langue. Ils commencèrent ainsi à pouvoir entendre quelques termes du pays. La satisfaction que cet honnête gouverneur paraissait prendre à s'entretenir avec eux et même à leur procurer de petits agrémens, leur fit concevoir l'espérance de passer tôt ou tard au Japon. Il eut tant de soins de leurs malades, que, suivant l'auteur, ils furent mieux traités par ces idolâtres, qu'ils ne l'eussent été peut-être par des chrétiens.

Le 29 d'octobre, le secrétaire, le pilote et l'aide du chirurgien furent conduits chez le gouverneur. Ils y trouvèrent un homme assis, qui avait une grande barbe rousse. « Pour qui » prenez-vous cet homme? » leur dit le gouverneur... Ils répondirent qu'ils le croyaient Hollandais... « Vous vous trompez, reprit-il » en riant, c'est un Coréen. » Après quelques autres discours, cet homme, qui avait gardé

jusqu'alors le silence, leur demanda en hollandais qui ils étaient, et de quel pays. Ils satisfirent sa curiosité, en joignant à cette explication le récit de leur infortune. Aux mêmes questions qu'ils lui firent à leur tour, il répondit que son nom était Jean Wettevri, qu'il était natif de Ryp en Hollande, d'où il était parti en 1626, à bord du vaisseau *le Hollandais,* en qualité de volontaire; que, l'année d'après, dans un voyage qu'il faisait au Japon, sur la frégate *l'Ouderkeres,* il avait été jeté par le vent sur la côte de Corée; que, manquant d'eau et se trouvant commandé avec quelques autres pour en aller chercher à terre, il avait été pris, lui et deux de ses compagnons, qui avaient été tués à la guerre, il y avait dix-sept ou dix-huit ans, dans une invasion que les Tartares avaient faite en Corée; qu'il était âgé de cinquante-huit ans, et que, faisant sa demeure dans la capitale du royaume, le roi lui avait donné la commission de venir s'informer qui ils étaient, et ce qui les avait amenés dans ses états. Il ajouta qu'il avait souvent demandé au roi la permission de passer au Japon, et que, pour toute réponse, ce prince lui avait assuré qu'il ne

l'obtiendrait jamais, à moins qu'il n'eût des ailes pour y voler; que l'usage du pays était d'y retenir les étrangers, mais qu'on ne les y laissait manquer de rien, et que l'habillement et la nourriture leur étaient fournis gratuitement pendant toute leur vie.

Ce discours ne pouvait être fort agréable aux Hollandais; mais la joie de trouver un si bon interprète, dissipa leur mélancolie. Cependant Wettevri avait tellement oublié la langue de son pays, qu'ils eurent d'abord quelque peine à l'entendre. Il eût besoin d'un mois entier pour rappeler ses idées. Le gouverneur fit prendre en forme toutes leurs dépositions, qu'il envoya fidèlement à la cour, et leur recommanda de ne pas s'affliger, parce que la réponse serait prompte; d'un autre côté, il leur accorda chaque jour de nouvelles faveurs. Wettevri et les officiers qui l'accompagnaient eurent la liberté de les voir en tout temps, et celle de leur faire expliquer leurs besoins.

Au commencement de décembre, les trois ans de l'administration de leur bienfaiteur étant expirés, il partit. On aurait peine à s'imaginer, dit l'auteur de la relation, quels

témoignages de bonté les Hollandais reçurent de ce généreux protecteur avant son départ. Les voyant mal pourvus pour l'hiver, il leur fit faire à chacun deux paires de souliers, un habit bien doublé, et une paire de bas de peau. Il joignit à ce bienfait les procédés les plus nobles. Il déclara qu'il était fort affligé de ne pouvoir les envoyer au Japon, ou les conduire avec lui au continent. Il ajouta qu'ils ne devaient pas s'alarmer de son départ, parce qu'en arrivant à la cour, il employerait tout son crédit pour leur faire obtenir leur liberté, ou du moins la permission de le suivre. Il leur rendit les livres qu'ils avaient sauvés de leur naufrage, et plusieurs parties de leurs effets, auxquels il joignit une bouteille d'huile précieuse. Enfin, il obtint du nouveau gouverneur, qui les avait déjà réduits au riz, au sel et à l'eau, que leur subsistance serait un peu plus abondante.

Mais après son départ, qui arriva au mois de janvier 1654, ils furent traités avec plus de dureté que jamais. On leur donna de l'orge au lieu de riz, et de la farine d'orge au lieu de farine de froment. Ils furent obligés de vendre leur orge pour en acheter d'autres ali-

mens. Cette rigueur, et le chagrin de ne pas voir arriver d'ordres du roi pour les conduire à la cour, les firent penser à prendre la fuite au printemps. Après avoir délibéré longtemps sur les moyens de se saisir d'une barque dans l'obscurité de la nuit, six d'entre eux formèrent la résolution d'exécuter ce dessein vers la fin du mois d'avril. Mais le plus hardi, étant monté sur une muraille, pour s'assurer du lieu où était la barque, fut aperçu de quelques chiens qui, par leurs aboïemens, donnèrent l'alarme aux gardes.

Au commencement de mai, le pilote ayant eu la liberté de sortir avec cinq de ses compagnons, découvrit, en se promenant dans un petit village voisin de la ville, une barque assez bien équipée, qui n'avait personne pour la garder. Il chargea sur-le-champ un des cinq Hollandais de prendre un petit bateau et quelques planches courtes qu'il voyait sur le rivage; ensuite il se rendit avec eux sur la barque, sans aucune précaution. Tandis qu'ils s'efforçaient de la dégager d'un petit banc de sable qui coupait le passage, quelques habitans observèrent leur dessein, et l'un d'entre eux courut jusque dans l'eau, avec un mous-

quet, pour les forcer de retourner au rivage. Mais ces menaces les effrayèrent peu, à l'exception d'un seul qui, n'ayant pu joindre assez tôt ses camarades, fut obligé de regagner la terre. Les cinq autres s'efforçaient de lever la voile, lorsque le mât et la voile tombèrent dans l'eau. Ils ne laissèrent pas de les rétablir avec beaucoup de peine; mais, comme ils commençaient à lever la voile, le bout du mât se rompit. Ces délais ayant donné le temps aux habitans du village de se mettre dans une barque, ils eurent bientôt joint les fugitifs, qui, sans être effrayés du nombre et des armes, sautèrent légèrement dans la barque ennemie, et se flattèrent de pouvoir s'en saisir; mais, la trouvant remplie d'eau et hors d'état de servir, ils prirent le parti de la soumission.

Ils furent conduits au gouverneur, qui les fit d'abord étendre à plat sur la terre, les mains liées à une grosse pièce de bois; ensuite, s'étant fait amener les autres, liés aussi, et les fers aux mains, il demanda aux six coupables si leurs compagnons avaient eu connaissance de leur fuite. Ils répondirent non d'un air ferme. Wettevri reçut ordre d'approfondir

quel avait été leur dessein. Ils protestèrent qu'ils n'en avaient pas eu d'autre que de se rendre au Japon. « Quoi, leur dit le gouver- » neur, vous auriez osé entreprendre ce » voyage sans pain et sans eau? » Ils lui dirent naturellement qu'ils avaient mieux aimé s'exposer à la mort une fois pour toutes, que de mourir à chaque moment. Là-dessus, ces malheureux reçurent chacun vingt-cinq coups sur les fesses nues, avec un bâton long d'une brasse, et large de quatre doigts, sur un pouce d'épaisseur, plat du côté dont on frappe, et rond du côté opposé. Les coups furent appliqués si vigoureusement, qu'ils en gardèrent le lit pendant plus d'un mois. Le gouverneur fit délier les autres; mais ils furent renfermés plus étroitement, et gardés jour et nuit.

L'île de Quelpaert, nommée Chesure par les habitans, est située à douze ou treize lieues au sud de la Corée; elle en a quatorze ou quinze de circonférence. Du côté du nord, elle forme une baie où l'on trouve toujours des barques, et d'où l'on fait voile au continent. La côte de Corée est d'un accès dangereux pour ceux qui la connaissent mal, parce qu'elle n'a qu'une seule rade où les vaisseaux

peuvent mouiller à l'abri. Dans toutes les autres, on est souvent exposé à se voir jeter au large, et jusque sur les côtes du Japon. Quelpaert est environnée de rochers : elle produit des chevaux et d'autres bestiaux en abondance; mais, comme elle paye au roi des droits considérables qui la rendent fort pauvre, elle est méprisée des Coréens du continent. On y voit une montagne très-haute, entièrement couverte de bois, et beaucoup de collines arides qui sont entremêlées de vallées abondantes en riz.

A la fin de mai, le gouverneur reçut ordre de conduire les Hollandais à la cour. Six ou sept jours après, ils furent mis dans quatre barques, les fers aux pieds, et la main droite attachée à un bloc de bois. On appréhendait qu'ils ne sautassent dans l'eau, comme ils l'auraient pu facilement, parce que tous les soldats de l'escorte furent incommodés du mal de mer.

Après avoir lutté deux jours contre le vent, ils furent repoussés dans l'île de Quelpaert, où le gouverneur ôta leurs fers pour les faire rentrer dans leur prison. Quatre ou cinq jours après, s'étant rembarqués de grand matin,

ils arrivèrent près du continent vers le soir. On leur fit passer la nuit dans la rade. Le lendemain ils prirent terre, et leurs chaînes furent ôtées, mais avec la précaution de doubler leur garde. On amena aussitôt des chevaux, sur lesquels ils se rendirent à la ville de Haynam : ils eurent le plaisir de s'y rejoindre tous; car, ayant été séparés par le vent, ils avaient débraqué en différens lieux.

Le matin du jour suivant, ils arrivèrent à la ville de Se-Ham, où leur canonnier, qui n'avait pas joui d'une bonne santé depuis le naufrage, mourut, et fut enterré par l'ordre du gouverneur. Le soir, ils s'arrêtèrent dans la ville de Nadian; le lendemain, à Sanchang; ensuite à Tongap, après avoir traversé une haute montagne sur le sommet de laquelle est une grande forteresse nommée Epam-Sansiang. De là, ils se rendirent à la ville de Teyn : et le jour suivant, ayant passé par la ville de Kuniga, ils arrivèrent le soir à Kin-Tyn, où le roi tenait anciennement sa cour, et qui est à présent la résidence du gouverneur de la province de Thillado. Quoiqu'elle soit à une journée de la mer, le commerce y est florissant, et la rend fort célèbre

dans le pays. Ils gagnèrent ensuite Je-San, dernière ville de la même province, d'où ils allèrent à la petite ville de Gunum, puis à Jeu-San et Konsio, résidence du gouverneur de la province de Tian-Siando. Le lendemain, ayant passé une grande rivière, ils entrèrent dans la province de Sengado, où se trouve Sior, capitale du royaume.

Après avoir passé par différentes villes, ils traversèrent une rivière, qui ne leur parut pas moins large que la Meuse l'est à Dordrecht. Une lieue au delà ils arrivèrent à Sior. Depuis leur débarquement jusqu'à cette ville, ils comptèrent soixante-quinze lieues, toujours au nord, mais tirant un peu vers l'ouest. Pendant les deux ou trois premiers jours, ils furent logés dans la même maison; ensuite, on leur donna, pour trois ou quatre ensemble, de petites huttes dans le quartier des Chinois qui sont établis à Sior. Ils furent menés en corps devant le roi. Ce prince les ayant interrogés par le ministère de Wettevri, ils le supplièrent humblement de les faire transporter au Japon, d'où ils se flattaient, qu'avec le secours des Hollandais qui y exercent le commerce, ils pourraient retourner quel-

que jour dans leur patrie. Le roi leur répondit que les lois de la Corée ne permettaient pas d'accorder aux étrangers la liberté de sortir du royaume; mais qu'on aurait soin de leur fournir toutes leurs nécessités. Ensuite, il leur ordonna de faire en sa présence les exercices pour lesquels ils avaient le plus d'habileté, tels que chanter, danser et sauter; après quoi, leur ayant fait apporte quelques rafraîchissemens, il fit présent à chacun de deux pièces de drap pour se vêtir à la manière des Coréens.

Le lendemain, ils furent conduits chez le général des troupes, qui leur fit déclarer par Wettevri que le roi les avait admis au nombre de ses gardes-du-corps, et qu'en cette qualité, on leur fournirait chaque mois soixante-dix katis de riz. Chacun reçut un papier qui contenait son nom, son âge, son pays, la profession qu'il avait exercée jusqu'alors, et celle qu'il exerçait au service du roi de la Corée. Cette patente était en caractères coréens, scellée du grand sceau du roi et de celui du général, qui n'était que la simple impression d'un fer chaud. Avec leur commission ils reçurent chacun leur mousquet, de la poudre et des

balles. On leur ordonna de faire une décharge de leurs armes le premier et le quatrième jour de chaque mois, devant le général, et d'être toujours prêts à marcher à sa suite, soit pour accompagner le roi, soit dans d'autres occasions. Le général fait trois revues par mois, et les soldats font autant de fois l'exercice en particulier. Les Hollandais étaient encore au nombre de trente-cinq. On leur donna un Chinois et Wettevri pour les commander; le premier en qualité de sergent, l'autre, pour veiller sur leur conduite et leur apprendre les usages des Coréens.

La curiosité porta la plupart des grands de la cour à les inviter à dîner, pour les faire danser à la manière hollandaise. Mais les femmes et les enfans étaient encore plus impatiens de les voir, parce que le bruit s'était répandu qu'ils étaient d'une race monstrueuse, et que pour boire, ils étaient obligés de se lier le nez derrière les oreilles. L'étonnement augmenta, lorsqu'on les vit mieux faits que les habitans du pays. On admira particulièrement la blancheur de leur teint. La foule était si grande autour d'eux, que, dans les premiers jours, à peine pouvaient-ils se frayer un passage

dans les rues, ou trouver un moment de repos dans leurs huttes. Enfin, le général arrêta cet empressement par la défense qu'il fit publier d'approcher de leurs logemens sans sa permission. Cet ordre était d'autant plus nécessaire, que les esclaves même des grands portaient la hardiesse jusqu'à les faire sortir de leurs huttes pour s'en amuser.

Au mois d'août, on vit arriver un envoyé tartare, qui venait demander le tribut. L'auteur sans expliquer ici les motifs du roi, raconte que ce prince fut obligé d'envoyer les Hollandais dans une grande forteresse, à six ou sept lieues de *Sior*, et de les y laisser jusqu'au départ du ministre tartare, c'est-à-dire, jusqu'au mois suivant. Cette forteresse est située sur une montagne nommée Numma-san-Siang, qu'on ne peut monter en moins de trois heures. Elle est si bien défendue, qu'elle sert de retraite au roi même, dans les temps de guerre. La plupart des grands du royaume y font leur résidence ordinaire, sans crainte d'y manquer de provisions, parce qu'elle en est toujours fournie pour trois ans.

Vers la fin de novembre, le froid devint

si vif, que la rivière étant glacée, on y vit passer à la fois trois cents chevaux chargés. Le général, alarmé pour les Hollandais, témoigna son inquiétude au roi. On leur fit distribuer quelques cuirs à demi-pourris, qu'ils avaient sauvés de leur naufrage, pour les vendre et s'en acheter des habits. Deux ou trois d'entre eux employèrent ce qu'il leur revint de cette vente à se procurer la propriété d'une petite hutte, qui leur coûta neuf ou dix écus. Ils aimèrent mieux souffrir le froid que de se voir continuellement tourmentés par leurs hôtes, qui les envoyaient chercher du bois dans les montagnes, à trois ou quatre lieues de la ville. Les autres s'étant vêtus le moins mal qui leur fut possible, passèrent le reste de l'hiver comme ils en avaient passé d'autres.

L'envoyé tartare étant revenu à Sior au mois de mars 1655, il leur fut défendu, sous de rigoureuses peines, de mettre le pied hors de leurs maisons. Cependant, le jour de son départ, *Henri Jans* et *Henri-Jean Bos* résolurent de se présenter à lui dans le chemin, sous prétexte d'aller au bois. Aussitôt qu'ils le virent paraître à la tête de sa troupe, ils

s'avancèrent près de son cheval, et prenant les rênes d'une main, ils ouvrirent de l'autre leur robe coréenne, pour faire voir par dessous l'habit hollandais. Cet incident causa d'abord beaucoup de confusion dans la troupe. L'envoyé leur demanda fort curieusement qui ils étaient. Mais ne pouvant se faire entendre, il leur donna par signes l'ordre de le suivre. Le soir, s'étant informé s'il pouvait trouver un interprête, on lui parla de Wetteuri. Il l'envoya chercher sur-le-champ. Wetteuri ne manqua pas d'en avertir le roi. On tint un conseil dans lequel il fut résolu de faire un présent à l'envoyé, pour empêcher que cette affaire n'allât jusqu'aux oreilles du kan. Les deux Hollandais furent ramenés à Sior, et resserrés dans une étroite prison, où leur vie ne fut pas de longue durée. Mais leurs compagnons ne les revoyant plus, ignorèrent si leur mort avait été naturelle ou violente. Après le retour de ces deux malheureux, tous les autres furent conduits devant le conseil de guerre, pour y être examinés. On leur demanda s'ils avaient eu connaissance de la fuite de leurs compagnons; leur désaveu n'empêcha point qu'ils ne fus-

sent condamnés à recevoir chacun cinquante coups sur la plante des pieds. Mais le roi leur fit grâce, en déclarant qu'ils devaient être moins considérés comme des vagabonds mal intentionnés pour le pays, que comme des malheureux étrangers que la tempête avait jetés sur les côtes du royaume. Ils furent renvoyés dans leurs huttes, mais avec défense d'en sortir sans la permission du roi.

Au mois de juin, le général leur fit dire par leur interprête qu'un vaisseau ayant échoué dans l'île de Quelpaert, Wettevri étant trop âgé pour entreprendre ce voyage, ceux d'entre eux qui entendaient mieux la langue coréenne devaient se préparer au nombre de trois à partir pour Quelpaert, avec la commission d'observer les circonstances du naufrage, pour en venir rendre compte à la cour. Sur cet ordre l'assistant et le second pilote, avec un canonnier, se mirent en route deux jours après.

L'envoyé tartare revint au mois d'août, et l'ordre de ne sortir de leurs quartiers que trois jours après son départ, fut renouvelé aux Hollandais avec de rigoureuses menaces. La

veille de son arrivée, ils reçurent une lettre de leurs compagnons, qui leur apprenaient qu'au lieu de les conduire à Quelpaert, on les avait étroitement renfermés sur la frontière la plus méridionale du royaume, afin que si le kan, informé de la mort des deux autres, demandait que le reste lui fût envoyé, on pût lui répondre qu'il en était péri trois dans le voyage de Quelpaert.

Le même envoyé revint encore vers la fin de l'année. Quoique depuis la malheureuse entreprise des deux Hollandais, il fût venu deux fois de la part du grand-kan, sans avoir fait aucune mention de cet événement, la plupart des seigneurs coréens s'efforcèrent d'engager le roi à se défaire de tous les autres. On tint conseil là-dessus pendant trois jours. Mais le roi, le prince son frère, le général et quelques autres, rejetèrent une proposition aussi atroce, et dont le kan pouvait tôt ou tard être instruit. Le général proposa de les faire combattre chacun contre deux Coréens, avec les mêmes armes : c'était le moyen, disait-il, de se délivrer d'eux, sans qu'on pût accuser le roi du meurtre de ces pauvres étrangers. Ils furent informés secrè-

tement de cette résolution par quelques personnes charitables. Le frère du roi passant dans leur quartier pour se rendre au conseil, dont il était président, ils se jetèrent à ses genoux, ils implorèrent sa bonté, et le touchèrent d'une si vive compassion, qu'il devint leur protecteur. Aussi ne durent-ils la vie qu'à ses sollicitations et à l'humanité du roi. Cependant, plusieurs personnes paraissant offensées de cette indulgence, on résolut, autant pour les mettre à couvert des entreprises de leurs ennemis, que pour les dérober aux Tartares, de les reléguer dans la province de Thillado, en leur assignant par mois cinquante livres de riz pour leur subsistance.

Suivant cet ordre, ils partirent de Sior à cheval, au mois de mars 1657 sous la conduite d'un sergent. Wettevri les accompagna l'espace d'une lieue, jusqu'à la rivière qu'ils avaient passée en venant de Quelpaert. Ils revirent la plupart des villes qu'ils avaient traversées dans le même voyage. Enfin, ayant touché à Jeam, ils en partirent le lendemain au matin; et vers midi ils arrivèrent dans une ville considérable, nommée

Diu-Siong, ou Thilla-Pening, qui est commandée par une grande citadelle. C'est la résidence du Pénig-Sé qui y commande en l'absence du gouverneur, et qui porte le titre de colonel de la province. Le sergent qui leur avait servi de guide, les remit entre les mains de cet officier avec les lettres du roi. Ensuite il reçut ordre d'aller chercher leurs trois compagnons qui étaient partis de Sior l'année précédente, et qui n'étaient qu'à douze lieues de Diu-Siong, dans une ville où commandait l'amiral. Ils furent logés ensemble dans un édifice public, au nombre de trente-trois.

Dans le cours du mois d'avril, on leur apporta quelques cuirs restés jusqu'alors à Quelpaert, dont ils n'étaient éloignés que de dix-huit lieues. Ils furent chargés, pour unique occupation, d'arracher deux fois par mois l'herbe qui croissait dans la place du château. Le gouverneur, qui leur marquait beaucoup d'affection, comme tous les habitans de la ville, fut appelé à la cour pour répondre à quelques accusations qui mirent sa vie en danger. Mais étant aimé du peuple et favorisé par la plupart des grands, il fut

renvoyé avec honneur. Son successeur traita les Hollandais moins humainement. Ils les obligea d'aller chercher leur bois sur une montagne à trois lieues de la ville, après avoir été accoutumés jusqu'alors à se le voir apporter. Une attaque d'apoplexie les délivra de cet odieux maître au mois de septembre suivant.

Cependant ils ne se trouvèrent pas mieux de celui qui lui succéda. Lorsqu'il lui demandèrent du drap pour se vêtir, en lui faisant voir que le travail avait usé leurs habits, il leur déclara qu'il n'avait pas reçu d'ordre du roi sur ce point; qu'il n'était obligé de leur fournir que du riz, et que pour leurs autres besoins ils devaient eux-mêmes se les procurer. Ils lui proposèrent alors de leur accorder la permission de demander l'aumône, chacun à leur tour, en lui représentant que, nus comme ils étaient, et leur travail ne produisant qu'un peu de sel et de riz, il leur était impossible de gagner leur vie. Cette grâce leur fut accordée, et bientôt ils eurent de quoi se garantir du froid.

Au commencement de l'année 1658, ils essuyèrent de nouveaux chagrins à l'arrivée

d'un nouveau gouverneur. La liberté de sortir de la ville leur fut ôtée. Seulement le gouverneur déclara que s'ils voulaient travailler pour lui, il leur donnerait à chacun trois pièces d'étoffes de coton; mais ils rejetèrent humblement cette proposition, parce qu'ils n'ignoraient pas que ce travail leur ferait user plus d'habits qu'on ne leur offrait d'étoffe. Quelques-uns d'entre eux étant tombés malades de la fièvre, dans ces circonstances, la frayeur des habitans, au seul nom de fièvre, leur fit obtenir la permission de mendier, à condition qu'ils ne fussent jamais absens de la ville plus de quinze jours ou de trois semaines, et qu'ils ne tournassent point leur marche du côté de la cour ni du Japon. Comme cette faveur ne regardait que la moitié de leur troupe, ceux qui demeurèrent dans la ville reçurent ordre de prendre soin des malades, et d'arracher l'herbe dans la place publique.

Le roi étant mort au mois d'avril, son fils monta sur le trône après lui avec le consentement du kan. Les Hollandais continuèrent de mendier, surtout parmi les prêtres et les moines du pays, qui les traitèrent avec beau-

coup de charité, et qui ne se lassait pas de leur entendre raconter leurs aventures et les usages de leur pays. Le gouverneur qui arriva en 1660, leur témoigna tant de bonté qu'il regrettait souvent de ne pouvoir les renvoyer en Hollande, ou du moins dans quelque lieu fréquenté des Hollandais. La sécheresse fut si grande cette année, que les vivres devinrent fort rares. La misère n'ayant fait qu'augmenter l'année suivante, on vit quantité de voleurs sur les grandes routes, malgré la vigueur avec laquelle ils furent poursuivis par les ordres du roi. La faim fit périr un grand nombre d'habitans. Le gland, les pommes de pin et d'autres fruits sauvages étaient la seule nourriture des pauvres. La famine devint si pressante, que plusieurs villages furent pillés, et que les magasins même du roi ne furent pas respectés. Ces désordres ne laissèrent pas de demeurer impunis, parce que les coupables étaient des esclaves de la cour. Le mal dura jusqu'en 1662, et l'année d'après s'en ressentit encore. La ville Diu-Siong, où les Hollandais n'avaient pas cessé de demeurer, n'étant plus capable de leur fournir des provisions, il vint un ordre de la cour pour

en distribuer une partie dans d'autres villes, Douze furent envoyés à Say-Syane, cinq à Siunt-Schient, et cinq à Namman, à seize lieues plus loin. Cette séparation leur fut d'abord fort affligeante; mais elle devint l'occasion de leur fuite, et par conséquent de leur salut.

Ils partirent à pied, et leurs malades avec leur bagage, sur des chevaux qui leur furent accordés gratuitement. La première et la seconde nuit, ils furent logés ensemble dans la même ville. Le troisième jour, ils arrivèrent à Siun-Schient, où les cinq qui étaient destinés pour cette ville furent laissés. Le lendemain, les autres passèrent la nuit dans un village, d'où étant partis fort matin, ils entrèrent vers midi dans Say-Syane. Leurs guides les livrèrent au gouverneur ou à l'amiral de la province de Thillado, dont cette ville était la résidence. Ce seigneur leur parut d'un mérite distingué. Mais celui qui lui succéda bientôt devint leur fléau. La plus grande faveur qu'il leur accorda, fut la permission de couper du bois pour en faire des flèches à ses gens. Les domestiques des seigneurs coréens n'ont d'autre occupation que de tirer de

l'arc, parce que leurs maîtres font gloire d'entretenir d'excellens archers.

A l'entrée de l'hiver, les Hollandais demandèrent au nouveau gouverneur qu'il leur fût permis de mendier pour se procurer des habits. Ils obtinrent la liberté de s'absenter pendant trois jours, la moitié de leur nombre à la fois. Cette permission leur devint d'autant plus avantageuse, que les principaux habitans de la ville, émus de compassion, favorisaient leurs courses. Elles duraient quelquefois un mois entier. Tout ce qu'ils avaient amassé se partageait en commun. Ils continuèrent de mener cette vie jusqu'au rappel du gouverneur, qui fut créé général des troupes royales; c'est la seconde dignité du royaume. Son successeur adoucit beaucoup le sort des Hollandais de Say-Syane, en ordonnant qu'ils fussent traités comme leurs compagnons l'étaient dans les autres villes. Ils furent déchargés de tous les travaux pénibles; on ne les obligea plus qu'à passer en revue chaque mois, à garder leur maison à leur tour, ou du moins à faire savoir au secrétaire dans quel lieu ils allaient, lorsqu'ils avaient la permission de sortir.

Entre plusieurs autres faveurs, ce gouverneur leur donnait quelquefois à manger; et, s'attendrissant sur leur infortune, il leur demandait pourquoi, étant si près de la mer, ils n'entreprenaient pas de passer au Japon. Ils répondaient qu'ils n'osaient hasarder de déplaire au roi. Ils ajoutaient que d'ailleurs ils ignoraient le chemin, et qu'ils manquaient de vaisseau. « Quoi! reprenait-il, n'y a-t-il » point assez de barques sur la côte? » Ils affectaient de répondre qu'elles ne leur appartenaient pas, et que, s'ils manquaient leur entreprise, ils craignaient d'être traités comme des voleurs et des déserteurs. Le gouverneur riait de leurs scrupules. Il ne s'imaginait pas qu'ils ne lui tenaient ce langage que pour écarter ses soupçons, et que jour et nuit ils ne pensaient qu'aux moyens de se procurer une barque. Les Hollandais furent, à cette époque, vengés du gouverneur précédent : il n'avait joui de sa nouvelle dignité qu'environ quatre mois. Ayant été accusé d'avoir condamné trop légèrement à mort plusieurs personnes de différens ordres, il fut condamné, par le roi, à recevoir quatre-vingt-dix coups sur les os

des jambes, et à être banni perpétuellement.

Vers la fin de cette année, on vit paraître une comète; elle fut suivie de deux autres, qui se montrèrent toutes deux à la fois, pendant environ deux mois. La cour en conçut tant d'alarmes, que le roi fit doubler la garde dans tous ses ports et sur tous ses vaisseaux. Il donna ordre que toutes ses forteresses fussent bien munies de provisions de guerre et de bouche, et que ses troupes fussent exercées tous les jours. La crainte qu'il avait d'être attaqué par quelque voisin alla jusqu'à lui faire défendre qu'on allumât du feu pendant la nuit dans les maisons qui pouvaient être aperçues de la mer. On avait vu les mêmes phénomènes lorsque les Tartares avaient ravagé le pays, et l'on se souvenait d'avoir été averti par des signes de cette nature avant la guerre des Japonais contre la Corée. Les habitans ne rencontraient pas les Hollandais sans leur demander ce qu'on pensait des comètes dans leur pays. Ils répondaient qu'elles étaient le pronostic de quelque terrible événement, tel que la peste, la guerre ou la famine, et quelquefois de ces trois malheurs ensemble. Ils parlaient de

bonne foi, remarque l'auteur avec beaucoup de simplicité, parce qu'ils avaient été convaincus de cette vérité par l'expérience.

Comme ils passèrent fort tranquillement l'année 1664 et la suivante, tous leurs soins se rapportèrent à se rendre maîtres d'une barque; mais ils eurent le chagrin de ne pas réussir. Ils allaient quelquefois à la rame le long du rivage, dans un bateau qui leur servait à chercher de quoi vivre. Quelquefois ils faisaient le tour des petites îles, pour observer tout ce qui pouvait être favorable à leur évasion. Leurs compagnons, qui étaient dans les deux autres villes, venaient les visiter par intervalles. Ils leur rendaient leurs visites, lorsqu'ils obtenaient la permission du gouverneur. Leur patience se soutenait dans les plus grandes peines, assez contens de jouir d'une bonne santé, et de ne pas manquer du nécessaire dans le cours d'un si long esclavage.

En 1665, ils perdirent ce bon gouverneur, qui fut élevé aux premières dignités de la cour en récompense de ses vertus. Il avait répandu ses bienfaits sur toutes sortes de personnes pendant deux ans d'une heureuse ad-

ministration, qui lui avait gagné l'affection de tout le monde, et l'estime de son maître, ainsi que celle de la noblesse. Il avait réparé les édifices publics, augmenté les forces maritimes, etc. etc.

Après son départ, la ville demeura trois jours sans gouverneur, parce que l'usage accorde ce temps au successeur pour choisir, avec le secours de quelque devin, un moment favorable à son inauguration. Ce choix ne fut pas heureux pour les Hollandais. Entre plusieurs mauvais traitemens, leur nouveau maître voulut les faire travailler continuellement à jeter de la terre en moule. Ils rejetèrent cette proposition, sous prétexte qu'après avoir rempli leur devoir, ils avaient besoin de leur temps pour se procurer de quoi se vêtir et satisfaire à leurs autres nécessités; que le roi ne les avait point envoyés pour un travail si rude, ou que, s'ils devaient être traités avec cette rigueur, il valait beaucoup mieux pour eux renoncer à la subsistance qu'on leur accordait, et demander d'être envoyés au Japon, ou dans quelque autre lieu fréquenté par leurs compatriotes. La réponse du gouverneur fut une menace de les forcer

d'obéir, mais il n'eut pas le temps d'exécuter ses intentions : quelques jours après, tandis qu'il se trouvait à bord d'un fort beau vaisseau, le feu prit par hasard à la chambre des poudres qui étaient située devant le mât et fit sauter la proue ; ce qui coûta la vie à cinq hommes. Il se dispensa d'en donner avis à l'intendant de la province, dans l'espérance que cet accident demeurerait caché. Malheureusement pour lui, le feu avait été aperçu par un des espions que la cour entretient sur les côtes comme dans l'intérieur du royaume. L'intendant, qui en fut averti par cette voie, se hâta d'en rendre compte au souverain : le gouverneur fut rappelé immédiatement, et condamné au bannissement perpétuel, après avoir reçu quatre-vingt-dix coups sur les os des jambes.

Les Hollandais virent arriver au mois de juillet un nouveau gouverneur, mais sans obtenir le changement qu'ils avaient espéré dans leur sort. Ils exigea d'eux chaque jour cent brasses de natte. Lorsqu'ils lui représentèrent que c'était leur demander l'impossible il les menaça de trouver quelque occupation qui leur conviendrait mieux. Une maladie

qui lui survint l'empêcha d'exécuter son projet; mais outre leur devoir ordinaire, ils demeurèrent chargés du soin d'arracher l'herbe dans la place du Pénig-Sé, et d'apporter du bois propre à faire des flèches. Le chagrin de leur situation les fit penser à profiter de la maladie de leur tyran pour se procurer une barque, quelques risques qu'ils dussent courir. Ils employèrent dans cette vue un Coréen qui leur avait plusieurs obligations. Ils le chargèrent de leur acheter une barque, sous prétexte du besoin qu'ils en avaient pour mendier du coton dans les îles voisines; ils lui promirent à leur tour une part considérable aux aumônes qu'ils se flattaient de recueillir. La barque fut achetée; mais le pêcheur qui l'avait vendue ayant su que c'était pour leur usage, voulut rompre son marché, dans la crainte d'être puni de mort, s'ils s'en servaient pour leur évasion. Cependant l'offre de doubler le prix lui fit oublier toutes ses craintes, et le marché tint, à la grande satisfaction des Hollandais.

Aussitôt qu'ils se trouvèrent en liberté, ils fournirent leur bâtiment d'une voile, d'une ancre, de cordages, d'avirons et autres

instrumens nécessaires, résolus de partir au premier quartier de lune, qui était l'instant le plus favorable. Ils retinrent deux de leurs compatriotes qui étaient venus les visiter. D'un autre côté, ils firent venir de Namman Jean Péters de Vries, habile matelot, pour leur servir de pilote. Quoique les habitans les plus voisins de leur demeure ne fussent pas sans quelque défiance, les Hollandais sortirent la nuit du 4 septembre 1667, aussitôt que la lune eut cessé de luire, et, se glissant le long du mur de la ville avec leur provision, qui consistait en riz, avec quelques pots d'eau et une marmite, ils gagnèrent le rivage au nombre de huit, sans avoir été découverts. Il ne restait que seize Hollandais, de trente-six qui s'étaient sauvés du naufrage : les huit autres, qui ne purent s'échapper de la Corée, y finirent vraisemblablement leurs jours; au moins on n'a point eu de leurs nouvelles depuis.

Ils commencèrent par remplir un tonneau d'eau fraîche, dans une petite île qui n'est qu'à la portée du canon. Ensuite ils eurent la hardiesse de passer devant les vaisseaux de la ville et devant les frégates même du roi,

en prenant le large dans le canal, autant qu'il était possible. Le 5 au matin, lorsqu'ils étaient presque en mer, un pêcheur leur cria: « Qui vive ? » mais ils se gardèrent bien de répondre, dans la crainte que ce ne fût quelque garde avancée des vaisseaux de guerre mouillés à peu de distance. Au lever du soleil, le vent leur ayant manqué, ils se servirent de leurs avirons. Vers midi, le vent fraîchit. Ils portèrent alors au sud-est sur leurs simples conjectures, et doublant la pointe de la Corée dans le cours de la nuit suivante, ils n'appréhendèrent plus d'être poursuivis.

Le 6 au matin ils se trouvèrent fort près de la première île du Japon, et le vent ne cessant pas de les favoriser, ils arrivèrent sans le savoir devant l'île de Firando, où ils n'osèrent pas relâcher, parce qu'ils ne connaissaient pas la rade; d'ailleurs ils avaient entendu dire aux Coréens qu'il n'y avait aucune île sur la route de Nangazaki. Ainsi, continuant leur course par un bon vent, ils côtoyèrent le 7 des îles dont le nombre leur parut infini. Le soir, ils espéraient mouiller près d'une petite île; mais des apparences d'orage qu'ils découvrirent dans l'air, et des

feux qu'ils virent de tous côtés, leur firent prendre la résolution de ne pas interrompre leur course.

Le 8 au matin ils se trouvèrent au même endroit d'où ils étaient partis le soir précédent; ce qu'ils attribuèrent à la violence de quelque courant. Cette observation leur fit prendre le large; mais la force des vents contraires les obligea bientôt de se rapprocher de la terre. Après avoir traversé une baie, ils jetèrent l'ancre avec le milieu du jour, sans connaître le pays. Tandis qu'ils préparaient leur nourriture, quelques habitans passèrent et repassèrent fort près d'eux sans leur parler. Vers le soir, le vent étant un peu tombé, ils virent une barque chargée de six hommes qui avaient chacun deux couteaux suspendus à leur ceinture, et qui, s'étant avancés à la rame, débarquèrent un homme vis-à-vis d'eux. Cette vue leur fit lever l'ancre avec toute la promptitude possible. Ils employèrent leurs avirons et leurs voiles pour sortir de la baie, mais la barque les poursuivit et les joignit bientôt. Ils auraient pu se servir de leurs longues cannes de bambou pour empêcher ces inconnus de

monter à bord; cependant, après avoir découvert plusieurs autres barques remplies de Japonais, qui se détachaient du rivage, ils prirent le parti de les attendre tranquillement.

Les gens de la première barque leur demandèrent par des signes où ils allaient; pour réponse ils arborèrent pavillon jaune avec les armes d'Orange, en criant : « Hol» lande! Nangazaki! » Là-dessus on leur fit signe d'amener leur voile; ils obéirent. Deux hommes étant passés sur leur bord, leur firent diverses questions qui ne furent pas entendues. Leur arrivée avait jeté tant d'alarme sur la côte, que personne n'y parut sans être armé de deux épées. Le soir, une barque amena sur leur bord un officier qui tenait le troisième rang dans l'île. Reconnaissant qu'ils étaient Hollandais, il leur fit entendre par des signes qu'il y avait six vaisseaux de leur nation à Nangazaki, et qu'ils étaient dans l'île de Goto, qui appartenait à l'empereur. Ils passèrent trois jours dans le même lieu, gardés fort soigneusement. On leur apporta du bois et de la viande, avec une natte pour les mettre à couvert de la pluie, qui tombait en abondance.

Le 22 ils partirent pour Nangazaki, bien fournis de provision, sous la conduite du même officier qui les avait abordés, et qui portait des lettres à l'empereur. Il était accompagné de deux grandes barques et de deux petites. Le lendemain au soir ils découvrirent la baie de cette ville, et y mouillèrent à minuit. Il y avait à l'ancre cinq bâtimens hollandais. Plusieurs habitans de Goto et diverses personnes de considération les avaient bien traités, sans vouloir rien accepter de leur part. Le 24 ils furent conduits au rivage et reçus par des interprètes japonais de la compagnie, qui, leur ayant fait plusieurs questions, prirent leur réponse par écrit. Ils furent menés ensuite au palais du gouverneur, devant lequel ils parurent à midi. Lorsqu'ils eurent satisfait sa curiosité par le récit de leurs aventures, il loua beaucoup le courage qui leur avait fait surmonter tant de dangers pour se mettre en liberté. Leur esclavage avait duré plus de douze ans. Les interprètes reçurent ordre du gouverneur de les conduire chez le commandant hollandais, qui se nommait Guillaume Volquers. Il les reçut avec beaucoup de bonté.

Nicolas Leroi, son lieutenant, et tous leurs compatriotes, leur firent le même accueil. Le gouverneur de Nangazaki aurait souhaité de pouvoir les retenir une année entière. Il se les fit amener le 25 octobre. Cependant, après les avoir encore interrogés avec beaucoup de curiosité, il les rendit au directeur de la compagnie, qui leur donna un logement dans sa propre maison. Peu de jours après ils partirent pour Batavia, où ils arrivèrent le 29 novembre. Le général, à qui ils présentèrent le journal, leur fit un accueil très-favorable, et leur promit de les mettre à bord de quelques vaisseaux qui devaient retourner en Europe. En effet, s'étant embarqués le 28 décembre, ils arrivèrent à Amsterdam le 20 juillet 1668.

HIVERNEMENT

De l'équipage d'un vaisseau anglais, commandé par le capitaine Thomas James, dans l'île de Charlton, au fond de la baie d'Hudson, en 1631 et 1632.

Au mois de mai 1631, le capitaine James, commandant le bâtiment *la Résolution*, partit de Bristol pour aller faire la découverte du passage du nord-ouest. Le 4 juin, il vit la côte du Groënland; le 5, il se trouva embarrassé dans les glaces, et après une navigation très-pénible et très-dangereuse vers l'ouest et le nord, voyant, le 5 juillet, par un temps très-clair, que la mer était entièrement couverte de glaces à une grande étendue, dans toute la partie du nord et du nord-ouest, il jugea qu'il chercherait en vain cette année le passage qu'il voulait découvrir. Il résolut en conséquence de pénétrer dans la baie d'Hudson,

où il espérait trouver un passage qui le conduirait vers l'embouchure du fleuve Saint-Laurent. Il tint la mer jusqu'au 7 octobre. Les obstacles qui avaient entravé sa route devinrent alors insurmontables. Il prit donc le parti de descendre, et d'hiverner dans une île située par 52° 45′ de latitude boréale dans cette baie, plutôt que de continuer à naviguer.

Plusieurs hommes étaient dangereusement malades. Le charpentier, aidé de quelques gens de l'équipage, construisit sur le rivage une cabane pour les y placer, et essayer s'ils en retireraient quelque soulagement. Le capitaine, accompagné de quelques matelots, parcourut l'île, pour voir s'il y trouverait des habitans; mais il n'y découvrit rien dont ses gens pussent faire aucun usage. Ils revinrent très-fatigués, ayant toujours marché dans la neige jusqu'à mi-jambes. Pendant qu'on faisait cette recherche, ceux qui étaient restés à bord descendirent les voiles de perroquet, les plièrent, et les mirent avec soin entre les ponts, après les avoir bien séchées.

Le 12, on fit dégeler la grande voile, qui fut apportée à terre pour couvrir la nouvelle cabane. Le capitaine fit donner aux six

hommes qui l'avaient apporté, deux chiens pour aller à la chasse des ours, ou de quelque autre gibier, et on leur permit de demeurer la nuit à terre.

Le 13, des matelots demandèrent la permission de parcourir le pays : elle leur fut accordée, à condition qu'ils ne se sépareraient point, et qu'ils chercheraient un port commode pour y conduire le vaisseau. Ils revinrent, le 15, avec un petit daim très-maigre, qu'ils avaient coupé par quartiers. Ils rapportèrent qu'ils avaient vu d'autres animaux de la même espèce, la seule qui se fût offerte à leurs regards; mais que ce pays paraissait dénué d'habitans et d'un port commode. Le 23, le lieutenant, Guillaume Clément, se mit aussi en chemin pour faire les mêmes recherches, avec cinq hommes; mais ils n'en recueillirent qu'une grande fatigue, et même ils perdirent un des leurs, nommé Jean Barton, aide du canonier, qui se noya, en voulant traverser un étang glacé, plutôt que de faire un tour un peu plus long.

Le 3 de novembre, l'endroit que James choisit pour hiverner fut un bosquet (si on peut lui donner ce nom) d'arbres assez épais,

avec une petite colline qui le garantissait de la violence du vent du nord. Il trouva d'abord de grande difficultés pour y élever une habitation : il essaya en vain de se creuser une cave, car il trouva toujours l'eau à deux ou trois pieds de profondeur. Il ne put faire des murs de pierre, parce que le petit nombre de celles qu'on avait d'abord vues dans l'île, fut bientôt enseveli dans la neige; et il ne fut pas possible d'en former de terre, à cause de la nature du sol, qui n'était qu'un sable fin sans aucune consistance. Les Anglais remédièrent le mieux qu'il leur fut possible à tous ces inconvéniens, en enfonçant des pieux très-proches les uns des autres, avec des espèces de claies très-serrées, qui formaient comme un rempart contre la rigueur du temps. Cet édifice avait environ six pieds de hauteur; et, aux deux extrémités, ils avaient laissé une ouverture qui atteignait presque au sommet: elle servait à donner passage à la lumière, à faire sortir la fumée, et laissait la liberté d'entrer dans la cabane et d'en sortir. A une petite distance, ils avaient mis d'autre poteaux de six pieds de haut, avec six autres pièces de bois en travers, bien garnies en

dedans et en dehors de plusieurs rangs de broussailles; et par-dessus tout, ils avaient posé leurs grandes et petites voiles qui tombaient jusqu'à terre, et contribuaient beaucoup à entretenir la chaleur. Cette cabane était à peu près carrée, de vingt pieds de longueur de chaque côté; le foyer était au milieu, et autour du feu, les matelots avaient établi leurs couchettes sur des poteaux d'un pied de hauteur, où ils avaient étendu des voiles de relai, avec leurs lits et leurs couvertures. Ils avaient mis des planches sur la terre, pour garantir de l'humidité, autant qu'il était possible, l'intérieur de leur habitation.

A vingt pieds de distance de cette cabane, ils en avaient élevé une seconde, un peu moins étendue, avec une pile de coffres, du côté du sud, au lieu de poteaux; on y préparait des vivres, et les matelots y passaient la plus grande partie du jour.

Vingt pas plus loin, on trouvait le magasin où l'on conservait le pain, le poisson et les autres provisions, sur une élévation, à deux pieds de terre, pour les entretenir toujours sèches : ce dernier réduit n'était formé que d'un gros arbre soutenu par des chevrons

et par de forts branchages, le tout bien couvert de voiles.

Leurs provisions consistaient en bœuf salé, en porc et en poisson, dont ils avaient au moins pour huit mois, en les conservant avec soin, comme ils firent. Voici la distribution que leur faisait le cuisinier pour leur nourriture :

Le dimanche, on leur donnait du porc et des pois, au souper, de la soupe et du bœuf qu'on avait fait bouillir et bien dessaler la nuit du samedi; le bouillon réchauffé faisait un excellent cordial : ils avaient ensuite un plat de poisson. On avait également soin, tous les autres jours, de préparer le bœuf la nuit précédente. Ceux qui ne pouvaient manger les mets, à cause du mal qu'ils souffraient à la bouche, prenaient du gruau fricassé, ou du pain broyé avec de l'huile, à quoi l'on joignait quelquefois de la purée de pois. Leur boisson ordinaire était de l'eau; mais on donnait aux malades, et à ceux qui étaient les plus faibles une chopine de vin d'Alicante, par jour, avec un verre d'eau-de-vie tous les matins, quoique ces liqueurs eussent perdu presque tout leur esprit par la gelée dont on

n'avaient pu les garantir. Quand ils voulaient faire la débauche, ils mettaient une pinte de vin dans sept pintes d'eau, et cette légère boisson ranimait autant leur courage qu'elle excitait à la gaîté.

Le pays était peu abondant en gibier. On vit quelques ours, et on prit au piége des renards que l'on fit bouillir pour les malades. Au mois de mai, on aperçut des canards, des oies sauvages et des perdrix blanches : on ne tua qu'un petit nombre de ces dernières, parce que les munitions étaient épuisées. Le poisson semblait être étranger à ces parages.

On amena à terre le canot avec beaucoup de peine, à cause des neiges et des glaces : il portait une barrique de bière qui était entièrement gelée : on en mit sur le feu, dans une chaudière, où elle contracta un très-mauvais goût, ce qui obligea les Anglais de casser de la glace dans un étang voisin. Il en sortit une odeur empestée, et l'on défendit aussitôt d'y toucher, de crainte qu'elle ne causât quelque infection. Les gens de l'équipage creusèrent un puits près de leur demeure, et ils y puisèrent une eau excellente, qui leur parut aussi douce et aussi nourrissante que du lait.

Le 12, le feu prit à leur maison; mais la flamme fut bientôt éteinte, et cet accident les obligea seulement à faire une garde plus exacte, ne pouvant éviter d'avoir de grands feux.

Le 23, le vaisseau fut dans le plus grand danger d'être entraîné de son mouillage par plusieurs grands glaçons : le moindre avait un quart de mille et le câble fut tiré avec une force qui faillit à le rompre. Dans cette extrémité, l'équipage fit des signes de détresse, et l'on y répondit du rivage, sans pouvoir lui donner aucun secours. Aussitôt que le jour le permit, on y alla avec la chaloupe, et l'on résolut de coucher le vaisseau sur le rivage pour le conserver le plus long-temps qu'il serait possible, parce qu'il était évident que ni câbles ni ancres ne pourraient le garantir des glaces et du gros temps.

On fit donc approcher le bâtiment le plus près de terre qu'on le put, et on amena dans le canot la poudre et les provisions à la cabane. Le vaisseau resta couché à la profondeur de deux pieds dans le sable : mais il était tellement battu de la mer et des glaces, que le capitaine donna ordre au charpentier

de percer un trou, avec une tarière, dans le fond. L'eau le remplit en six heures, et il commença à moins remuer : pour le mieux asseoir, on jeta à fond de cale les cordages, les ancres de réserve, et beaucoup d'autres ustensiles, du nombre desquels fut le coffre du chirurgien. Ce fut le 26 au soir que l'équipage se mit dans le canot, au nombre de dix-sept hommes; mais la neige, qui s'était glacée dans l'eau, l'avait rendue si épaisse, qu'ils eurent la plus grande peine à gagner le rivage, quoiqu'ils eussent quatre avirons avec deux hommes sur chacun, et quatre autres pour les relever. Dans ce court passage, ils furent tellement couverts de glaces et de neige, que lorsqu'il descendirent, ils pouvaient à peine se reconnaître les uns les autres.

La nuit était close quand ils eurent mis leur barque en sûreté, et ils retrouvèrent avec peine le chemin de la cabane. Leur premier soin, en arrivant, fut de faire un grand feu, et de se régaler d'eau de glace qu'ils faisaient fondre, et d'un peu de pain. Bientôt ils entrèrent en quelque dispute sur leur situation : le charpentier prétendit que le vaisseau était absolument perdu, et soutint que, quand

cela ne seroit pas, on n'en pourrait faire aucun usage, à cause de la perte du gouvernail. Le capitaine fut d'un autre sentiment; et, par une harangue très-pathétique, il encouragea ses gens. Il leur représenta que leur situation était, à la vérité, très déplorable; mais, qu'en se remettant à la Providence, qui n'abandonnent jamais ceux qui se confient en elle, ils en ressentiraient les effets; qu'ils avaient un grand nombre d'exemples de gens réduits à un état beaucoup plus fâcheux que le leur, et qui en avaient éprouvé le secours dans le temps où ils semblaient ne devoir en attendre aucun; qu'ils pourraient, s'il n'y avait pas d'autre ressource, construire une pinasse des débris de leur vaisseau, en supposant qu'il fût perdu sans retour; et, qu'avec le secours de la divine miséricorde, ils pourraient s'en servir pour regagner l'Angleterre. Le charpentier répondit qu'il n'épargnerait ni ses peines, ni son industrie pour les tirer de cet endroit, si l'équipage voulait l'aider; qu'il pensait que l'île où ils étaient produisait assez de bois pour construire une pinassse, sans toucher au vaisseau, parce qu'il pouvait arriver, par quelque heureux événement,

qu'il leur fût plus utile qu'il n'y avait actuellement d'apparence. Tous les gens de l'équipage s'écrièrent qu'ils l'aideraient de tout leur pouvoir dans ce qu'il voudrait entreprendre pour le bien commun. Le capitaine promit de récompenser libéralement les travailleurs; il donna au charpentier pour l'encourager, dix livres sterlings en vaisselle d'argent, et l'assura que s'il construisait une pinasse, il lui en ferait présent à leur arrivée en Angleterre, et lui donnerait de plus cinq livres sterlings.

Le 1er décembre, quelques hommes allèrent dans la barque au milieu des glaces, jusqu'au vaisseau, pour en apporter quelques effets nécessaires; mais la nuit les ayant surpris, ils furent obligés de la passer à bord. Ils y souffrirent horriblement par le froid, qui, le lendemain, fut si rude, que le chemin jusqu'au vaisseau fut totalement glacé; ils revinrent à terre sur la glace, apportant avec eux cinq cents poissons secs, quelques couvertures et plusieurs lits. L'eau avait mis ces objets presque hors d'état de servir; mais, dans le dénûment où se trouvaient le capitaine et ses gens, chaque couverture, dont ils

pouvaient espérer de tirer quelque chaleur, était pour eux d'un très-grand prix.

Depuis le 3 jusqu'au 18, on transporta dans la cabane et dans un magasin qu'on bâtit auprès, toutes les provisions et les ustensiles qui restaient à tirer du vaisseau, pendant que le charpentier et quelques aides rassemblaient des bois pour la pinasse. Plusieurs de ceux qui travaillaient eurent les doigts, le nez et les joues gelées; ils devinrent aussi blancs que la neige, qui ne cessait de tomber. Le froid augmentait sensiblement chaque jour, et il s'éleva de grosses ampoules sur le corps de ceux qui s'exposèrent trop promptement à l'ardeur du feu en sortant de l'extérieur.

Le puits gela dans le même temps et les Anglais ne trouvant plus d'eau dans les trous qu'ils creusèrent, furent réduits à la nécessité de boire de la neige fondue, breuvage très-malsain dans ce pays, et qui leur causa des maladies de peau et des difficultés de respirer. Le vin d'Espagne, le vinaigre, l'huile et les liqueurs spiritueuses se changèrent en morceaux de glace, que l'on fut obligé de rompre avec des haches pour en faire usage. Le froid devint si vif, qu'à trois pieds de distance d'un

grand feu, les liqueurs se gelaient encore, quoique la cabane fut très-close; et bientôt cet asile fut enseveli dans la neige, qui tombait en abondance. Les matelots furent contraints de s'y ouvrir un passage, et de le nettoyer tous les jours avec des pelles. Quand elle fut consolidée, cet espace, qui était élevé de trois pieds au moins au-dessus du terrain, servit de promenade au capitaine et aux malades qui était dans la cabane.

James se souvint alors qu'à sa première descente dans cette île, il avait trouvé une bonne source au pied d'une hauteur voisine, et qu'il avait fait abattre deux ou trois arbres près de cet endroit pour le reconnaître. Il y envoya quelques-uns de ses gens, qui n'eurent pas de peine à le découvrir; ils écartèrent la neige avec des pelles, trouvèrent la source, et lui apportèrent de l'eau; ce qui lui fut un rafraîchissement très-agréable. Cette découverte fut d'un grand service à tout l'équipage : la source coula pendant toute l'année, et, quoique la rigueur du froid en glaçât quelquefois l'entrée, c'était à si peu d'épaisseur, qu'on l'avait bientôt découverte.

La fête de Noël fut observée avec la plus

religieuse solennité ; et, le jour de Saint-Jean, ils convinrent de nommer cet endroit de leur séjour, *Forêt de Winter,* en l'honneur de sir Jean Winter.

Le 6 janvier 1632, les Anglais prirent hauteur par un soleil très-clair, et ils trouvèrent que la forêt de Winter était à 51° 52′ de latitude, différence ocasionée par la grande réfraction que cet astre souffrait alors.

Le 21, le soleil parut de figure ovale quand il sortit de l'horizon ; mais, à mesure qu'il s'élevait, il reprit sa forme ordinaire.

Le 30 et le 31, toute la voie lactée, le nuage du Cancer et les Pléiades parurent remplis de petites étoiles, et tout le firmament des environs en fut également couvert, ce que le capitaine James dit n'avoir jamais vu avant ce temps ; mais il y en eut bientôt plus du quart qui perdirent leur lumière par l'éclat de la lune, qui se leva vers dix heures du soir. Au commencement de ce mois, la mer fut prise de toutes parts, et l'on ne vit plus d'eau en aucun endroit ; le vent fut presque toujours nord et excessivement froid. Le peu d'heures où il était moins rude, on les employait à apporter du bois pour le feu, à tra-

vailler à la pinasse et à nettoyer les avenues de la cabane et du magasin, des glaces qui en auraient fermé l'accès.

Le froid fut plus violent dans le mois de février que les Anglais ne l'avaient encore ressenti depuis qu'ils étaient dans ce pays. Leurs gencives se gonflèrent excessivement, et leurs dents s'ébranlèrent. Ils se trouvèrent réduits à un état si fâcheux, qu'ils ne pouvaient presque prendre aucune nourriture, et leur chirurgien n'eût que trop l'occasion d'exercer ses talens, et de donner des preuves de son zèle.

Il était presque impossible de supporter la vivacité de l'air hors de la cabane : les habillemens les plus épais servaient à peine à se garantir de la rigueur du froid, et ceux qui s'y exposaient ne parvenaient qu'avec difficulté à ne pas être gelés. Leurs lits, quoique fort proche du feu, étaient couverts de gelée blanche; et, pendant que le cuisinier dormait, l'eau se glaça jusqu'au fond dans le baquet où il mettait dessaler leur nourriture, quoiqu'on le tînt à trois pieds de distance du feu. Quelques soins que prit le chirurgien pour conserver ses sirops et ses médicamens, ils éprouvèrent le même sort; les montres et les horloges

ne furent plus d'aucun usage, et la terre fut gelée à dix pieds de profondeur.

Malgré cette affreuse extrémité, les matelots firent toujours, autant qu'ils leur fut possible, les ouvrages nécessaires. Cependant ils manquaient de souliers, la neige et le feu les avaient mis absolument hors d'usage, ce qui les obligea de se garnir les pieds de chiffons les plus chauds qu'ils purent trouver.

Le 15 mars, un des gens de l'équipage croyant avoir vu un daim, engagea deux ou trois autres, avec la permission du capitaine, à se mettre à sa poursuite. Ils revinrent le soir sans avoir rien trouvé, et si accablés du froid, qu'ils furent quinze jours sans pouvoir remuer; leurs jambes et leurs pieds s'étaient couverts d'ampoules aussi grosses que des noix. Trois autres sortirent dans le même dessein quelques jours après, ils furent encore plus maltraités, et peu s'en fallut qu'il ne leur en coûtât la vie. On ne pouvait avoir le bois à brûler, et celui qu'on destinait à faire la pinasse, qu'avec des peines excessives. Les haches et les cognées étaient toutes rompues ou endommagées; cependant les Anglais n'avaient pas d'autres instrumens pour abattre

les arbres et pour les exploiter. Le bois pour le chauffage leur causait aussi beaucoup d'embarras; celui qui était vert faisait une fumée capable de les suffoquer; et l'espèce de térébenthine qui sortait de celui qui était sec, produisait aussi une fumée non moins désagréable qui les couvrait de suie et les rendait semblables à une troupe de ramoneurs.

Au mois d'avril, le charpentier, avec quatre hommes, qui depuis quelque temps n'avaient cessé de travailler, devinrent si infirmes, qu'il ne leur fut plus possible de se mouvoir; le bossemam et plusieurs matelots tombèrent malades presqu'en même temps, et il ne resta plus que cinq hommes qui fussent en état de bouger. Le capitaine résolut, avec leur secours, de vider le vaisseau de la glace dont il était rempli, aussitôt que le temps commencerait à devenir plus doux, afin de le préparer à pouvoir servir quand la saison le permettrait. Ils n'avaient, pour y travailler, que deux leviers de fer et quatre pelles rompues. Le projet de James était de faire un monceau de la glace qu'ils en tireraient, afin de former comme une barrière qui l'empêchât d'être endommagé quand les glaces se brise-

raient dans la baie, parce qu'il y avait tout lieu de craindre que, dans l'état actuel du vaisseau, elles ne le missent en pièces. Le 6 d'avril, la neige tomba en plus grande quantité et plus forte qu'ils ne l'avaient vue jusqu'alors; celle qui était tombée pendant l'hiver étant petite, sèche et si incommode, que, lorsque le vent la poussait au visage, il y avait tout à craindre pour les yeux et pour la gorge de ceux qui s'y trouvaient exposés.

Les Anglais remarquèrent que, dans les temps chargés et couverts, ils voyaient aisément, des endroits les plus bas, une île qui était environ à quatre lieues de la forêt de Winter, au lieu que dans les temps sereins, et quand le soleil luisait, ils ne pouvaient la découvrir, même des lieux élevés. La cause de ce phénomène, est qu'un léger brouillard fait le même effet qu'un verre convexe.

Le 16, il fit un très-beau soleil. Ils dégagèrent le pont du vaisseau de la neige dont il était couvert, et firent un grand feu dans la cabane pour la sécher. Le 17, ils tirèrent leur ancre qui était dans un bas-fond sous les glaces, et la transportèrent à bord. Ils virent alors qu'ils n'avaient d'autre parti à prendre

que celui de faire usage de leur vaisseau, le mieux qu'il leur serait possible, parce que leur canot était brisé, et que, quand même il aurait été en bon état, sa petitesse empêchait qu'ils en tirassent aucun service. D'ailleurs, le charpentier était si mal que l'on désespérait de son rétablissement, ils ne pouvaient nullement compter sur la pinasse. Le 19, le maître et deux autres hommes résolurent de demeurer à bord pour se délivrer des lamentations de leurs compagnons malades, qui poussaient des cris perçans : il est vrai que le défaut de bonnes couvertures les avait fait beaucoup souffrir pendant tout l'hiver; mais leur sort n'était pas pire que celui des autres.

La plus grande partie du mois fut employée à boucher les ouvertures qu'on avait faites au vaisseau pour le mettre à fond, à réparer ses autres dommages, et à le débarrasser des glaces et de la neige dont il était rempli : tous ceux qui étaient en état d'agir s'y employèrent avec la plus grande activité. Le 28, le cuisinier, en faisant continuellement bouillir de l'eau pour la jeter dans les deux pompes, les mit en état d'agir. Le 21, il plut pendant tout le jour; ce qui leur causa d'autant plus

de satisfaction, qu'ils jugèrent que c'était une marque certaine de la fin de l'hiver, et du retour de la belle saison. Il fit cependant très-froid le 29 et le 30, et il tomba de la grêle et de la neige; mais la pluie qu'ils avaient eue leur donnait une si grande joie, que, la veille du premier jour de mai, ils trempèrent des rôties dans la meilleure liqueur qu'ils purent avoir, et burent respectivement, devant un grand feu, à la santé de leurs maîtresses.

Le dégel vint peu à peu, à mesure qu'on avança dans le mois de mai, quoique le 2 eût été encore si froid, que ceux qui avaient conservé quelque force n'osèrent se hasarder à sortir. Les malades, qui s'évanouissaient quand on les tournaient dans leur lit, ressentirent des douleurs encore plus vives, qui augmentèrent leur mauvaise humeur. Le 4, la neige commença à fondre, et l'on vit des grues et des oies sauvages, mais si farouches, qu'il ne fut pas possible d'en approcher. Le capitaine et le chirurgien essayèrent inutilement, pendant deux heures, d'en tirer quelques-unes; mais ils ne rapportèrent de leur chasse qu'une fatigue excessive, et de très-vives douleurs. Ils avaient toujours marché dans

les neiges fondues, et James dit que, sans exagérer, il croyait y perdre les jambes. Le 6, ils enterrèrent Jean *Warden*, quartier-maître, sur le sommet d'une colline de sable, qu'ils nommèrent la hauteur de Brandon.

Le 9, ils tirèrent hors du fond de cale cinq barriques de bœuf et de porc, quatre tonneaux de bière et un de cidre, qui, par un heureux hasard, se trouva très-bien conservé.

Le 12, ils dégagèrent le magasin de souliers, qui étaient demeurés dans l'eau pendant tout l'hiver; cependant ils en tirèrent un grand service, et chaque homme en mit une paire quand ils eurent été séchés au feu. Ils trouvèrent aussi un tierçon de vin entièrement gelé; mais la perte qui, avec raison, leur causa le plus de chagrin, fut celle de leur gouvernail, qu'ils cherchèrent inutilement entre les glaces dont leur vaisseau était entouré.

Le 14, le contre-maître, aidé de quelques hommes, travailla à nettoyer les agrès et les cordages de la glace qui les couvrait, et le tonnelier, quoique très-infirme, fit et raccommoda quelques barriques; l'intention du capitaine étant, s'il ne pouvait autrement déga-

ger son vaisseau, de passer plusieurs cables par dessous, et de l'enlever par le secours de plusieurs tonneaux. Le même jour, le capitaine ayant fait des balles avec de la vieille vaisselle d'étain, et avec les pièces qui servaient à couvrir la lumière des canons, sortit dans le dessein de tuer quelques oiseaux pour le soulagement des malades. Le 15, il prépara un petit coin de terre qui était dégagé de neige et y sema des pois, dans l'espérance de pouvoir en recueillir de verts pour ses gens, qui n'avaient eu ni légumes, ni herbages frais depuis qu'ils étaient débarqués.

Le 18, mourut Guillaume *Cole*, le charpentier, qui, avant sa mort, avait presque achevé la pinasse. Il en avait fait un vaisseau bien proportionné, du port d'environ quatorze tonneaux, de vingt-sept pieds de quille, de dix pieds dans sa plus grande largeur, et de cinq pieds de cale. Cole fut enterré à côté du quartier-maître. Le même soir, on trouva le corps du canonnier, qui était mort six mois auparavant; sa tête était engagée dans la glace précisément au-dessous des sabords : le capitaine le fit retirer et enterrer avec les autres. On remarqua qu'il n'avait contracté au-

cune mauvaise odeur et qu'il ne paraissait d'autre altération à son corps, sinon que la chair semblait détachée des os. La neige s'abaissait de jour en jour dans toute l'île; mais on ne voyait pas encore que les glaces fissent aucun mouvement pour se rompre dans la baie, quoique le soleil fût souvent très-chaud.

Enfin, le 24, elles commencèrent à craquer avec un bruit horrible, et, peu de temps après, elles se rompirent entièrement, et furent enlevées avec la marée. On reconnut alors tout l'avantage d'avoir formé une barrière autour du bâtiment, et l'on vit évidemment que, sans ce secours, il aurait couru le plus grand risque d'être brisé en pièces. Le même jour, un des matelots, nommé David *Harmon*, en frappant avec une lance sur la glace, eut le bonheur de rencontrer et de retirer le gouvernail. Le 30, les Anglais descendirent la chaloupe et virent que le passage de la terre au vaisseau était entièrement dégagé; ce qui leur causa la plus grande joie. Le même jour, ils trouvèrent quelques grains de vesce, qu'on fit bouillir pour les malades; ils préparèrent leurs voiles et leurs agrès, firent sécher le poisson et prendre l'air à leurs pro-

visions. Le capitaine et le maître étaient alors les seuls qui pussent manger des nourritures salées.

Au commencement de juin, le froid reprit si vivement, que tout gela dans la cabane : il ne dura pas long-temps; et, le 11, après cinq ou six jours de travail, les Anglais redoublèrent leurs efforts pour placer le gouvernail. Les vesces qu'on recueillait tous les jours servaient à mettre dans le bouillon pour les malades; ils en mangèrent aussi avec de l'huile et du vinaigre. Ils se rétablirent de jour en jour; leurs dents se raffermirent, et les enflures de leurs gencives se dissipèrent peu à peu; ils furent bientôt en état de manger du bœuf.

Le 10 du même mois, il y eut des éclairs et du tonnerre : le temps fut si chaud, que plusieurs des matelots s'amusèrent à nager.

Ils trouvèrent dans les étangs une grande quantité de grenouilles; mais ils n'osèrent en manger, de crainte que ce fussent des crapauds. La terre se couvrit de fourmi, et l'air fut rempli de papillons et de plusieurs autres espèces d'insectes volans, particulièrement de cousins, qui incommodèrent excessivement les Anglais. Le sentiment du capitaine Ja-

mes est que ces animaux sortent du bois pourri, où le froid de l'hiver les confine dans un état d'inaction.

Le 17, après avoir tout ôté du vaisseau, ils firent leurs efforts pour l'élever de manière à ce qu'il ne tirât qu'un pied et demi d'eau, parce que l'endroit où il était n'avait pas plus de profondeur. Le 20, dans la matinée, ils réussirent à l'amener dans le lieu où il avait mouillé l'année précédente, en apportant tous leurs soins pour l'empêcher d'être trop exposé à la mer. Le 23, ils embarquèrent quelques provisions, étant forcés de les porter jusqu'à la barque, au moins la longueur d'une portée de fusil. Le 24, ils firent une croix d'un des plus grands arbres de l'île; ils y placèrent les portraits du roi et de la reine d'Angleterre; mais ils les enfermèrent dans du plomb, pour que l'air ne pût les gâter, et ils mirent au-dessous les titres du monarque, ainsi exprimés : « Charles, roi « d'Angleterre, d'Écosse, de France et d'Ir- » lande, ainsi que de Terre-Neuve, et des » territoires à l'ouest, jusqu'à la Nouvelle- » Albion, et au nord, jusqu'à la latitude de » quatre-vingt degrés. »

Sur la plaque de plomb ils attachèrent un scheling et une pièce de six pences marqués au coin du roi Charles, et mirent au-dessous ses armes avec celles de la ville de Bristol, bien gravées dans le plomb. Quand ils eurent ainsi orné cette croix, ils l'élevèrent à l'endroit où leurs compagnons étaient enterrés sur le sommet de la hauteur de Brandon, et en même temps ils prirent solennellement possession du pays au nom de sa majesté britannique.

Le 25, le contre-maître, avec quelques-uns des hommes les plus dispos, mit les agrès en état, et arrangea à bord les provisions, ainsi que toutes les autres choses nécessaires. Vers dix heures du matin du même jour, le capitaine James, accompagné d'un des matelots, prit une lance, un mousquet et quelques matières combustibles pour allumer du feu près d'un arbre très-haut, que les Anglais nommaient l'*arbre d'observation*, parce qu'ils avaient coutume d'y monter pour faire leurs reconnaissances, la vue y étant très-étendue. Le dessein du capitaine était d'examiner, pendant que le feu brûlerait, si on lui répondrait par quelque autre feu,

ou par un signal quelconque, afin de juger, par ce moyen, si quelque partie du pays était habitée.

A peine était-il établi sur le haut de son observatoire, qu'il s'aperçut que son compagnon avait imprudemment mis le feu à quelques ronces au-dessus du vent : la flamme gagna des genêts et d'autres broussailles qui croissaient entre les arbres; elle se communiqua de proche en proche avec la plus grande rapidité. Le feu gagna l'arbre où était le capitaine avec tant de promptitude, qu'il l'eut atteint avant qu'il en fût descendu. Il fut obligé de faire un saut, au hasard de s'estropier; et, quoiqu'il se sauvât ensuite avec la plus grande vîtesse, il semblait que les flammes le poursuivaient et étaient toujours sur lui. L'incendie s'étendît toute la nuit dans l'île, et, le vent étant devenu plus fort le matin, les flammes gagnèrent le petit village (si on peut lui donner ce nom) de l'équipage du vaisseau. On finissait d'enlever tous les effets quand le feu prit à la cabane et au magasin, qui furent bientôt réduits en cendres. Cet incendie s'étendit avec grand bruit l'espace d'un mille de largeur, et dura

deux jours entiers, consumant tout ce qu'il rencontra. Le soir du 26, les Anglais furent tous à bord, et se trouvèrent alors plus heureux qu'ils ne l'avaient jamais été.

Du 27 au 29, ils embarquèrent leur eau et leur bois de chauffage, dont une partie était composée de la pinasse, qu'ils avaient mise en pièces, voyant qu'elle ne leur servirait à aucun usage. La baie fut alors entièrement libre de glaces, et l'on n'en vit plus aucune trace : le vent les avait toutes entraînées vers le nord. Cette saison était des plus malsaines : dans le jour, la chaleur, considérablement augmentée par le terrain sablonneux, était insupportable; et les nuits, les étangs se gelaient encore de l'épaisseur d'un pouce; mais rien n'égalait l'incommodité que causaient les piqûres des cousins, dont il était presque impossible de se garantir. Cependant les gens de l'équipage s'étaient fait des masques avec des morceaux d'un pavillon qu'ils avaient déchirés pour cet usage: malgré cette précaution, ces insectes trouvaient toujours un passage, et leurs piqûres élevaient sur la peau des boutons qui causaient une démangeaison insupportable.

Le 1er juillet, qui était un dimanche, les Anglais arborèrent le pavillon sur le vaisseau, et l'ornèrent le plus élégamment qu'il leur fut possible; ensuite tout l'équipage se rendit en procession à l'endroit où ils avaient élevé la croix, qui n'avait point été exposée à l'incendie, parce qu'elle était dans un terrain où il n'y avait que du sable. Ils se joignirent aux prières dont le capitaine fit la lecture, dînèrent, et passèrent le reste du jour à grimper sur les hauteurs. Suivant les observations qui parurent les plus exactes, le feu s'était porté à seize milles d'étendue. Le soir ils trouvèrent une herbe semblable au cochléaria; ils en ramassèrent une très-grande quantité, et elle leur fit un mets très-agréable quand elle fut bouillie.

Ils résolurent alors de quitter entièrement ce pays; mais auparavant, le capitaine écrivit, en forme de lettre, un récit abrégé de toute l'expédition, pour l'instruction de quiconque pourrait aborder au même endroit. Il le renferma dans une boîte de plomb qu'il attacha à la croix au-dessus des armes du roi. Enfin les Anglais s'embarquèrent, et ne mirent plus le pied dans la forêt de Winter,

autrement dite l'île de Charlton, nom qu'ils lui donnèrent au lieu du premier, le 25 de mai, en l'honneur du prince de Galles, depuis roi, sous le nom de Charles II.

Le lundi 2 de juillet, tout l'équipage fut sur pied de grand matin; et le capitaine voyant que tout était prêt, fit lever l'ancre. Les Anglais partirent avec la plus grande joie. Le vaisseau, bien réparé, semblait être en état de faire le voyage.

James continua ses recherches dans la baie d'Hudson jusqu'au 27 d'août. Son navire fut souvent arrêté par les glaces; quelquefois la violence des vents lui fit courir les plus grands dangers. Il semblait que l'hiver fût revenu dans toute sa force, et la mer paraissait toujours si embarrassée par les glaces, que l'on n'avait d'autre espérance que celle de regagner le détroit d'Hudson; encore fallait-il, pour y réussir, que le temps devînt plus favorable, et la mer plus libre, ce que l'on n'osait espérer. Le vaisseau était en si mauvais état, qu'il fallait travailler d'heure en heure, à la pompe, exercice extrêmement fatigant : les coups qu'il avait reçu des glaces et des rochers l'avaient

tellement endommagé, qu'il paraissait téméraire de lui confier plus long-temps la vie des hommes.

Toutes ces raisons portèrent les officiers à requérir formellement le capitaine de reprendre la route d'Angleterre, puisqu'il paraissait évident qu'on ne pouvait retirer aucun avantage d'un plus long séjour dans ces mers. Ils en dressèrent une requête qui fut signée de tous, le 26 d'août. En conséquence, James donna ordre au pilote de changer entièrement sa route.

Le 27, le vent s'étant tourné au nord-ouest, amena beaucoup de neige, avec un temps très-rigoureux; il passa à côté du vaisseau des glaçons si énormes, que quelques-uns étaient aussi hauts que le grand mât. Le 31, les Anglais se trouvèrent dans la partie la plus resserrée du détroit, et virent la terre couverte de glaces, particulièrement du côté qu'ils avaient sous le vent.

Ils sortirent du détroit assez heureusement, dans les premiers jours de septembre; mais ils ne tardèrent point à éprouver des vents très-variables. Le froid était alors si vif, que le matin il était presque impossible aux gens

de l'équipage de monter aux mâts et de manœuver. Le 8, la mer fut très-élevée; ils éprouvèrent de fortes raffales, et le vaisseau fut tellement fatigué par le roulis, qu'ils furent continuellement dans la crainte de perdre leurs mâts. Les coutures s'ouvraient de toutes parts, et le bâtiment faisait tant d'eau qu'on ne pouvait quitter la pompe. Mais ils ne virent plus de glaces.

Enfin, le vent leur devint favorable, et ils arrivèrent à Bristol. Leur arrivée causa autant de surprise que de satisfaction : on était dans les plus vives alarmes sur leur sort. Mais l'étonnement redoubla quand le vaisseau fut amené dans le port et mis à terre sur le côté. Entre autres dommages, il avait perdu quatorze pieds de quille, la poupe presque en entier, et une grande partie de la doublure; les flancs étaient enfoncés de toutes parts, et se trouvaient percés en un endroit d'un pouce et demi au-dessous du doublage.

Le capitaine James n'avait point eu le succès qu'on attendait; mais il avait ajouté considérablement aux découvertes de Button, d'Hudson et de Baffin; il avait fait aussi

plusieurs observations importantes; c'est pourquoi la nation anglaise l'a placé au nombre des plus célèbres navigateurs des mers du nord.

SORT

De plusieurs Hollandais, laissés, de leur plein gré, dans une île près du Groenland, et au Spitzberg, pour y passer l'hiver en 1634 et 1635.

La compagnie hollandaise du Groenland ayant résolu de pousser les découvertes aussi loin qu'il serait possible dans le pays d'où elle avait tiré son nom, et d'y faire des observations sur les variations du temps et sur les autres particularités qui peuvent contribuer aux progrès de l'astronomie et à l'avantage du commerce, sept marins forts et courageux s'offrirent d'y passer l'hiver, et de tenir un journal exact de tout ce qu'ils auraient marqués.

Pour remplir leur engagement, on les laissa dans l'île de Saint-Maurice ou de Jean de Mayeu, le 26 d'août 1633. Le 27, les sept marins remarquèrent qu'il n'y avait pas de nuit. Le 28, il tomba beaucoup de neige; ils partagèrent entre eux une demi-livre de tabac

pour chaque homme, ce qui devait leur servir une semaine. La chaleur du soleil était quelquefois si forte dans le jour, qu'ils ôtaient leurs habits. Quand le temps le permettait, ils grimpaient par plaisir sur une montagne près de leur demeure. L'île était fréquentée par un grand nombre de mouettes. Les Hollandais se firent une règle constante de cueillir des herbes pour les manger en salade. L'on donna à chaque homme une mesure d'eau-de-vie qui devait durer onze jours. Ils furent, une nuit, effrayés par un bruit affreux comme si quelque chose d'une grosseur énorme fût tombée près d'eux sur terre; mais quelques recherches qu'ils fissent, il ne leur fut pas possible d'en trouver la cause; il venait probablement de la chute d'une énorme masse de glace dans la mer.

Vers la fin de septembre, le temps, qui précédemment avait été assez supportable, devint orageux et froid. La continuité des pluies glacées fit pourrir les herbes.

Dans les premiers jours d'octobre, les Hollandais trouvèrent dans la partie méridionale de l'île une belle fontaine d'eau très-limpide.

Bientôt la gelée fut si forte, que la glace des

étangs, même dans le sud de l'île, pouvait aisément porter un homme. Il y eut ensuite un ouragan si violent qu'ils craignirent que leurs tentes n'en fussent emportées. La fureur des vents, jointe au bruit affreux de la mer agitée, les empêcha de dormir.

Le froid les obligea bientôt non-seulement à faire du feu, mais à se tenir renfermés. Ils furent même contraints de mettre leur linge devant le feu pour le faire sécher, parce que hors de la porte il devenait, en une minute, aussi dur que du bois. Ils se trouvèrent extrêmement fatigués, et commencèrent à être fréquemment tourmentés de vertiges.

La neige tomba en abondance, et un baril de chair d'ours se gela à six pieds du feu. Ils sortirent armés de harpons, de lances, de coutelas et d'autres armes offensives, pour attaquer deux baleines qui avaient été jetées sur le rivage; mais la marée monta avec tant de promptitude qu'elle emporta ces animaux, quoiqu'ils eussent reçu quelques blessures.

Le 19, ils virent la partie septentrionale du rivage couverte de glaces; et, quoique le soleil fût encore sur l'horizon, les rayons de cet astre ne s'élevaient pas au-dessus de la

hauteur au pied de laquelle ils avaient dressé leurs tentes pour qu'elle leur servît d'abri. Il leur parut que les glaces augmentaient en mer; le vent continua à souffler de l'est, et la neige tomba tous les jours, quoiqu'il y eût quelques intervalles de soleil et de beau temps. Le froid augmentait de plus en plus; enfin il fut si rude, qu'il brisa plusieurs vases qui contenaient des liqueurs, et la baie ainsi que la mer furent glacées aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

Ils poursuivirent souvent des ours, mais n'en tuèrent que quelques-uns, dont ils firent rôtir la chair. Ces animaux carnassiers sont si forts, qu'ils courent long-temps encore ayant le corps percé d'outre en outre. Ils venaient les nuits en si grands nombre autour des tentes, que les Hollandais jugèrent qu'il serait dangereux de sortir. Ils furent obligés d'allumer de grands feux dans leur cellier, pour que la bière et les autres liqueurs ne fussent pas détruites par la gelée. Depuis le commencement de novembre, les mouettes se tinrent fréquemment cachées, l'eau fut totalement gelée, et les Hollandais furent obligés de se servir de neige fondue.

Depuis le 19, les jours devinrent si courts, qu'ils n'avaient pas de clarté suffisante pour lire ou pour écrire dans leurs tentes, ce qui les jeta dans une profonde mélancolie. La fin de ce mois et le commencement de décembre furent si doux, qu'ils commencèrent à espérer que l'hiver ne serait pas beaucoup plus rude qu'il ne l'est ordinairement en Hollande; mais le 8, le froid reprit avec un vent de nord-est, et les glaces commencèrent à paroître de toutes parts en plus grande abondance.

Le jour durait quatre heures; mais la plus grande partie du mois, le temps fut si mauvais, qu'ils demeurèrent renfermés dans leurs tentes, sans oser en sortir.

Ils commencèrent la nouvelle année aussi gaîment que les circonstances purent le leur permettre, et ils firent toujours régulièrement la prière. Le froid était excessif, et les glaces qui couvraient la baie leur paraissaient comme des collines escarpées, tant elles avaient d'épaisseur. Ils virent le 18 un ours devant eux; l'un des tireurs eut l'adresse de le mettre à bas d'un coup de fusil; il fut traîné avec des cordes dans leur tente, d'où ils ne se hasardaient

plus à sortir; on l'écorcha et on le prépara pour leur table; il y fut reçu comme un mets excellent par des gens qui depuis long-temps ne mangeaient que de la viande salée.

Pendant tout le mois de janvier, la neige continua à tomber; la gelée fut très-vive, et ils eurent les temps les plus orageux; ce qui dura une partie de février. Le 16 de ce mois, ils virent un faucon et deux oiseaux sauvages qui ressemblaient assez à des oies, mais aucun ne vint à la portée de leur fusil. Les ours même, comme s'ils eussent été instruits par le traitement que leurs compagnons avaient reçu de celui qui les attendait, devinrent si farouches, qu'on ne les découvrait plus que de très-loin. Le temps fut très-variable le reste de ce mois; le vent du sud amena quelques dégels; mais celui du nord-est, qui revenait ensuite, était toujours accompagné d'un redoublement de gelée.

En mars, le temps fut très-variable jusqu'au 11. Alors l'air devint calme et agréable et le soleil, qui se montrait depuis le 1er, donna quelque chaleur, ce qui dura plusieurs jours, pendant lesquels le vent fut au sud. Les Hollandais tuèrent un ours, et salèrent légère-

ment la chair, qu'ils ne purent manger immédiatement. La viande fraîche leur était alors de la plus grande utilité, de quelque espèce qu'elle fût, parce qu'ils étaient presque tous attaqués du scorbut, qui les incommodait horriblement; aussi furent-ils très-satisfait quand ils purent prendre quelques renards au piége. Le temps fut assez beau pendant tout ce mois, et les jours devinrent fort sereins; mais les progrès de leur mal et le défaut de nourriture fraîche les jeta dans le plus grand découragement. Ils virent dans la baie des baleines d'une prodigieuse grandeur, et en telle quantité, que, s'ils avaient eu la force suffisante et les instrumens nécessaires pour la pêche, ils y auraient pu faire un profit très-considérable. Ils virent aussi beaucoup d'autres poissons.

Le 3 avril, ils se trouvèrent si accablés par le scorbut, qu'il n'en resta que deux qui pussent se tenir sur leurs pieds; ils tuèrent les deux derniers poulets qui leur restaient, et les donnèrent à manger à leurs camarades, dans l'espérance que ce léger rafraîchissement pourrait leur apporter quelque soulagement. La plus grande partie de ce mois, ils virent tous

les jours beaucoup de baleines : mais l'air fut encore très-froid, parce que le vent soufflait du nord-est, et il leur fut presque impossible de sortir de leur tente : la maladie faisait toujours de nouveaux progrès. Le 16, celui qu'ils appelaient leur secrétaire, et qui avaient toujours écrit le journal, mourut. Il tomba un peu de pluie par un vent du sud, et leur état devint si déplorable, que le seul qui pouvait se donner quelque mouvement, ne marchait qu'avec la plus grande peine. Voici ce qu'il dit dans le journal : « Nous sommes actuellement réduits à l'état le plus déplorable. Aucun de mes camarades ne peut se servir lui-même, encore moins donner quelque secours aux autres. Ainsi tout le fardeau porte sur mes épaules. Je ferai mon devoir aussi long-temps qu'il plaira à Dieu de me donner de la force. Je vais aider notre commandant à sortir de sa cabane : il pense que cela soulagera ses souffrances ; il lutte contre la mort. La nuit est sombre, le vent souffle du sud. » Le 23 mourut leur commandant. Ils tuèrent leur chien le 27, ce qui leur fit un repas assez mauvais. La nuit fut belle, quoique le temps parût couvert, et il dégela dehors. Le 28,

les glaces furent chassées au large, et la baie en fut entièrement dégagée. Le 29, le temps fut couvert pendant le jour, et le vent du nord souffla avec assez de force ; la nuit, il tourna au nord-est, et devint encore plus violent. Le 31 il fit un beau temps et le soleil fut très-brillant.

Le journal finissait en cet endroit. La fin en était à peine lisible ; il est vraisemblable que celui qui continuait à l'écrire, ne put tenir plus long-temps la plume, et qu'il se retira dans sa cabane, où il remit son âme entre les mains de son Créateur.

Aussitôt que la flotte fut à la vue de l'île de Saint-Maurice, où elle arriva le 4 de juin 1634, les marins se pressèrent de descendre à terre pour visiter leurs compagnons, quoiqu'ils eussent très-peu d'espérance de les revoir. Ne les trouvant pas sur le rivage, quand ils entrèrent dans les tentes, ils trouvèrent ces infortunés morts dans leurs lits. Ils jugèrent que ceux qui avaient survécu au secrétaire étaient morts vers le commencement de mai ; on trouva près de l'un d'eux un peu de pain et de fromage, dont il avait sans doute mangé quelque temps avant que d'expirer.

A côté du lit d'un autre, on vit une boîte d'onguent, et l'on jugea qu'il s'en était frotté les dents et les gencives, parce qu'on trouva sa main posée contre sa bouche; il y avait aussi près de lui un livre de prières.

On ne peut penser sans frémir à la situation déplorable de ces malheureux, qui périrent ainsi sans pouvoir se donner réciproquement aucun secours. Il est probable qu'ils languirent jusqu'à ce que la vivacité du froid eût entièrement éteint leur chaleur naturelle, et ceux qui vécurent les derniers furent certainement les plus malheureux. La principale cause de leur perte fut le scorbut dont ils furent infectés, parce qu'ils n'avaient d'autre nourriture que des viandes salées. Cette maladie leur engourdit les membres; ils devinrent hors d'état de pouvoir faire aucun exercice qui tînt leur sang en mouvement; toutes les parties de leurs corps se roidirent, et le froid acheva leur destruction. Cependant il n'aurait pas été assez excessif pour leur faire perdre la vie, s'ils avaient pu se tenir en action et résister à la maladie, qui fut la principale cause de leur perte.

Le chef d'escadre ordonna de les mettre

dans des cercueils et de les couvrir de neige, jusqu'à ce que le dégel donnât plus de facilité pour ouvrir la terre, et on creusa leurs fosses aussitôt qu'elle fut un peu amolie. Enfin, ils furent inhumés le 24 juin, fête de Saint-Jean, au bruit d'une décharge générale du canon de toute la flotte.

La même flotte qui avait laissé dans l'île de Saint-Maurice les sept infortunés dont on vient de raconter la fin déplorable, laissa sept autres marins à la baie du nord au Spitzberg.

Le 30 août 1633, immédiatement après le départ de la flotte, ils se mirent à ramasser une quantité de provisions suffisantes pour les nourrir jusqu'au retour de leurs compatriotes dans le courant de l'année suivante. Ils firent à différentes reprises et avec succès la chasse aux rennes, et prirent beaucoup d'oiseaux de mer. Ils trouvèrent aussi des herbes qui leur furent très-salutaires.

Quand le temps le permettait, ils faisaient des excursions par terre et par mer; ils essayèrent de tuer des baleines et des narvals dans les baies de la côte orientale du Spitzberg.

Le 3 octobre, le grand froid fut annoncé par la disparition de tous les oiseaux; depuis

cette époque il augmenta progressivement. Le 13, leurs barils de bière étaient gelés à trois pouces d'épaisseur, et bientôt après, quoiqu'ils ne fussent qu'à huit pieds du feu, ils n'offrirent qu'une masse de glace. Les Hollandais avaient brisé la glace de la mer, et disposé un filet pour pêcher; mais la rigueur du froid était si forte, qu'en deux heures il avait gelé de deux pieds d'épaisseur à la surface de ce trou.

Le froid excessif les faisait presque constamment rester au lit, quoiqu'ils eussent une cheminée et un poêle. Ils étaient quelquefois obligés de se lever et de faire un exercice violent pour conserver leur chaleur naturelle.

Durant l'hiver, le ciel leur présenta des aurores boréales d'une grandeur et d'un éclat surprenans, ainsi que d'autres météores qui semblaient s'élever des montagnes de glace.

Le 3 de mars ils combattirent un ours monstrueux : l'un d'eux fut sur le point de périr dans cette affaire. L'animal, devenu furieux par les blessures qu'il avait reçues, sauta sur un matelot prêt à le percer avec sa lance, le terrassa, et sans l'assistance que celui-ci reçut de ses camarades, il l'eût déchiré en pièces.

but faisait de jour en jour de nouveaux progrès chez eux; ils étaient sans cesse tourmentés des douleurs les plus cuisantes.

Le 24 de janvier 1635, Adrien Johnson mourut dans de vives douleurs : Il fut bientôt suivi par Corneille Tissé, homme de très-bon sens, et le meilleur navigateur qu'ils eussent parmi eux. Fittie-Otters termina également sa vie deux ou trois jours après. Les quatre survivans, quoiqu'ils fussent à peine en état de se soutenir sur leurs jambes, firent cependant pour leurs compagnons des cercueils dans lesquels ils mirent leurs corps. Le 28, ils virent un renard; mais il ne leur fut pas possible de le tuer.

Le 7 de février, ils eurent le bonheur d'en prendre un dans un piége; ce qui leur donna quelque rafraîchissement : mais ils n'en furent que très-peu soulagés, parce que la maladie était parvenue à un degré trop violent de malignité.

Ils virent alors tous les jours un assez grand nombre d'ours, quelquefois jusqu'à dix ensemble; mais ils étaient si faibles, qu'ils ne pouvaient porter leurs armes. S'ils en eussent tué quelqu'un, il leur aurait été très-difficile

de le porter à leur habitation ; encore moins étaient ils en état de les poursuivre après les avoir blessés puisqu'ils pouvaient à peine se soutenir sur leurs pieds. Leurs gencives étaient excessivement enflés, et leurs dents si peu en état de leur rendre service, qu'ils furent contraints de cesser de manger leur biscuit; ils souffraient en même temps dans les entrailles et dans les reins de vives douleurs que le froid augmentait encore. A tous ces maux se joignit le flux de sang, dont les uns furent attaqués pendant que les autres rendaient le sang par la bouche. Enfin, il ne restait plus que Jérôme Carcoen qui fût en état de se mouvoir et de porter un peu de bois pour entretenir leur feu.

Le 23, il leur fut absolument impossible de sortir de leur cabane ; ils s'abandonnèrent totalement à la miséricorde divine, leur misère étant au plus haut degré.

Le 24, ils eurent une faible lueur de soleil. Le 26 fut vraisemblablement le dernier jour où celui qui tenait la plume put encore écrire, car ils finirent en cet endroit leur journal, en remarquant qu'ils étaient encore quatre hommes vivans, couchés à terre, avec

assez d'appétit pour pouvoir manger, si l'un d'eux avait eu la force de donner de la nourriture aux autres; mais que les infirmités et la douleur les réduisait à ne pouvoir se donner réciproquement aucun secours. Ils le terminaient en disant que, dans cette affreuse situation, il ne leur restait plus d'espérance que pour la vie à venir; que, tourmentés de faim et de froid, ils se recommandaient dévotement à leur Créateur; qu'ils attendaient avec impatience leur dernier instant, et qu'ils priaient le *Seigneur* de hâter ce moment funeste.

La flotte de Hollande, qui vint, en 1635, au Spitzberg, trouva leurs cabanes fermées pour en empêcher l'entrée aux ours et aux renards. Un boulanger, qui était descendu des premiers, rompit la porte de celle d'Adrien Johnson, et trouva une partie d'un chien mort, qu'il paraissait qu'on avait eu dessein de faire cuire. S'avançant un peu plus loin, il rencontra à ses pieds la carcasse d'un second chien, parce qu'on leur en avait laissé deux. Plus loin, il trouva le corps de deux de ces malheureux Hollandais, étendus à terre sur de vieilles voiles; ils s'étaient traî-

nés l'un près de l'autre, et leurs genoux touchaient presque leur menton. Nicolas Florison et un autre furent trouvés morts dans leurs lits.

On les mit tous dans des cercueils, et, aussitôt qu'on put ouvrir la terre, ils furent déposées dans des fosses profondes, avec de grosses pierres sur leurs corps, pour que les ours et les bêtes féroces ne pussent les déterrer. Vingt ans après, l'équipage d'un vaisseau qui aborda sur cette côte, trouva leurs corps très-sains, et il ne paraissait aucune altération sur la figure, ni même dans les habillemens d'aucun d'eux. Le Spitzberg étant le pays du monde le plus froid, il n'est pas étonnant que les cadavres restent long-temps sous terre sans se corrompre.

NAUFRAGE

De la frégate anglaise le *Speed-Well*, sur la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble, à la pointe de Speedill, en 1676.

Après le retour du capitaine James, envoyé dans les mers du nord en 1632, comme nous l'avons vu plus haut, à la recherche du passage aux Indes-Orientales, les Anglais, rebutés de toutes les tentatives infructueuses faites depuis 1553, paraissaient avoir oublié entièrement ce projet.

En 1675, un Anglais, nommé *Jean Wood*, consommé dans la navigation, se flatta de découvrir ce passage par le nord-est; il exposa les raisons qui l'avaient frappé dans un Mémoire qu'il présenta lui-même au roi d'Angleterre et au duc d'Yorck. Ce mémoire, écrit avec force, était appuyé d'une carte du pôle, dressée sur les relations de

tous ceux qui avoient entrepris la même recherche.

Avant de se décider, le roi consulta plusieurs négocians, et les plus habiles navigateurs des mers septentrionales. Le résultat de la conférence fut si favorable au projet de Wood, que le roi fit équiper à ses frais une frégate qui fut appelée le *Speed-Well*, et lui en donna le commandement.

Les espérances qu'on avait conçues de ce nouveau voyage au Nord, firent prendre les plus grandes précautions pour sa réussite; le *Speed-Well* fut construit avec beaucoup de soin par Jean *Sish*, le plus habile constructeur de vaisseaux de l'Angleterre : on ne voulut point aussi que Wood se hasardât avec une seule frégate dans ces mers dangereuses; on y joignit la pinque le *Prospère*, qui fut achetée et équipée aux dépens de plusieurs personnes distinguées, à la tête desquelles était le duc d'Yorck. Ce second vaisseau fut chargé de différentes marchandises qu'on supposait être de débit sur les côtes de la Tartarie ou du Japon, en cas que le passage fut trouvé; le commandement en fut donné au capitaine *Guillaume Flawes*. Enfin les deux bâtimens furent

avitaillés pour seize mois. Le *Speed-Well* était monté de soixante-dix hommes d'équipage, et le *Prospère* de dix-huit. Les instructions données aux deux commandans portaient qu'ils chercheraient le passage entre la Nouvelle-Zemble et les côtes de la Tartarie.

Le 28 mai 1676, les deux vaisseaux mirent à la voile de conserve par un vent favorable. Le journal de leur navigation, jusqu'au 29 juin, ne présente que des observations nautiques; mais il est terminé par des remarques qui méritent d'être recueillies: « Ma première » idée, dit Wood, parvenu à la hauteur du » Cap-Nord, fut de suivre sans exception » le sentiment de Barentsz, célèbre naviga» teur au Nord (dont nous avons parlé plus » haut), c'est-à-dire, de porter droit au nord-» est du Cap-Nord, pour tomber entre le » Groenland et la Nouvelle-Zemble. »

Ainsi, lorsqu'il eut gagné la terre à l'ouest du Cap-Nord, il gouverna dans cette direction; le 22 juin, il reconnut comme un continent de glace, par les soixante-seize degrés de latitude, à la distance d'environ soixante lieues du Groenland. Il ne douta point que ce ne fût le banc de glace joint à la côte occiden-

tale de Groenland, et s'imaginant que s'il allait plus à l'est, il pourrait trouver une mer libre, il rangea cette glace qui courait du sud-est au nord-ouest. Presque à chaque lieue il trouvait un cap de glace; et dès qu'il l'avait doublé, il ne découvrait point de glace au nord; mais après avoir porté au nord-est, quelquefois pendant une heure, il en découvrait de nouvelles qui l'obligeaient de changer sa direction. Cette manœuvre dura aussi long-temps qu'il rangea la glace, tantôt avec de grandes apparences de trouver une mer libre, tantôt découragé par la vue de nouvelles glaces, jusqu'à ce qu'enfin il perdît tout espoir, en apercevant la Nouvelle-Zemble et la glace qui s'y trouve jointe. Là, il abjura l'opinion de Barensz et toutes les relations publiées par les Hollandais et les Anglais. L'opinion à laquelle il s'attacha fut, que s'il n'y a point de terre au nord par les quatre-vingts degrés de latitude, la mer y est toujours gelée; et quand les glaces pourraient se transporter dix degrés plus au sud, il faudrait, ajoute-t-il, des siècles entiers pour les faire fondre.

Celles qui bornent ce qu'il nomme le con-

timent de glace, n'ont pas plus d'un pied au-dessus de l'eau; mais au-dessous elles ont plus de dix-huit pieds d'épaisseur: d'où il conclut que dans la même proportion, les montagnes et les caps qui sont sur le continent de glace doivent toucher au fond, c'est-à-dire, à la terre même. Il juge d'ailleurs par le peu d'eau qu'il trouva le long de la glace, à moitié du chemin entre les deux terres, et qui ne montait pas à plus de soixante-dix brasses, qu'il y a des terres au nord, et que le grand continent de glace qui se joint à la côte peut avancer au plus de vingt lieues en mer; enfin, que le Groenland et la Nouvelle-Zemble ne sont qu'un même continent.

S'il y avait un passage, dit-il encore, on observerait quelques courans; mais on n'en remarque aucun du même côté, et ceux qu'on rencontre portent à l'est-sud-est, le long de la glace; ce n'est même qu'une petite marée qui monte d'environ huit pieds.

Depuis le 23 jusqu'au 28 juin, Wood continua de ranger la glace adhérente à la Nouvelle-Zemble, entrant autant qu'il était possible dans chaque ouverture, mais sans trouver de passage; le temps était toujours fort

froid avec peu de vent, ou calme avec de grands brouillards.

Le 29, les deux vaisseaux se trouvaient au milieu des glaces flottantes, à la vue de la Nouvelle-Zemble; le *Speed-Well*, donna sur un écueil où il échoua sans pouvoir être relevé. Le *Prospère*, plus court, vira de bord et gagna le large.

Dans une situation aussi fâcheuse, Wood justifia pleinement la haute opinion que l'on avait de son habileté et de son sang-froid. Contrarié par la violence du vent et l'agitation de la mer, il ne put empêcher la perte de son vaisseau; mais il eut au moins la satisfaction de sauver son équipage, et de le conduire à terre.

Cependant *Speed-Well*, donnant toujours sur le fond, nous découvrîmes, après quelques heures d'incertitude et de crainte, le rocher dessous la poupe. Aussitôt j'ordonnai qu'on descendît les chaloupes avant que d'abattre les mâts, et j'envoyai le bosseman avec la péniche vers le rivage, pour voir s'il n'y avait pas moyen de prendre terre. Il revint une demi-heure après, et nous dit qu'il n'y avait pas moyen de sauver un homme, la mer

étant trop orageuse, et le rivage bordé de montagnes de neige qui le rendaient inaccessible. A cette triste nouvelle, nous implorâmes tous la miséricorde divine. Nos prières finies, la brume se dissipa en partie; je découvris alors du côté de la poupe une petite pointe du rivage, où je présumai qu'on pourrait prendre terre : j'envoyai la péniche avec quelques matelots pour y aborder; mais ils n'osèrent le tenter. Je fis partir ensuite le grand canot monté de vingt hommes, qui furent plus hardis; les premiers, encouragés par leur exemple, le suivirent, le canot et la péniche revinrent à bord.

Ceux qu'on avait mis à terre m'ayant fait demander des armes à feu et des munitions, pour se défendre contre les ours qui paraissaient en grand nombre, je fis mettre dans la péniche deux barils de poudre, des armes à feu, quelques provisions, mes papiers et mon argent, mais une houle survint dans le moment que la péniche quittait le vaisseau, et la renversa; tout fut perdu, ainsi que Jean Bosman : plusieurs autres furent retirés des eaux plus qu'à demi-morts. Pendant cette triste opération, ceux de la grande chaloupe

étaient occupés à mettre à terre une partie de l'équipage. Comme ils nous entendirent crier, ils revinrent, et nous aidèrent à sauver ceux qui nageaient encore; mais la péniche fut entièrement brisée, ce qui nous chagrina beaucoup. Le grand canot étant contre le vaisseau, et la mer continuant d'être en furie, le bosseman et la plupart des matelots qui étaient à bord, nous forcèrent, mon lieutenant et moi, d'abandonner le bâtiment, en disant qu'il était impossible que le canot pût soutenir long-temps les secousses de la mer, et qu'ils aimaient mieux périr eux-mêmes, que de me voir englouti dans les eaux, se contentant de me recommander avec instance de leur renvoyer le canot aussitôt que nous serions à terre.

Le canot n'était pas à moitié du chemin au rivage, que le vaisseau se renversa, ce qui me fit faire la plus grande diligence pour débarquer ceux qui étaient avec moi. Dès que cela ût fait, je m'en retournai à bord pour sauver ces pauvres gens qui venaient de me témoigner tant d'affection. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine et de danger que je pus y arriver. Je m'employai aussitôt à les secourir;

je les pris tous dans la chaloupe, à l'exception d'un seul qu'on laissa pour mort. Il était du nombre de ceux qui avaient été renversés avec la péniche, et s'appelait Alexandre Frazer; c'était un fort bon matelot. L'eau ayant pénétré jusqu'à l'entre-pont du vaisseau, nous ne pûmes en sauver que vingt sacs de biscuit, quelques pièces de porc et un peu de fromage. Je repris le chemin de la terre, où nous abordâmes, transis de froid et entièrement mouillés. Nous tirâmes la chaloupe sur le rivage.

Ceux qui avaient gagné terre avant nous, étaient rassemblés à peu de distance sur une hauteur : les uns allumaient du feu, les autres dressaient une tente avec des voiles que nous avions sauvées dans cette intention; elle était appuyée sur des avirons. Nous fîmes à la hâte un fossé autour de la tente, pour nous garantir de l'approche des naturels du pays, c'est-à-dire, des ours blancs. Ces animaux, d'une grandeur prodigieuse et aussi hardis que féroces, étaient venus nous rendre visite aussitôt après notre arrivée. Un coup de fusil qui en attrapa un, leur fit rebrousser chemin au plus vite. Nous passâmes la nuit sous la

tente, extrêmement fatigués, toujours mouillés et transis de froid.

Le lendemain matin, 30 juin, le matelot que nous avions laissé à bord revint à lui, et eut la force de monter sur le mât du perroquet d'artimon; c'était le seul que nous n'avions pas abattu. Ce matelot s'était fait aimer; nous le reçûmes avec la plus grande joie dans la chaloupe, lors du premier voyage qu'elle fit ce jour au lieu du naufrage. Le vaisseau n'était point encore brisé, mais il roulait et se tourmentait extrêmement. Nous ne pûmes en approcher, le vent était trop fort, et la mer toujours agitée.

Le 1er juillet, le vent continua de la même force, et fut accompagné de brouillards très-épais, de gelée et de neige. Nous nous occupâmes à dresser d'autres tentes pour nous garantir du froid et du mauvais temps.

Le vaisseau, toujours battu par les vagues, ne tarda pas à être mis en pièces; la mer en jeta la plus grande partie sur le rivage où nous étions descendus. Ces débris vinrent fort à propos pour nous mettre à couvert, et pour faire du feu.

Dans les premiers jours de juillet, nous

fûmes encore assez heureux pour recueillir quelques barils de farine et eau-de-vie; une barrique de bierre, une tonne d'huile, du beurre, quelques pièces de bœuf et de porc. Ces provisions inattendues ranimèrent notre courage, et la confiance que nous avions en la miséricorde divine.

Le 2 juillet, pendant que le canonnier était occupé à mettre en sûreté les provisions que la mer nous apportait, un grand ours blanc nous approcha; mais le canonnier l'apercut au moment où il allait se jetter sur lui, et le coucha à terre d'un coup de fusil. Cependant l'ours se releva, et était prêt à s'élancer sur lui; alors quelques matelots, qui était accourus, achevèrent de tuer cet animal féroce. Il était d'une grandeur prodigieuse, et fort gras: on le dépeça; sa chair était belle à l'œil: nous la trouvâmes très-bonne.

Cependant nous flottions entre la crainte et l'espérance; tantôt nous nous flattions que le beau temps reparaîtrait, et que le capitaine Flawes nous découvrirait, ce que nous ne pouvions espérer pendant la durée des brouillards; tantôt nous appréhendions qu'il n'eût fait aussi naufrage, et que nous ne le revis-

sions jamais. Après avoir réfléchi sur ces motifs d'espoir et de crainte, je me déterminai à faire hausser de deux pieds les bords du grand canot, et de le faire couvrir d'un pont, pour empêcher, autant qu'il serait possible, l'eau d'y entrer. Je pris en même temps la résolution d'aller à voiles et à rames jusqu'en Russie.

Lorsque je fis part de mon projet aux matelots, ils en conçurent de l'ombrage. Le canot ne pouvait contenir que trente hommes, et ils étaient déterminés, ou à se sauver, ou à demeurer tous ensemble; quelques-uns même, plus alarmés de mon dessein, complotèrent de le faire échouer, en mettant en pièces le canot, pour courir tous la même fortune. Dans cette circonstance critique, l'eau-de-vie me fut d'un grand secours : je ne les gênai point sur l'usage qu'ils en faisaient. Plusieurs en usèrent immodérément; et, étant presque toujours dans l'ivresse, je découvrais leurs projets par l'indiscrétion de leurs propos. A tout hasard, je fis travailler les charpentiers au canot.

Les jours s'écoulaient, et nous laissaient dans la plus triste perplexité. Quelques ma-

telots proposèrent alors d'allonger le canot de douze pieds, d'en élever les bords, et d'y faire un pont; ils se flattaient que le canot, ainsi augmenté, serait suffisant pour embarquer tout l'équipage. La proposition fut examinée et débattue plus d'une fois; mais après avoir considéré que les matériaux et les ouvriers manquaient; enfin, qu'un aussi petit bâtiment ne pouvaient être aussi prolongé pour nous contenir tous, le plus grand nombre des matelots s'opposa à ce que le canot fût coupé; ils dirent qu'ils aimaient mieux aller par terre jusqu'au Waigats, espérant y trouver des barques russes.

Le péril éminent où nous nous trouvions pouvait seul inspirer cette résolution; l'exécution en était évidemment impraticable, par la longueur et la difficulté du chemin, entrecoupé de montagnes et de vallées inaccessibles, sans compter les rivières qui nous arrêteraient à chaque pas. Dans la supposition même de trouver la route praticable, nous avions trop peu de provisions de bouche pour atteindre le but de notre voyage, et de munitions pour nous défendre des bêtes féroces.

Cependant si, d'un côté, je ne voyais au-

d'une apparence de pouvoir nous sauver par terre, de l'autre il n'y avait pas moins de difficulté par mer, puisque le canot, quelque travail qu'on y fît, ne pouvait contenir que trente hommes. Que deviendraient les quarante délaissés, sans provisions, dans un pays aride et presque sans espoir d'en sortir? Ainsi la terre et la mer nous refusaient également le passage.

Je laisse à concevoir dans quelle extrémité nous nous trouvions alors, et quelle devait être l'agitation de mon esprit. Toutes mes pensées ne s'arrêtaient que sur un avenir tragique. Pour comble de malheur, le temps était si mauvais, que, pendant neuf jours, nous eûmes toujours de la neige, de la pluie, et un brouillard fort épais.

Nous étions sur le point de nous livrer au désespoir, lorsque l'air s'éclaircissant dans la matinée du 8 juillet, nous découvrîmes, avec une joie inexprimable, la pinque du capitaine Flawes; elle était à peu de distance du rivage. Je fis sur-le-champ allumer un grand feu; il l'aperçut, et soupçonnant notre infortune, il porta aussitôt sur nous, et nous envoya sa chaloupe. A peine avait-elle abor-

dé, que nous détruisîmes tout ce qui avait été fait à notre grand canot : il fut bientôt mis à flot. Pendant que l'on transportait les gens de l'équipage au vaisseau, j'écrivis une relation succinte de notre voyage, et du malheur qui nous était arrivé; je l'enfermai dans une bouteille qui fut suspendue à un poteau dressé dans le retranchement qui environnait nos tentes.

Vers le midi du même jour, nous fûmes tous rendus heureusement à bord du capitaine Flawes; mais nous laissâmes à terre tout ce qui avait été sauvé du vaisseau : nous craignons trop qu'un nouveau brouillard ne vînt encore nous surprendre.

Le même jour, 8 juillet, le vaisseau mit à la voile. Il n'éprouva aucun des accidens fâcheux de la navigation; et, le 23 août de la même année, nous entrâmes heureusement dans la Tamise.

La Nouvelle-Zemble était très-peu connue avant Wood. Il la représente comme le plus misérable pays de l'univers, rempli de montagnes, et presque généralement couvert de neige. Les seuls endroits qui en soient exempts, sont des fondrières inaccessibles, où

il croît une espèce de mousse qui porte des petites fleurs bleues et jaunes; et c'est à quoi se bornent les productions de la Nouvelle-Zemble.

« Après avoir creusé environ deux pieds » en terre, dit Wood, nous ne trouvâmes » que de la glace aussi dure que le marbre : » phénomène unique, et qui tromperait bien ceux qui s'imaginent que, dans la nécessité de passer l'hiver dans ce pays, ils pourraient faire des caves sous terre, pour s'y loger et se garantir du froid.

La neige, dans tous les autres climats, se fond beaucoup plus tôt sur le bord de la mer que dans les autres endroits : ici c'est tout le contraire. La mer bat contre les montagnes de neige, qui dans quelques lieux, sont aussi hautes que les plus hauts promontoirs de France et d'Angleterre. Elle a formé des cavernes profondes dans cette neige qui paraît comme suspendue au-dessus de cet élément, ce qui forme un spectacle affreux. Wood ne doute point que cette neige ne soit aussi ancienne que le monde. Cependant étant monté sur le sommet des montagnes, il ne trouva point de neige. Il ne vit dans la Nouvelle-

Zemble que des ours blancs très-gros, des renards, des espèces de lapins gros comme des rats, (sans doute des lamiers), des traces de quelques bêtes fauves, et des oiseaux semblables aux alouettes. A chaque quart de mille, on rencontre un petit ruisseau de fort bonne eau, quoiqu'elle ne provienne que de neige fondue qui découle des montagnes. Vers le rivage de la mer où ces ruisseaux tombent, on voit dans les lieux qu'ils ont découvert, du marbre noir à raies blanches, et de l'ardoise sur quelques montagnes intérieures. L'eau de la mer, près de la glace et de la terre, est la plus salée, la plus pesante et la plus claire qui soit au monde; à quatre-vingts brasses, qui font quatre cents pieds, on voit parfaitement le fond et les coquillages.

Wood donne le nom de Speedill à la pointe de la Nouvelle-Zemble où il fit naufrage. Il nomma les hautes montagnes qu'il vit, Monts de neige du roi Charles; la première pointe au sud, qui est la plus occidentale du pays, Cap-James; et la pointe au nord, Pointe-d'Yorck. Celle de Speedill est par les 74° 30′ de latitude, et les 63° de

longitude est de Londres. La variation de l'aimant y fut observée de 13° vers l'ouest. La marée monte de huit pieds, et porte directement au rivage; nouvelle preuve, au jugement de Wood, qu'il n'y a point de passage par le nord.

RELATION

De la manière extraordinaire dont Guillaume Jonhson, chapelain et sous-aumônier du roi Charles II, fut délivré d'un danger éminent en pleine mer, en 1648.

Nous nous embarquâmes à Harwich, le 29 septembre 1648, sur le navire *William et John*, commandé par le capitaine Daniel Morgan. Une tristesse singulière abattit mon esprit lorsque je pris congé de mes amis, de sorte que j'avais l'air d'être prêt à quitter non l'Angleterre, mais la vie. Cela me semblait inconcevable, puisque je partais pour servir la religion. Le navire était solide, le vent favorable, le pilote habile, je ne pouvais donc ni prévoir, ni supposer aucun danger. Mais la nature pressentait sûrement l'approche d'une tempête; car je ne fus pas plus tôt en mer, que j'éprouvai des craintes et des an-

goisses extrêmes, au point que, dans mon imagination, je crus faire naufrage. Le mal de mer me fit en même temps souffrir si cruellement, que, ressentant à la fois tous les maux que peut endurer l'humanité, ce n'eût été rien pour moi que d'être noyé.

Un jour, vers quatre heures après midi, le capitaine entra dans la chambre avec un air plus pressé que de coutume, car il était animé par le sentiment d'un danger soudain. Quoiqu'il me le cachât, je le vis clairement à la crainte mêlée de surprise que montrait son visage. Je lui demandai donc si tout allait bien : semblable à un homme sensible qui répugne de dire à son ami qu'il est prêt de sa fin, il me répondit : « Tout va bien ».

Mais le voyant pâlir, et sortir à la hâte, je me levai de dessus mon lit, et, me traînant sur le pont, je vis un spectacle bien triste : Le navire faisait eau, et était prêt à couler à fond. Je ne m'étonnai plus d'avoir été si malade auparavant, puisque la mort était si proche. Comme tous les visages étaient changés par la terreur, nous nous reconnaissions à peine les uns les autres. L'un priait, l'autre se tordait les mains, un troisième pleurait. Cepen-

dant, cet accès passé, chacun se mit à travailler; mais, ainsi que cela arrive dans de pareilles extrémités, on s'agitait beaucoup pour ne rien faire. L'on commençait une chose, on allait à une autre, et l'on n'en achevait aucune pour parvenir à nous sauver.

Le second maître et un autre homme qui étaient descendus pour chercher la voie d'eau, revinrent le visage pâle et défait de peur. D'une voix tremblante, ils nous annoncèrent que l'on ne pouvait boucher la voie d'eau, et que nous devions nous attendre à périr au premier moment.

Ce n'était pas le temps de délibérer. On mit le grand canot à la mer, et l'on tira quelques coups de canon en signal de détresse, pour avertir le capitaine d'un navire qui naviguait de conserve avec nous, et était un peu de l'avant. Comptant qu'il viendrait à notre secours, nous sautâmes dans le canot; malheureusement je m'y pris mal et je tombai dans la mer, d'où l'on eut beaucoup de difficulté à me retirer. A peine étais-je dans le canot, qu'un matelot se jetta du haut du navire sur moi, et me fit tomber par son poids. Je regrettai peu cet accident, car j'eusse volontiers supporté

tout l'équipage sur mon dos pour le sauver. Il ne restait plus à bord qu'un seul homme qui faisait les lamentations les plus pitoyables; quoique la voile du navire touchât à l'eau et que nous courussions, en nous en approchant, le risque d'être engloutis, nous n'hésitâmes pas à aller à lui, et nous parvînmes à le sauver.

Quand nous vîmes que le capitaine de l'autre navire ne venait pas à notre secours, nous le taxâmes d'indifférence et de négligence; car dans l'adversité tous les hommes sont soupçonneux et téméraires dans leurs jugemens. Mais cet honnête homme était encore plus mal à son aise que nous; en une heure, il fut, ainsi que tout son équipage, la proie des flots.

Nos espérances de salut étaient bien faibles, car nous nous trouvions dans les mers du Nord, qui sont rarement tranquilles. Dans ce même moment, une rafale enfla prodigieusement les vagues. Comment penser que l'on pourrait se sauver dans une chaloupe petite et étroite, quand un grand navire n'avait pas été en état de leur résister? Nous étions éloignés de terre de plusieurs lieues; nous n'avions ni boussole, ni vivres, et la nuit approchait. Il

n'y avait dans le canot qu'une petite chaudière qui servait à vider l'eau, et trois sacs de pièces de huit pour la valeur de trois cents livres sterlings; mais l'argent n'était alors pour nous qu'un poids de nulle valeur, comme il l'est réellement. Nous nous mîmes à prier; nos plaintes étaient plus bruyantes que nos invocations; cependant Dieu eut compassion de nous, et nous aperçûmes un navire qui venait de notre côté. Comme nous n'avions malheureusement que deux avirons, nous ne pouvions pas faire aller le canot bien vite, les lames étant très-fortes. Nous les recevions contre notre dos, et elles brisaient avec tant d'abondance par-dessus nous, que nous avions beaucoup de peine à vider l'eau avec la chaudière.

Malgré nos efforts, nous ne pouvions pas atteindre le navire. Il était au vent, et marchait beaucoup trop vite pour que notre petite embarcation pût le suivre. Avoir ainsi la mort devant les yeux, et en même temps la possibilité d'être secourus, augmenta notre détresse. Bientôt une nuit très-noire nous fit désespérer de gagner le bâtiment; mais son capitaine mit dehors une lanterne, ce qui re-

doubla notre énergie, et nous commençâmes à nous en approcher. Puis de crainte qu'il ne nous crut perdus, parce que l'obscurité l'empêchait de nous voir et d'avancer, nous poussions de grands cris toutes les fois que le mouvement de la mer nous élevait à sa surface. Enfin, par l'aide de Dieu, nous nous trouvâmes près du bâtiment, et pour ne pas nous mettre en péril par trop de précipitation, nous décidâmes de monter à bord dans le même ordre où nous étions assis; mais à peine fûmes-nous le long du navire, que chacun s'efforça d'y grimper à la fois, et les matelots, qui en avaient l'habitude, furent en haut en un clin d'œil. Ils me laissèrent seul dans le canot; je ne pus pas les blâmer, parce que la vie est douce, et que lorsqu'elle est en danger, chacun ne songe qu'à soi.

J'étais alors dans une position extrêmement critique; car indépendamment de ce que j'avais les mains naturellement faibles, elles étaient si engourdies par le froid et l'humidité, que je me sentais incapable de grimper le long d'une corde, quoique mon existence en dépendît. Néanmoins j'en serrai

fortement une à deux mains, de crainte que le canot ne fût repoussé au loin; mais la force de la houle la fit frapper trois fois contre le côté du navire, et chaque fois, je fus renversé au fond du bateau qui était à moitié plein d'eau : heureusement il ne céda pas. Enfin, deux matelots y descendirent pour m'aider à monter le long du navire, ce dont ma faiblesse et la pesanteur de mes habits m'empêchèrent. Alors on me jeta une corde avec un nœud coulant, et l'on me dit de me la passer autour du corps; mais on se mit à la tirer quand je n'avais encore qu'une épaule d'engagée, et l'on faillit à me jeter à la mer; néanmoins comme je me tins ferme, et que le canot s'éloigna, je fus, à la lettre, hissé à travers les eaux, et je fus sur le point de périr, car le matelot qui m'avait jeté la corde, ayant oublié, comme il me le dit ensuite en Angleterre, de l'attacher, un nœud qui se trouvait à l'extrémité l'empêcha seul de glisser : sans cela j'eusse infailliblement tombé à la mer. Je puis dire avec vérité qu'il n'y eut pas un pouce de distance entre la mort et moi. Le choc suivant me heurta si fort contre le côté du vaisseau, que je perdis connais-

sance, et, lorsque je revins à moi le lendemain matin, je me trouvai dans la cabane du capitaine.

Quoique tout fracassé, je me levai pour m'informer de mes compagnons d'infortune; et, contre mon attente, je les vis abattus par la douleur. Leurs regards étaient tristes, chacun déplorait son malheur. La vérité est qu'ayant sauvé leur vie, ils avaient le temps de penser à la perte de leurs biens. Quant à moi, la perte que j'éprouvai alors m'occasiona des dettes dont je ne suis pas encore débarrassé. Ce qui me chagrina le plus, fut d'être privé de tous mes livres et de tous mes sermons, ainsi que de mes notes et de mes observations sur mes voyages dans les pays étrangers, fruits de plusieurs années de travail et d'étude. Mais c'était une impiété de s'affliger de telles pertes, lorsque Dieu avait si miraculeusement sauvé nos vies.

Le lendemain, qui était un mardi, le vent fut bon pour aller en Norwége, où se rendait notre navire. Vers midi nous aperçûmes la côte qui est escarpée et bordée de rochers. Comme nous ne pouvions pas y arriver pendant le jour, nous prîmes le parti de louvoyer

jusqu'au lendemain, puis nous nous mîmes à table. Plusieurs d'entre nous n'avaient rien pris depuis qu'ils étaient à la mer; moi-même je n'avais rien mangé depuis cinq jours, et je fis un bon repas.

Vers dix heures du soir, après avoir fait la prière et posé le quart, nous venions de nous coucher, lorsque le navire alla frapper à pleines voiles contre un rocher. Le choc fut si violent, qu'il éveilla tous ceux qui dormaient. Je ne savais ce qui arrivait; mais les matelots, connaissant mieux le danger, se mirent à crier : *Nous sommes perdus!* Je sortis à la hâte de ma cabane, et je courus sur le pont où je rencontrai le capitaine anglais. Il me pria, les larmes aux yeux, de prier pour nous tous, puisque nous allions certainement périr. Persuadé qu'il me disait la vérité, je me jetai à genoux comme une personne qui attend le coup de l'exécuteur, et je me mis à prier avec une résignation parfaite à mourir. Quelques instants après, surpris de ce que les vagues ne nous avaient pas encore engloutis, je reconnus que, par la volonté de Dieu, le navire s'était placé si solidement entre deux rochers avec son avant

sur un autre, qu'il y était aussi ferme que le roc lui-même. Je me levai aussitôt, et j'ôtai mon habit pour me jeter à la mer et gagner la terre à la nage. Mais la hauteur des lames qui brisaient contre les rochers m'effraya. L'arrière du bâtiment fut enfoncé par la mer, ce qui nous obligea de nous réfugier sur l'avant. Alors le même matelot qui précédemment, m'avait hissé à bord, sauta à terre avec une corde dont on avait amarré une extrémité au mât; il la tint si ferme, qu'un autre matelot put s'en aider pour se glisser jusqu'à terre. Tout notre équipage, et quelques Danois, qui étaient au nombre de vingt-huit, gagnèrent le rivage de cette manière.

Cependant j'ignorais le moyen que l'on employait pour se sauver; mais voyant que l'on se portait en foule vers l'extrémité du navire, j'y allai aussi, et je vis ce qui se passait. Dans ce moment, un Danois essayait de se glisser le long de la corde, et de porter avec lui un petit coffre de cuir; mais il retira le coffre et me pria de descendre; je lui rendis sa politesse, et le priai de descendre le premier, ce que je fis moins par civilité,

que pour voir comment il fallait s'y prendre, puisque je n'étais pas présent quand d'autres avaient usé du même moyen. Quand je fus sur la corde, je fus presque enlevé par les vagues; cependant j'atteignis sain et sauf le flanc d'un rocher, d'où, m'aidant des pieds et des mains, je me traînai jusqu'au rivage où étaient mes compagnons. Je fus le dernier qui se sauva de cette manière.

Le navire commença dans cet instant à céder à la violence de la mer. Le capitaine danois, qui était encore à bord, s'en apercevant, nous conjura de faire tous nos efforts pour le secourir; mais le navire se brisa et fut englouti. Ce brave homme et quatre matelots furent noyés; je le vis, une lumière à la main, tomber dans la mer. Ce fut pour moi le spectacle le plus affligeant dont j'aye jamais été témoin, de voir ce brave homme, qui nous avait sauvé la vie, perdre la sienne. Il m'est impossible, même à présent, d'y penser sans regret. Peut-être que s'il ne se fût pas arrêté pour nous, il fût arrivé à bon port.

Nous ne savions pas où était situé le rocher qui nous avait reçus. On avait seule-

ment, avant que j'y arrivasse, reconnu que c'était une île habitée. Nous attendîmes le lever du soleil, dans l'espérance de découvrir quelque terre dans le voisinage. Quelle nuit longue et affreuse! car des pierres sont un oreiller bien dur; j'étais peu vêtu, ayant ôté mon habit lorsque j'eus l'intention de me jeter à la nage; je n'avais pas même de souliers, mes pieds furent coupés par les pointes aiguës des rochers, et leur surface glissante me fit fréquemment tomber en allant gagner une caverne qui nous mit à l'abri du vent. Quand le jour commença à paraître, nous prîmes chaque nuage pour la terre; mais au lever du soleil nous ne discernâmes que faiblement la côte de Norwége dans le lointain.

Lorsque je considérai le lieu où nous étions, je fus frappé d'étonnement à la vue des rochers innombrables dont la mer était couverte autour de nous. La Providence divine nous avait seule empêché dans la nuit, de donner à pleines voiles au milieu des écueils, au lieu de tomber entre les deux rochers qui furent pour nous un asile. Si nous eussions touché en tout autre endroit,

nous eussions immanquablement péri à l'instant.

Notre seul espoir de secours était dans l'approche de quelque navire qui pût nous apercevoir; mais cette pensée était bien peu fondée; car, dans le jour, les écueils qui nous entouraient devaient empêcher tout bâtiment de venir à notre aide; et, dans la nuit, il devait, comme nous, certainement faire naufrage. Nous ne vîmes rien de toute la journée: nous commençâmes à désespérer; et, n'ayant ni alimens pour nous sustenter, ni vêtemens pour nous réchauffer, nous retournâmes tristement passer une seconde nuit dans la caverne.

Le lendemain nous étions éveillés avant le lever du soleil. Quelques-uns de nous, en cherchant avec leurs mains dans la mer, en retirèrent de petites moules. Un mousse m'apporta du cochléaria: mais je fus attaqué de la fièvre et d'une soif si brûlante, que j'eusse volontiers donné tout ce que j'avais pour une gorgée d'eau vive. Croyant que l'eau qui était dans le creux des rochers serait plus fraiche, j'en goûtai; elle était salée; j'en bus néanmoins jusqu'à ce que ma soif fût apaisée.

Je vomis ensuite; ce qui, j'en suis persuadé, me sauva la vie.

Entre dix et onze heures du matin, nous découvrîmes un bâtiment à pleines voiles qui venaient de notre côté. Nos cœurs en furent remplis de joie. Il approcha : nous grimpâmes tous au sommet du rocher, et nous agitâmes nos chapeaux pour nous faire apercevoir; mais le navire ne vint pas plus près de nous, et ne nous envoya pas de canot. Nous n'en pûmes deviner la raison. Le capitaine était un Danois, par conséquent, un compatriote de ce brave homme qui nous avait secourus. Cela prouve que, sous le même climat, les caractères diffèrent.

Quand nous vîmes le bâtiment s'éloigner, le cœur commença à nous manquer; nos visages reprirent leur pâleur. Nous nous crûmes totalement abandonnés, parce que nous pensâmes que, quand même un navire nous apercevrait, jamais l'équipage ne voudrait exposer sa vie pour sauver la nôtre. Nous eûmes donc recours à la prière, notre ancienne ressource. J'adressai ensuite une exhortation à mes compagnons d'infortune, et je me couchai sur le rocher, croyant que je ne me relèverais plus

dans ce monde. J'entendis bientôt le matelot qui, le premier, avait sauté sur le rocher, dire : « Faisons un radeau, et essayons de » nous sauver par mer ; j'aime mieux être » noyé que de rester ici pour y mourir de » faim...... » Tout le monde fut de son avis. On profita de la mer basse pour employer les débris du navire. Après avoir muni le radeau d'un mât et d'une voile, deux Danois et deux Anglais s'y embarquèrent.

Un vent modéré les fit passer sans accident au milieu des écueils, et les dirigea vers le point où nous pensions qu'était située la côte. Nous les suivîmes des yeux aussi loin que nous le pûmes, bien inquiets sur leur sort ; car l'espoir de notre délivrance dépendait de leur salut. Nous ne fûmes pas long-temps en suspend ; avant la nuit, l'approche de plusieurs bateaux nous annonça qu'ils étaient arrivés sains et saufs. L'on nous apporta des provisions auxquelles nous fîmes peu d'attention, tant nous étions impatiens d'aller à terre. Le rocher où nous étions s'appelle Arnskaer. Nous étant embarqués par la grâce de Dieu, nous arrivâmes à une île de la côte de Norwége,

nommée Waller-Eyland par ses habitans.

Il n'y avait qu'une maison appartenant au pasteur, dont la famille nous combla de bontés. Tout ce monde parlait norwégien, qui, je crois, ressemble beaucoup au hollandais; car ceux qui parlaient cette dernière langue se faisaient un peu entendre, et comprenaient ce qu'on leur disait.

Le récit de nos malheurs, que nous fîmes aussi bien que nous pûmes, tira des larmes de nos hôtes. Ils nous servirent tout ce qu'ils avaient. Leur pain consistait en gâteaux de seigle. Ils avaient de la bière très-forte; ce qui me fit souvenir d'un vieux proverbe anglais, qui dit: « Qu'un verre de bonne bière vaut de la nourriture et des habillemens; » car, quoiqu'il fît bien froid, ces gens n'avaient ni bas, ni souliers.

Le lendemain, nous nous mîmes à examiner nos finances respectives, pour connaître l'argent sauvé du naufrage. Un des nôtres, soupçonné d'avoir caché de l'argent, fut fouillé; on lui trouva vingt-quatre pièces de huit, qu'il avait certainement prises dans les sacs mis dans le vaisseau après notre premier naufrage, et qui furent perdus dans le second.

Il était heureux pour nous que cet homme eût commis ce vol.

Nous restâmes dans cette île jusqu'au dimanche. Nous prîmes alors congés du bon vieillard, et nous joignîmes quelques pièces d'argent à nos remercîmens : puis nous gagnâmes Frédericstad, ville sur la côte de Norwége. Le bourguemestre de cette ville nous accueillit très-bien, et nous donna des provisions pour nous embarquer à Oester-Sund, à quatre mille de distance. Le matin, avant de partir, nous vîmes un navire qui venait de Lynn en Norfolck, se briser sur les rochers, à l'entrée du port. Après deux heures de navigation, nous fûmes sur le point de toucher contre une roche sous l'eau; mais, vers midi, nous étions hors des écueils de cette côte. Nous courûmes encore quelques dangers avant d'arriver sur la rade d'Yarmouth, où nous mouillâmes cinq jours après, et où nous fûmes accueillis par une tourmente affreuse. Le lendemain, un bateau de pilote sortit à notre signal. Les gens qui le montaient demandèrent trente schellings pour me conduire seul à terre. Comme nous n'avions en tout que deux pièces de huit,

ils furent obligés de se contenter d'une moindre somme; ils ne se dirigèrent vers la plage qu'après avoir essayé inutilement de relever des ancres que la tempête de la nuit précédente avait forcé plusieurs bâtimens de laisser. Le lieu de débarquement était si mauvais, que quatre hommes qui attendaient l'arrivée du bateau furent obligés de se mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture pour le tirer à terre.

J'entrai enfin dans Yarmouth, suivi d'une foule de gens attirés par le désordre et le mauvais état de mes vêtemens et de ma personne. Le maître de l'auberge des Armes d'Yarmouth me reçut avec une bonté sans égale, et j'espère que Dieu l'en récompensera.

RELATION

De la captivité de cinq Anglais à Alger, et de leur délivrance miraculeuse dans un bateau de toile, en 1644, par Guillaume Okeley.

Au mois de juin 1639, nous nous embarquâmes à Gravescend, sur *la Marie*, de Londres, qui portait six canons, était chargée de toiles et de draps, et destinée pour l'île de la Providence, dans les Indes occidentales. Nous étions à bord plus de soixante, tant hommes de l'équipage que passagers. Après être restés cinq semaines dans les dunes à attendre un bon vent, nous partîmes enfin, et allâmes mouiller à l'île de Wigth. Toute notre bière se trouva gâtée; nous fûmes obligés de la jeter à la mer, et de boire de l'eau, mêlée avec du vinaigre. En appareillant de nouveau, le bâ-

timent toucha sur le banc de sable qui se trouve entre l'île et la côte d'Angleterre; mais la marée nous remit à flot.

Trois vaisseaux naviguaient de conserve avec le nôtre : l'un portait vingt canons. Au commencement du sixième jour, depuis notre départ de l'île de Wigth, nous découvrîmes trois bâtimens à quatre lieues sous le vent. Tous nos capitaines délibérèrent pour savoir s'il convenait de les attendre pour leur parler, ou de continuer notre route : l'on se décida, je ne sais par quel motif, à les attendre.

Nous ne fûmes pas long-temps à nous apercevoir que ces étrangers étaient des Turcs, qui, nous regardant comme leur proie, essayèrent de nous joindre, et y parvinrent dans la soirée. Tandis qu'ils s'approchaient, nos capitaines, déterminés en apparence à combattre, firent des préparatifs pour les recevoir; mais, pendant la nuit, l'opinion de ceux avec qui j'étais chancela : leur résolution les abandonna, et ils convinrent de fuir. Les conseils incertains ne sont jamais suivis de succès. Si, dans le premier moment, on se fût décidé à ne pas combattre les bâtimens étrangers, ou si, en hommes de cœur, nous eussions pris le parti

contraire, il eût été possible d'échapper au danger ou de le vaincre. Les Turcs, observant notre fuite, envoyèrent un de leurs bâtimens nous donner la chasse, tandis que les deux autres restèrent jusqu'au matin avec nos compagnons. Au point du jour, ils nous combattirent, et, après une affaire de peu de durée, ils nous abordèrent tous et nous prirent. Nous eûmes à notre bord six hommes de tués et un grand nombre de blessés.

Les Barbaresques nous gardèrent à la mer six semaines. Nous trouvâmes dans leurs vaisseaux plusieurs Anglais esclaves comme nous. La seule consolation que nous trouvâmes avec eux, fut de déplorer mutuellement notre malheur. Ils nous enseignèrent quelques mots du langage des pirates qui finirent par nous mener à Alger.

Arrivés à terre, on nous enferma dans une cave profonde et malpropre; et le lendemain, on nous conduisit, ou plutôt on nous traîna au palais du bacha, ou vice-roi, qui, suivant les les lois de ces gens-là, a le droit de prendre le dixième esclave. Le jour du marché suivant on nous mena sur la place publique comme autant de bêtes, et l'on nous y exposa en vente.

Je tombai entre les mains d'un homme de Tagora, dont le père commença par m'accabler d'injures, parce que j'étais chrétien. Comme je ne pouvais lui répondre dans sa langue, je lui fis entendre par signes que son Mahomet n'était qu'un imposteur. Sa colère ne connut pas de bornes, il m'accabla de coups. Quand je vis qu'il n'y avait pas de moyen de la fléchir, je posai les mains sur la balustrade d'une galerie où nous étions, et je le menaçai de me précipiter dans la cour. Son courroux s'apaisa sur-le-champ; car il comprit bien ce que son fils perdrait par ma mort : mais, lorsque celui-ci fut de retour, il lui raconta ce qui s'était passé. Mon patron, homme emporté, tira, sans prendre d'autre information, son poignard, et eût sans doute mis un terme à ma captivité et à ma vie, si sa femme, le prenant entre ses bras, ne l'eût adouci. Cet incident m'apprit deux choses : la première que, lorsque le corps est esclave, la raison ne doit pas s'attendre à être libre, et que toute la personne étant captive, la langue ne peut réclamer une exemption; la seconde, que les esclaves doivent se contenter de la liberté de conscience.

Pendant six mois, je fus employé à faire des commissions et à porter des fardeaux. Ensuite mon patron m'embarqua; j'eus beau lui représenter que, n'étant pas matelot, je ne serais bon à rien à bord, où je pourrais être très-maltraités à cause de mon ignorance, il fallut obéir. Après une croisière de neuf semaines durant laquelle nous ne prîmes qu'un navire, mon patron trouvant que le profit que lui rendait son bâtiment n'équivalait que faiblement à la dépense qu'il lui avait occasionée, me dit que j'aurais à lui donner deux piastres par mois, que je gagnerais à terre de telle manière que je choisirais. Je ne savais trop comment me tirer d'affaire; j'allai donc consulter un de mes compatriotes. Il vendait du fer, du plomb, des balles, et toutes sortes d'objets. Il me proposa de m'associer à son commerce; la proposition était si avantageuse, que je l'acceptai.

Mon maître m'avança un peu d'argent, ce qui, ajouté à une petite somme que j'avais épargnée, me mit à même de commencer mon commerce. Nos affaires prirent une assez bonne tournure, de sorte que, pour les augmenter, nous achetâmes une barrique de vin.

Mon associé, enflé de nos succès, négligea la négoce, et se mit à boire, laissant tout le fardeau sur mes épaules.

Malgré ce surcroît d'occupations, je pus rendre service à un de mes compatriotes, qui avait femme et enfant. Je lui conseillai, comme il était gantier, de faire des vêtemens de toile pour les matelots esclaves, et je l'admis dans ma boutique.

Je passai ainsi quatre années bien pénibles. Il n'y avait aucun apparence que nous sortissions jamais de captivité. Notre condition, déjà mauvaise, pouvait chaque jour empirer, puisqu'elle dépendait du caprice de nos patrons. Nous étions continuellement exposés à la tentation de renier notre religion, et en réduisant ainsi notre âme en esclavage, de rendre la liberté à notre corps. La foi d'un grand nombre a fait naufrage, parce qu'ils ont craint d'être enchaînés sur les galères.

Les pirates avaient pris un navire anglais sur lequel se trouvait un ecclésiastique nommé Devereux. Plusieurs d'entre nous observant sa conduite modeste, grave et pieuse, désirèrent qu'il nous donnât les secours de son ministère. Nous nous engageâmes en consé-

quence à fournir à son entretien, et à donner par mois à son patron une somme dont il conviendrait avec lui. Il prêchait donc trois fois la semaine dans une cave où nous nous trouvions quelquefois soixante à quatre-vingts; quoiqu'elle donnât sur la rue, nous ne fûmes jamais interrompus par les Mahométans. L'ecclésiastique fut enfin racheté par un capitaine, aidé des négocians anglais de Livourne.

Mon premier associé m'avait entièrement abandonné. Jean Randall, ainsi s'appelait celui que j'avais accueilli, travaillait assidûment avec moi. Comme on accordait aux esclaves la liberté de se promener à la distance d'un mille hors de la ville, Randall se trouvant un jour un peu indisposé, nous sortîmes ensemble. Arrivés à la limite de nos promenades j'eus le désir d'aller un peu plus loin, pour examiner la côte, dans le cas où il y aurait à l'avenir une occasion de s'échapper; car pour le moment ce n'était pas notre projet. Un des officiers chargés de surveiller les esclaves, nous accusa d'avoir essayé de nous enfuir, et malgré nos dénégations positives, il nous arrêta; nous ne pûmes résister. Conduits aussitôt devant le bacha et son conseil, pour

être interrogés, nous persistâmes dans nos déclarations. En conséquence l'on ne nous infligea d'autre châtiment que de nous tenir enchaînés dans les prisons du vice-roi, jusqu'à ce que nos patrons respectifs demandassent notre liberté. L'on nous mit dehors le lendemain; mais le patron de Randall, usant de l'autorité absolue et illimitée des Algériens sur leurs esclaves, lui fit donner trois cents coups de bâtons sous la plante des pieds.

Mon patron enragé de ce que lui demanda l'espion pour sa découverte, se mit dans une colère affreuse, et m'appelant chien de Juif, ordonna que l'on m'envoyât travailler avec d'autres esclaves anglais qui étaient des tisserands. Je n'entendais rien à cette besogne, et cependant je continuai à travailler jusqu'à ce que j'eusse gâté tout ce que l'on me mit dans les mains. Mon maître, qui vit que mon travail ne produisait rien, me commanda de remplir les navettes pour les autres, ce que je fis assez bien pendant un mois.

Durant ce temps, j'ignorais ce qu'était devenue ma boutique, et je n'osais pas témoigner le désir d'y retourner. A la fin pourtant, mon patron m'ayant demandé l'argent qu'il

m'avait prêté lorsque j'avais commencé à trafiquer, je lui répondis humblement que je n'avais pas un denier; que tout ce que je possédais, consistait en quelques marchandises, et que jusqu'à ce qu'elles fussent vendues, il m'était impossible de le payer. Il ordonna aussitôt à un Hollandais de m'accompagner à ma boutique, d'y convertir tout en argent comptant et de le lui apporter. Mais hélas! nous vîmes que des voleurs s'étaient introduits chez moi, et avaient emporté ce qui s'y trouvait de meilleur. Heureusement l'on n'avait pas touché à ma cave; je recouvrai quelques-uns de mes effets qu'on m'avait dérobés, et mon argent qui, suivant ma coutume était caché en terre. Nous retournâmes, le Hollandais et moi, auprès de mon maître, lui dire que nous ne pouvions rien vendre. Alors il me renvoya à ma boutique pour y commercer comme auparavant, et lui payer deux piastres par mois.

Quelque temps après, mon patron, que ses entreprises maritimes avaient ruiné, fut obligé de vendre tous ses esclaves pour payer ses dettes. J'eus le bonheur de tomber en partage à un vieillard qui avait la réputation d'un

homme doux et modéré. Je serais un ingrat, si je ne rendais pas témoignage de toutes ses bontés pour moi. Il me montra non-seulement de la pitié et de la compassion pour mon salut, mais aussi de l'affection et de l'amitié. Il ne m'eût pas traité avec plus de tendresse si j'eusse été son fils. La liberté dont il me laissait jouir était si grande, qu'elle amortit en quelque sorte mon désir de faire un vigoureux effort pour revenir dans ma patrie. Cependant, comme des chaînes, fussent-elles d'or, ne cessent pas d'être des chaînes, je songeais sans cesse aux moyens de sortir d'esclavage.

A force de faire travailler mon imagination, j'inventai un moyen que je communiquai à quelques-uns de mes compagnons de malheur, et entre autres à Randall. Tous l'approuvèrent; mais aucun n'osa courir le risque de l'essayer, de crainte qu'il ne manquât. Avant de le communiquer à d'autres, je leur fis jurer de garder le secret; sept entrèrent dans mes vues. Je leur dis que j'avais inventé le modèle d'un bateau dont les pièces ne seraient réunies qu'au moment de nous en servir. Ils me firent quelques objec-

tions que j'essayé de combattre. Mais je n'étais pas moi-même bien tranquille : il me vint des scrupules. Je me demandai si, en m'échappant de chez mon patron, qui m'aimait si tendrement, et avait donné pour moi une somme d'argent, je n'étais pas répréhensible aux yeux de Dieu et des hommes. Cependant après avoir bien considéré la chose, je conclus que je pouvais disposer de ma personne.

Nous commençâmes notre ouvrage dans la cave qui nous avait servi pour nos dévotions. Après avoir terminé la carcasse de notre bateau, nous imaginâmes un doublage qui nous dispensa de faire usage de clous et de marteaux; leur bruit eût attiré l'attention des Algériens, qui ont sans cesse les yeux tenus ouverts par les soupçons, sur leurs femmes et leurs esclaves. Nous nous procurâmes autant de toile à voile qu'il en fallait pour couvrir le bateau d'une double enveloppe, puis du goudron et du suif pour l'enduire fortement; enfin, des vaisseaux de terre pour fondre ces matières. Il fallut pour cet ouvrage, tenir la porte de la cave ouverte, afin de n'y être pas étouffé. Je restais en sen-

tinelle pour avertir de l'approche de ceux qui pourraient venir : heureusement je ne vis personne. Quand tout fut achevé, nous démontâmes le bateau, et nous portâmes les pièces à ma boutique, qui était peu éloignée.

Le plus difficile fut de les transporter hors de la ville; cependant on y parvint, et on les cacha derrière une haie. Tandis que je portais un morceau de toile que nous avions achetée pour en faire une voile, je regardai en arrière, et j'aperçus le même espion qui m'avait déjà causé tant d'embarras : il me suivait. Je fus très-inquiet; cependant ayant observé un Anglais occupé à laver de la toile le long du rivage, je le priai de m'aider à laver la mienne. Nous nous mîmes à la besogne : l'espion vint se placer sur un rocher au-dessus de nous. Pour lui donner le change, je pris la toile, et je l'étendis sur ce rocher pour la faire sécher. Après être resté un instant, il s'en alla. Me défiant néanmoins de ses intentions, je remportai la toile à la ville, après qu'elle fut séchée, incident qui découragea beaucoup mes camarades. Enfin nous nous procurâmes quelques pro-

visions et deux outres pleines d'eau fraîche.

Je ne cessai pourtant pas de faire à mon patron mes visites accoutumées, et je satisfaisais régulièrement à ses demandes. Mais d'un autre côté, je convertissais secrètement tous les objets de mon commerce en argent comptant : en ayant mis le produit dans un coffre à double fond, je le confiai à M. *Sprat*, l'ecclésiastique dont j'ai parlé plus haut.

L'endroit que nous choisîmes pour joindre les pièces de notre bateau, était derrière une colline à un demi-mille d'Alger. Quand tout fut prêt, nous traînâmes le bateau à la mer; mais nous reconnûmes bientôt que nous n'avions pas bien calculé ce qu'il pouvait porter; car à peine y fûmes-nous embarqués, que l'eau y entra par-dessus les bords, et il fut près de couler à fond. Il fallut donc songer à quelque moyen de parer à cet inconvénient. Enfin, l'un de nous, sentant que le cœur lui manquait, s'exclut volontairement de notre compagnie; un autre prit le même parti. Alors notre embarcation se redressa, et nous parut en état de supporter le voyage.

Nous prîmes congé de nos deux compatriotes en leur souhaitant autant de bonheur

...n en peut trouver en esclavage : ils firent
...re conservation les vœux que l'on
... des gens que l'on croit près de
... tombeau ; et nous partîmes
... 30 juin 1644, époque à ja-
...e pour moi.

...vions ni gouvernail, ni manœu-
... boussole. Quatre d'entre nous ra-
...ent continuellement, le cinquième vi-
dait l'eau qui pénétrait à travers la toile. Nous fîmes, pendant la nuit, des efforts incroyables pour nous mettre hors de la portée de nos maîtres; mais, au point du jour, nous étions encore en vue de leurs vaisseaux, mouillés dans le port et sur la rade. Cependant, comme notre bateau était au niveau de la mer, ou l'on ne nous découvrit pas, ou bien l'on nous prit pour quelque chose qui ne valait pas la peine d'être enlevé.

Nous nous apercevions à chaque instant de notre manque de précaution. Notre pain long-temps détrempé par l'eau salée était entièrement gâté; les peaux des outres, qui étaient tannées, communiquaient à l'eau un goût détestable. Nous ne nous plaignîmes pas, néanmoins, tant que nous eûmes du pain,

que, par une stricte économie, nous fîmes durer trois jours; mais alors la famine se présenta à notre imagination avec toutes ses horreurs. Les expédiens auxquels nous eûmes recours pour apaiser notre soif ne servirent qu'à l'irriter davantage, et plusieurs choses ajoutèrent à notre détresse. Pendant quelque temps le vent nous fût absolument contraire : notre travail était continuel. Quoique nous ne fissions pas beaucoup de chemin en ramant, cependant, si nous cessions un instant, nous reculions. Il faisait une chaleur excessive, qui rendait nos peines insupportables. L'homme occupé à vider l'eau du bateau nous procurait un peu de soulagement, parce qu'il nous la jetait sur le corps pour nous rafraîchir. Mais la chaleur brûlante du soleil, et la fraîcheur de l'eau agissant alternativement, tout notre corps fut couvert d'ampoules. Pendant le jour nous étions tout nus, pendant la nuit nous mettions nos chemises, ou des casaques très-larges; car, pour ne pas surcharger le bateau, nous avions laissé nos vêtemens à terre.

L'un de nous avait un cadran de poche qui tenait lieu de boussole. Il servait à nous gui-

der dans le jour, les étoiles nous rendaient le même service pendant la nuit, et s'il faisait sombre, nous devinions notre route par la marche des nuages. Nous passâmes quatre jours et quatre nuits dans cette déplorable position; le cinquième jour, nous renonçâmes à tout espoir de salut. Nous cessâmes de ramer, car nous manquions de forces, et nous ne voulions pas consumer pour rien le peu qui nous en restait. Cependant on continua de vider le bateau; nous ne voulions pas nous noyer, et nous ne connaissions aucun moyen d'éviter la mort; enfin, nous en vînmes au point de souhaiter d'être pris par un navire, n'importe de quelle nation.

Tandis que nous étions prêts à nous livrer au désespoir, nous découvrîmes assez près de nous une tortue endormie sur la surface de l'eau. Nous reprîmes aussitôt nos avirons et, nous étant approchés tout doucement de notre proie, nous la mîmes en grand triomphe dans notre bateau. Après lui avoir coupé la tête, nous en bûmes le sang; nous en mangeâmes le foie, et nous en suçâmes la chair. Cela nous fit reprendre notre force et nos esprits d'une manière étonnante, et nous nous re-

mîmes à l'ouvrage avec une vigueur nouvelle. Nos craintes disparurent, l'espérance rentra dans nos âmes, et, vers midi, nous découvrîmes ou nous crûmes découvrir la terre. Il est impossible de décrire notre joie et nos transports en cette occasion; nous étions comme des gens qui ressuscitent. Après nous être encore avancés, nous reconnûmes que réellement nous apercevions la terre : alors semblables à des gens hors de leur sens, nous nous jetâmes tous à la mer, et, comme nous étions bons nageurs, nous rafraîchîmes nos corps brûlés par la chaleur, ne songeant pas un seul instant que nous pouvions devenir la proie des requins. Cependant nous rentrâmes bientôt dans notre bateau, très-fatigués de nos efforts continuels; et, rafraîchis par le bain que nous venions de prendre, nous nous étendîmes dans le fond du bateau, où nous dormîmes avec autant de sécurité que dans nos lits. Notre sommeil ne fut pas heureusement assez long pour que l'eau qui entrait dans le bateau nous mît en danger de périr, mais il nous rendit assez de force pour nous animer d'une ardeur nouvelle.

L'espérance d'aborder à terre avant la nuit

nous fit ramer avec une vigueur incroyable; cependant nous n'avancions que bien lentement. Vers le soir, nous vîmes une île : l'un de nous, qui avait navigué dans ces mers, nous dit que c'était Formentera, puisque nous avions déjà vu Majorque. Après de longs débats pour savoir vers laquelle nous nous dirigerions, nous nous décidâmes pour Majorque, parce que l'autre était infestée par les bêtes venimeuses. Toute cette nuit et la suivante, qui était la sixième depuis notre départ, furent employées à ramer sans discontinuer. Nous eûmes l'île en vue pendant toute la journée, et, vers dix heures du soir, nous abordâmes à un endroit hérissé de rochers si escarpés, que nous ne pûmes y grimper.

Tandis que nous étions au-dessus de ces rochers, un vaisseau s'approcha de la côte. On peut se figurer quelle crainte nous eûmes, après tant de peines et de fatigues, de tomber entre les mains des pirates barbaresques qui courent sans cesse ces mers. Nous nous tînmes bien tranquilles, et quand le bâtiment se fût éloigné, nous prolongeâmes la côte le plus près qu'il nous fut possible, jusqu'à ce que nous eussions trouvé un en-

droit propre à recevoir notre chétif bateau.

En mettant pied à terre, nous fûmes certainement sensibles au bonheur de notre délivrance; cependant, semblables à des hommes qui ne font que sortir d'un rêve, nous ne l'appréciâmes pas assez. Comme nous n'avions rien mangé depuis que nous avions pris la tortue, j'allai avec un de mes compagnons pour chercher de l'eau fraîche: les trois autres restèrent à la garde du bateau. Un bois que nous rencontrâmes nous causa beaucoup d'embarras. Mon camarade voulait aller d'un autre côté; je fus d'un avis différent: nous en vînmes à nous dire des injures; enfin je persistai, et je pris le sentier que j'avais choisi. Vaincu par mon entêtement, il me suivit. Ce sentier nous mena à une de ces tours que les Espagnols ont élevées le long de la côte pour avertir de l'approche des pirates. De crainte que l'on ne fît feu sur nous, nous appelâmes la sentinelle, lui disant qui nous étions, et la priant de nous indiquer une source d'eau fraîche et de nous donner du pain. Cet homme nous jeta un vieux pain moisi, et nous montra un puits peu éloigné. Nous bûmes un peu d'eau et nous mangeâmes

un morceau de pain, que nous eûmes de la peine à avaler ; puis nous nous hâtâmes d'aller rejoindre nos camarades, pour les instruire de notre heureuse découverte.

Il fallait quitter notre bateau, nous ne nous en séparâmes point sans regret ; et, après l'avoir amarré au rivage, nous nous traînâmes vers le puits. L'un de nous, en essayant d'avaler de l'eau, tomba presque évanoui, en s'écriant : « Je suis un homme » mort ! » Il se remit un peu, après beaucoup d'efforts. Notre repas fini, nous nous couchâmes auprès du puits.

Quand il fut grand jour, nous priâmes le garde de nous indiquer le chemin du lieu le plus voisin ; il nous dirigea vers une maison à deux mille de là. Nos pieds étaient si enflés, que nous mîmes beaucoup de temps à parcourir ce court trajet. Le maître de la maison, qui jugeait à notre mise que nous venions avec le dessein de le piller, nous coucha en joue, en nous criant de nous arrêter. L'un de nous, qui entendait la langue du pays, essaya de le détromper, en lui disant que nous étions de pauvres gens qui, délivrés des fers des Algériens, par un miracle

de la divine Providence, espérions qu'il aurait compassion de notre détresse. L'honnête fermier, ému de pitié, nous envoya du pain, de l'eau et des olives. Ranimés par ce bon repas, nous dormîmes trois à quatre heures en plein champ, ensuite nous remerciâmes notre bienfaiteur, et nous commençâmes à nous éloigner, en nous traînant comme nous pouvions. Charmé de notre gratitude, il nous fit entrer dans sa maison, et nous régala d'une soupe aux pois toute chaude, qui me sembla le mets le plus délicieux que j'eusse jamais mangé. Nous rendîmes de nouvelles actions de grâces à ce brave homme, et nous nous avançâmes, vers la ville de Majorque, éloignée d'environ dix milles.

Le lendemain nous arrivâmes dans les faubourgs. La singularité de notre mise, car nous arrivions les pieds et les jambes nues, et des chemises flottantes par-dessus nos vêtemens, nous attira une foule de questions. Quand nous eûmes raconté notre délivrance, on nous donna à manger et à boire, et tout ce qui pouvait ranimer nos esprits, mais on nous dit de rester dans le faubourg jusqu'à ce que le vice-roi soit instruit de notre arrivée.

Il nous fit appeler, et, lorsqu'il eut entendu notre récit, il ordonna que nous fussions entretenus à ses frais, jusqu'à ce que nous trouvassions une occasion pour retourner en Angleterre. On fit une quête pour nous, et l'on nous fournit des habits et des souliers.

Comme il ne vient pas souvent de navires anglais à Majorque, nous priâmes le vice-roi de nous donner passage sur une des galères du roi d'Espagne, qui était alors dans le port. Je voudrais pouvoir cacher l'accueil plein de froideur que nous firent quelques-uns de nos compatriotes. Nous éprouvâmes cependant de la bienveillance de l'un d'eux, chez qui nous conduisit un marchand dont nous avions excité la compassion. Nous logeâmes chez lui, et il nous donna une demi-piastre pour payer notre dépense. Le lendemain, apprenant qu'il y avait dans la rade un navire anglais qui retournait dans notre patrie, nous allâmes demander passage au capitaine. Il nous dit qu'il n'avait pas de grandes provisions, mais que si nous voulions nous contenter de pain, il nous prendrait. Nous acceptâmes son offre, et quelques jours après nous partîmes.

Étant près de Gibraltar, nous fûmes chassés par deux galères turques. Nous parvînmes cependant à entrer dans ce port. Nous connaissions trop bien l'esclavage pour ne pas le craindre beaucoup : c'est pourquoi je restai à terre avec deux de mes compagnons : les deux autres s'aventurèrent sur le même bâtiment, et arrivèrent en Angleterre avant nous. Les Espagnols eurent pitié de nous; et l'un d'eux nous prit à bord de son vaisseau, où il nous dit qu'il y avait assez de poissons pour nous nourrir. Nous restâmes là juqu'à ce que tout notre argent fut dépensé. Nous prîmes alors le parti d'aller à Cadix avec le messager qui y va à pied. Mes compagnons m'avaient quitté pour prendre des informations à son sujet, quand je vis arriver un petit navire espagnol qui allait de Malaga à Cadix. Le capitaine nous accorda le passage gratuit, que je lui demandai, et fit voile le lendemain. Ne trouvant pas à Cadix de bâtiment pour l'Angleterre, nous allâmes par terre à Saint-Lucard, où l'on nous dit qu'il y en avait un. Il était commandé par le capitaine Smith de Rotherhithe. Nous obtînmes d'y passer, et il engagea les négocians

anglais à nous fournir des provisions. Les vents contraires firent durer ce voyage cinq semaines; enfin nous arrivâmes aux Dunes dans le courant du mois de septembre 1644.

RELATION

Du naufrage du vaisseau hollandais *le Batavia*, commandé par François Pelsart, sur les roches de Frédéric-Houtman, près la terre d'Eengracht, dans la Nouvelle-Hollande, en 1630.

François Pelsart, Hollandais, est cité pour un des premiers Européens qui ont abordé à la Terre Australe; mais ce marin est bien plus digne de la sensibilité, et même de l'admiration du lecteur par l'intelligence et la fermeté qu'il a montrées dans les circonstances malheureuse de son naufrage.

Les directeurs de la Compagnie hollandaise des Indes Orientales, animés par l'heureux retour, en 1619, de cinq vaisseaux commandés par le général Carpenter, et richement chargés, expédièrent la même année une flotte de onze vaisseaux, dans la même vue. *Le Batavia*, sous le commandement de François Pelsart, habile marin, était du nombre de ces vaisseaux. Son équipage étant de près de trois cents personnes, en y comprenant les passagers et quelques femmes

et enfans; sa cargaison était très-considérable.

La flotte partit du Texel le 28 octobre 1629. Après avoir passé le cap de Bonne-Espérance, une violente tempête dispersa tous les vaisseaux qui avaient navigué de conserve jusqu'alors. Pelsart, fort inquiet du sort des autres, gouvernait pour les rejoindre et continuer sa route lorsque le 4 juin 1630, il fut porté pendant la nuit sur des rochers appelés par les Hollandais *les Abrolhos*, ou *Roches de Frédéric Houtman*. Cet écueil tient à la Nouvelle-Hollande, près de la terre d'Eengracht, par les 28° de latitude sud. Le capitaine était alors au lit, très-incommodé d'une maladie de langueur. Il crut sentir, au mouvement extraordinaire du vaisseau, qu'il touchait. La frayeur le fit lever aussitôt et courir sur le pont.

Toutes les voiles étaient hautes, et l'on faisait route au nord-nord-est, qui n'était pas la vraie. La clarté de la lune laissait apercevoir dans l'éloignement, une écume fort épaisse. L'inquiétude de Pelsart augmentant, il appelle le pilote, et lui reproche que sa négligence va les exposer à périr. Celui-ci s'excuse en disant qu'il a fait bon quart, qu'il

quatre-vingt personnes, vingt barils de pain, et quelques petits barils d'eau. Ces provisions furent même dissipées, par l'équipage, à mesure qu'elles arrivaient dans l'île. Pelsart s'y rendit pour arrêter le désordre. Cette attention fut d'autant plus importante dans cette triste circonstance, qu'elle servit à lui faire connaître que l'île était sans eau. Il se remit en mer, et revenait avec une vive impatience pour faire transporter de l'eau avec les plus précieuses marchandises du bâtiment, lorsqu'un grand vent et les flots soulevés l'obligèrent de relâcher au lieu d'où il était parti. En vain tenta-t-il plusieurs fois de retourner à bord; la mer brisait si rudement contre le vaisseau, qu'il lui fut impossible d'aborder. Un matelot s'étant jeté à la nage pour le venir joindre et lui représenter le besoin que ses gens avaient de son secours, il renouvela plusieurs fois les mêmes efforts. Mais désespérant de surmonter la force des vagues, il se vit réduit à renvoyer le matelot par la même voie, avec ordre de faire ramasser toutes les planches qui se trouveraient sur le vaisseau, de les attacher ensemble et de les jeter dans les flots, afin qu'on pût les repêcher pour en faire usage. Cependant

l'orage augmentait, et la perte de sa vie ne pouvant être d'aucune utilité pour les malheureux qui imploraient son assistance, il fut contraint de retourner à l'île, et de laisser, avec une vive douleur, son lieutenant et soixante-dix personnes dans le péril le plus éminent.

Ceux qui s'étaient cru heureux de pouvoir passer dans l'une ou l'autre des deux îles, n'y étaient guère en meilleure situation. En vérifiant la quantité de leur eau, ils n'en trouvèrent dans la petite île qu'environ cinquante pintes pour quarante personnes dont leur troupe était composée. Il y en avait moins encore dans la grande île, où le nombre des malheureux était de cent quatre-vingts. Pelsart ayant relâché dans la première, on lui représenta la nécessité d'employer la chaloupe et le canot à chercher de l'eau dans les îles voisines. Il en reconnut la nécessité; mais il déclara qu'il ne pouvait prendre cette résolution sans l'avoir communiquée à ceux de la grande île, qui tomberaient autrement dans le dernier désespoir, en voyant éloigner la chaloupe et le canot.

Il eut beaucoup de peine à faire goûter cette généreuse idée, dans la crainte où l'on était qu'il ne fût retenu dans la grande île. Cependant,

lorsqu'il eut déclaré qu'il périrait plutôt à la vue de son vaisseau, que de laisser la plus grande partie de son équipage et de ses amis dans une incertitude pire que la mort, il obtint la liberté d'exécuter sa résolution. Le canot approcha heureusement de la grande île; mais ceux qui accompagnaient Pelsart lui dirent qu'ils ne lui permettaient pas de descendre à terre, et que s'il avait quelque chose à communiquer à l'autre troupe, il pouvait crier pour se faire entendre. Il s'efforça inutilement de se jeter dans l'eau pour gagner le rivage; on le retint avec tant d'obstination que, se voyant forcé de suivre la loi qu'on lui imposait, il prit le parti de jeter ses tablettes dans l'île, après y avoir écrit qu'il partait avec le canot pour aller chercher de l'eau dans les terres que la pitié du Ciel pouvait lui faire rencontrer.

Il en chercha d'abord le long des rochers et sur les côtes de plusieurs autres petites îles; mais, s'il en trouva dans des creux de pierre ou de roc, l'eau de la mer, qui brisait continuellement contre ces écueils, s'y était mêlée, et la rendait inutile pour ses besoins. Il fallut retourner à la petite île, pour y faire, de quelques mauvaises planches, une espèce de pont

à la chaloupe; car on ne pouvait entreprendre une plus longue navigation avec un bâtiment découvert. Pelsart ayant fait approuver ses résolutions à toute la troupe, partit avec ceux qu'il choisit pour l'accompagner. Bientôt il eut la vue d'une côte à six milles, suivant son estime, au nord-quart-d'ouest du lieu de son naufrage. La sonde lui donna vingt-cinq et trente brasses d'eau. Comme la nuit s'approchait, il s'éloigna le soir de la côte; mais s'en étant rapproché à la pointe du jour, il n'en était vers neuf heures qu'à trois milles. Elle lui parut basse, sans arbres et pleine de rochers, à peu près de la même hauteur que celle de Douvres. Il découvrit une petite anse, dont le fond n'offrait que des sables. Le temps, qui était fort gros, ne lui permit pas d'y entrer.

Le jour suivant, 10 juin, il se tint dans la même parage en variant ses bordées; mais la mer ne cessant pas d'être fort orageuse, il se vit dans la nécessité d'y jeter une partie de ses provisions qui l'empêchait de faire tirer l'eau dont la chaloupe se remplissait continuellement. Le vent s'étant apaisé, il fit route le lendemain au nord, sans oser s'engager dans les brisans, qui lui faisaient craindre l'appro-

che de la terre. Le 12, il suivit la côte avec vent sud-est, mais toujours avec défiance, parce qu'elle était escarpée, et qu'il n'y voyait aucune apparence d'ouverture. Dans cet éloignement, le pays lui parut fertile et couvert d'herbes : le 13, il trouva 15° 40′ de latitude, d'où il conclut que le courant l'avait porté vers le nord. Là, découvrant une ouverture, il fit inutilement ses efforts pour aborder. La côte était composée de rochers rouges d'une égale hauteur : il n'y avait rien qui ressemblât à une plage.

Le 14, à 24° degrés, la marée, qui portait beaucoup vers le nord, permit encore moins de chercher un endroit propre à descendre. Cependant Pelsart ayant aperçu de loin beaucoup de fumée, fit employer aussitôt les avirons pour s'approcher du lieu d'où il la voyait partir. Il se promettait de trouver de l'eau dans un canton qui devait être habité par des hommes. Mais la côte était inaccessible, et la mer si grosse, qu'il perdit l'espérance d'en pouvoir approcher. A la vue d'un si cruel obstacle, six de ses hommes se fiant à leur adresse, sautèrent dans les flots, et gagnèrent enfin la terre avec beaucoup de peines et de dangers, tandis que la chaloupe mouilla par

vingt-cinq brasses de fond. Ils employèrent tout le jour à chercher de l'eau, et, dans leur course, ils aperçurent quatre hommes qui s'avançaient vers eux le ventre à terre, c'est-à-dire, en marchant sur les pieds et les mains comme des animaux. Ils ne les reconnurent pour des créatures humaines qu'après les avoir effrayés par quelques mouvemens qui les obligèrent de se lever pour prendre la fuite. On les aperçut alors de la chaloupe même. Ces sauvages étaient noirs et tout-à-fait nus. Les six Hollandais n'ayant pu découvrir aucun indice d'eau, rejoignirent Pelsart à la nage, blessés et meurtris du choc des vagues et des rochers. On leva l'ancre, et malgré la crainte des brisans, on continua de suivre la côte.

Le 15, on découvrit un cap, et, vers sa pointe, un récif ou pointe de rochers qui s'avançait d'un mille en mer. Pelsart ne fit pas difficulté de s'engager dans ces écueils, parce que la mer y paraissait peu agitée; mais il n'y trouva qu'un cul-de-sac, dont l'enfoncement n'avait aucune sortie. Une autre ouverture, dans laquelle il n'entra pas moins témérairement, ne lui fit trouver graduellement que deux pieds d'eau et beaucoup de pierres; mais

cette côte offrant un rivage sablonneux d'un mille de largeur, il y descendit pour y faire creuser des puits. L'eau n'en était pas moins salée que celle de la mer. Cependant, on trouva dans les creux de rochers un reste d'eau de pluie. Elle fut d'un extrême soulagement pour des malheureux qui périssaient de soif, et qui n'avaient eu depuis plusieurs jours qu'un demi-setier pour ration. Ils en recueillirent, pendant toute la nuit, environ cent cinquante pintes. Ils jugèrent que les sauvages étaient venus nouvellement dans cet endroit, par des cendres et des coquilles qu'ils y trouvèrent.

L'espérance de recueillir une plus grande quantité d'eau dans les rochers, leur fit braver tous les dangers de cette côte. Ils retournèrent à terre le 16, avec si peu de ménagement pour leur vie, qu'à peine employaient-ils la sonde. Mais, comme il n'avait pas plu depuis long-temps, leur attente fut trompée : tout était sec dans les plus profondes ouvertures des rochers. La terre qu'on découvrait au delà ne promettait pas plus d'eau; c'était une campagne rase, sans herbes et sans arbres, où l'on ne voyait que des tas de fourmilières, ou plutôt des espèces de ruches que ces ani-

maux fabriquent pour leur retraite, et la plupart si grandes, qu'on les prendrait de loin pour des huttes de sauvages. Les mouches étaient en si grand nombre, que Pelsart, et ceux qui l'accompagnaient, furent fort embarrassés à s'en défendre. Ils virent, à la portée du mousquet, huit naturels du pays, chacun un bâton à la main, qui prirent la fuite à leur approche.

Enfin, désespérant de trouver de l'eau, ils sortirent du récif, dans la résolution d'abandonner cette côte. Ils s'étaient flattés de rencontrer la rivière de Jacob Remmesens; mais, se trouvant à 22° 17', et un vent du nord-est, qui devenait fort violent, ne leur faisant envisager que de plus grands dangers, ils considérèrent que le meilleur usage qu'ils eussent à faire de la petite provision d'eau qu'ils avaient recueillie, était pour se rendre promptement à Batavia, où ils espéraient, par le récit de leur malheur, procurer des secours plus utiles que toutes leurs recherches, à ceux qu'ils avaient laissés dans les îles.

Le 17, à cent milles du lieu de leur naufrage, ils firent voile au nord-est. Pelsart nous a conservé le journal exact de la traversée qu'il fit

en quinze jours des rochers de Houtman à Batavia. On y voit qu'elle aurait été plus rapide, s'il n'avait été souvent contrarié par les vents et le calme. Cependant cet obstacle n'était point le plus inquiétant pour lui et son équipage; ils avaient peu d'eau, elle se corrompait tous les jours. La crainte de la soif, ce pressant besoin de l'homme, leur fit perdre beaucoup de temps à en chercher. Enfin, au moment où elle allait manquer totalement, ils trouvèrent une eau limpide et courante qui renouvela leur provision.

Une autre rencontre, qu'ils firent quelques jours après, leur parut d'un heureux augure pour le succès de leur voyage. A la vue des côtes de Java, et presqu'à la chute du jour, ils aperçurent une voile derrière eux; on reconnut bientôt, avec la plus grande satisfaction, qu'elle tenait la même route. Sur-le-champ ils jetèrent l'ancre, résolus de l'attendre.

Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, Pelsart fit ramer vers ce vaisseau; il était hollandais, et accompagné de deux autres, tous les trois appartenant à la compagnie. Pelsart aborda le principal, et fut reconnu par un conseiller de Batavia, nommé Ramburgh. Le

récit de leur infortune, et plus encore le motif qui avait fait entreprendre à Pelsart une course si périlleuse, le touchèrent sensiblement; il promit d'appuyer ses sollicitations au conseil de Batavia, et le retint auprès de lui jusqu'au débarquement. A leur arrivée, Pelsart et son équipage pensèrent moins à se reposer de leurs fatigues, qu'à solliciter pour ceux qu'ils avaient abandonnés.

Cependant il se passait une horrible scène dans les trois îles où ils avaient laissé cette malheureuse troupe. Le sous-commis du vaisseau, qui avait été apothicaire à Harlem, et qui se nommait Jérôme Cornelisz, avait médité dans le cours du voyage, dès les côtes d'Afrique, avec le pilote et quelques matelots, de se rendre maîtres du vaisseau pour exercer la piraterie. Après le naufrage, ne trouvant pas le moyen de se rendre à terre, il passa deux jours sur le grand mât, qui flottait; et lorsqu'il ne s'attendait plus qu'à la mort, une vergue, que le vent lui amena, servit à le faire arriver dans une des îles. Il devait commander dans l'absence de Pelsart. Loin d'être porté par le malheur commun, à se repentir de ses perfides desseins, il crut que c'était une occasion de

les exécuter, et que, s'il pouvait se rendre maître de ce qui était resté de l'équipage, il lui serait aisé de surprendre le commandant lorsqu'il arriverait avec le secours qu'il était allé chercher à Batavia; et même de se saisir de son vaisseau. Mais il fallait se défaire de ceux qu'il craignait de trouver opposés à son projet.

Avant que de tremper ses mains dans le sang, il fit signer à ses complices une promesse par laquelle ils s'engageaient à suivre aveuglément ses ordres. La plus grande partie de l'équipage se trouvait dans l'île où il était, un triste pressentiment l'avait déjà fait nommer le cimetière de Batavia. Cornelisz envoya dans la seconde île, sous prétexte d'y faire chercher de l'eau, un jeune officier, nommé Weybehays, homme d'esprit et de résolution, dont il appréhendait le plus d'obstacles, tandis qu'il redoutait moins les autres. Cet homme atroce prit ses mesures avec une si cruelle prudence, qu'il en fit égorger trente ou quarante avant qu'ils eussent conçu la moindre défiance de son dessein. Ceux qui échappèrent au massacre, se sauvèrent sur quelques pièces de bois et joignirent Weybehays, auquel ils firent le récit de leur aventure. Il y avait quarante hom-

mes dans l'île où il était passé et il y avait trouvé de l'eau après plusieurs jours de recherche; aussitôt qu'il y était abordé, il l'avait annoncé à Cornelisz par le signal concerté de trois feux, mais qui ne furent pas aperçus. Weybehays, sur le rapport des fuyards, ne doutant pas que les assassins ne lui destinassent le même traitement, se mit en état de leur résister. Leur fureur conduisit d'abord les scélérats à la troisième île, où joignant la surprise à la force, ils tuèrent tous les malheureux qui s'y étaient rassemblés, à l'exception de quelques femmes et de sept enfans. Ils remirent au lendemain le dernier acte de cette sanglante tragédie, qui regardait Weybehays, espérant sans doute qu'étant mal armé, il se déterminerait dans l'intervalle à prévenir leur attaque par une soumission volontaire. Cornelisz employa ce temps à faire ouvrir les caisses des marchands, qu'on avait sauvées du vaisseau; il distribua les étoffes à sa troupe, et s'étant choisi des gardes, il les fit habiller d'écarlate avec de grandes dentelles d'or et d'argent. Cinq femmes qu'ils avaient sauvées de la mort, furent regardées comme une partie du butin. Il en prit une pour lui; une au-

tre, qui était fille du chapelain, fut donnée à son lieutenant; et les trois autres demeurèrent abandonnées à l'équipage.

Après ces monstrueuses violences, il se fit élire capitaine-général, par un acte qui fut signé de tous ses partisans. Ensuite il envoya 22 hommes sur deux chaloupes, pour attaquer la troupe de Weybehays; mais ce détachement ayant été repoussé, il entreprit d'y aller lui-même avec 37 hommes qui étaient tout ce que les deux petits bâtimens pouvaient contenir à bord. Weybehays vint le recevoir au débarquement, presque sans autres armes que des bâtons ferrés de clous, et le contraignit de se retirer. L'impossibilité de réussir par la force fit prendre alors aux assassins la voie de la négociation. Ils proposèrent un traité de paix; Weybehays ne fit pas difficulté de s'y prêter; le chapelain, qui était avec lui, fut chargé d'en dresser les articles. Elle fut conclue aux conditions suivantes: que Cornelisz cesserait d'insulter la troupe de Weybehays; qu'il lui donnerait une partie des étoffes pour habiller ses gens; qu'on s'employerait de concert à chercher de l'eau et des vivres qui seraient distribués avec égalité dans les deux troupes, et

que du côté de Weybehays on rendrait un petit bateau avec lequel un matelot du parti opposé s'était sauvé dans son île. Mais tandis qu'on traitait avec toutes les apparences de la bonne foi, Cornelisz écrivit à quelques soldats français qui s'étaient attachés à Weybehays, et leur offrit à chacun 6,000 liv. pour les corrompre, dans l'espoir que cette intelligence lui donnerait le moyen de surprendre ses ennemis. Ces lettres furent montrées à Weybehays, qui résolut d'employer la ruse contre la trahison. Le jour suivant ayant été marqué pour l'exécution des articles, Cornelisz, qui ne se croyait pas découvert, apporta lui-même les étoffes avec plusieurs de ses partisans.

A peine eut-il mit le pied dans l'île, que sa troupe fut chargée, et que lui-même fut saisi et garotté. Trois de ceux qui l'avaient accompagné restèrent sur la place; un seul se sauva. Le lendemain, celui-ci revint avec une troupe plus forte; mais Weybehays le repoussa.

Les rebelles s'opiniâtrèrent à sa perte; tous les jours c'étaient de nouvelles attaques, que le courage et le sang-froid de ce brave homme rendaient inutiles. Cependant il y a toute apparence qu'il aurait été obligé de succomber

sassiner 27 hommes. Le soir même, Weybehays amena à bord Corneliszs, son prisonnier. On était au 17 septembre.

Le lendemain, le capitaine et le pilote prirent des bateaux; et s'étant renforcés de dix hommes de la troupe de Weybehays, ils passèrent à l'île des conjurés, où était le reste de la troupe de Cornelisz. Ceux qui y étaient demeurés perdirent courage aussitôt qu'ils virent aborder leur capitaine : ils rendirent les armes, et se laissèrent mettre les fers.

Après cet acte d'autorité, Pelsart donna tous ses soins à la recherche des marchandises et des effets précieux appartenant à la compagnie, et dispersés dans l'île. Ils ne furent point infructueux : tout fut retrouvé, à l'exception d'une bague et d'une chaîne d'or; mais avant la fin du jour, la bague fut remise au capitaine. Ensuite il se porta sur le lieu du naufrage; il eut la douleur de voir *le Batavia* en mille pièces, la quille enfouie dans le sable, une partie de l'avant du vaisseau jetée par les vagues sur le rocher, et d'autres débris encore flottans. Un des matelots dit à Pelsart qu'un des jours de son absence, et le seul où ils eussent éprouvé un beau temps, étant allé

pêcher, le bout d'une pique avait donné contre une caisse remplie d'argent. Cette découverte ranima l'espérance du capitaine; il se flatta de la recouvrer, ainsi que les autres. Le temps n'étant pas alors favorable, on résolut de différer cette recherche.

Le lendemain Pelsart fit passer à la troupe de Weybehays, dans son île appelée depuis l'île de Weybehays, les provisions dont elle manquait. On en rapporta de l'eau. Ceux qui étaient descendu dans cette île n'y ayant point trouvé d'eau, s'étaient décidés à y creuser des puits; mais l'eau en était salée, et elle baissait et haussait comme la marée : cependant pressés par la soif, ils s'étaient déterminés à en boire, sans qu'ils en eussent été incommodés.

Le 25 septembre, le capitaine et le pilote, accompagnés de plongeurs guzarates, retournèrent aux débris : le ciel était serein et la mer calme. Ils s'en approchèrent à la basse marée. Dès les premiers efforts on retrouva une caisse; une seconde fut encore repêchée de même : les plongeurs assurèrent qu'ils en avaient touché quatre autres. Des menaces d'ouragan firent cesser le travail, que l'on re-

prit dans l'après-midi. On tira encore trois caisses; mais la quatrième, arrêtée sans doute par quelque pointe de rocher, résista à tous les efforts. Dans la nécessité de l'abandonner, on prit la précaution de marquer l'endroit où elle était, par une ancre et un canot qu'on laissa sur le rivage. Les deux jours suivans furent embrumés.

Un vent froid et violent, qui soufflait du sud, ne permettait point de travailler dans les débris; mais il était favorable pour gagner Batavia; Pelsart, voulant en profiter, fit assembler le conseil : le résultat fut de mettre à la voile. On décida aussi de juger les prisonniers rebelles. Leur nombre, et l'inquiétude que donnaient les marchandises et effets qu'on avait sauvés du naufrage, l'emportèrent sur la considération qui était due au tribunal de la compagnie. D'après ces motifs, les coupables furent jugés et condamnés à être pendus; la sentence fut exécutée le 29; le lendemain, Pelsart leva l'ancre pour Batavia, avec un vent favorable : il y arriva en très-peu de temps.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE
DES RELATIONS
CONTENUES
DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.